VOL. XIV—No 14 MONTRÉAL, DIMANCHE 20 MAI 1917

Abonnements par la poste :

CANADA $2.00
ETATS-UNIS $2.50
UNION POSTALE $3.00

LE NUMERO . . . . . 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

REDIGÉ EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

Rédaction et administration :
43, RUE SAINT-VINCENT
MONTREAL

TÉLÉPHONE :
REDACTION : Main 7460.
ADMINISTRATION : Main 7461.

Directeur: PIERRE LABROSSE

POUR DIX MILLIARDS ?

Une nouvelle américaine

Un journal de Pittsburg, la ville américaine de l'acier, disait l'autre jour: "Il est rumeur, dans les cercles de la bourse et dans le monde des affaires, que le grand emprunt des Alliés aux Etats-Unis est accompagné de la part de la Grande-Bretagne de garanties de tout premier ordre. La Grande-Bretagne aurait besoin de dix milliards, à intervalles échelonnés sur des périodes assez longues. Advenant défaut de paiement complet, à échéance, les Etats-Unis pourraient compter sur l'annexion du Canada." Ainsi, d'après cette feuille, la plus riche colonie du Royaume-Uni, en Amérique, lui servirait de gage envers ses créanciers. Ou plutôt, le Canada, qui a laissé son premier ministre hypothéquer le sang de la nation — hypothèque qu'il nous va falloir payer ces semaines-ci, puisque Sir Robert Borden nous annonçait vendredi la conscription à brève échéance, — serait d'autre part engagé pour garantir le paiement des dettes britanniques faites aux Etats-Unis ces mois-ci ou qui s'y s'y feront d'ici à la signature finale de la paix.

Ce renseignement est-il exact ? Assurément, si Londres a conclu une entente en ce sens avec les Etats-Unis, que ce soit à Washington ou à *Wall Street*, le Canada n'en recevra pas de copie authentiquée. Les archives secrètes de Washington la garderont précieusement. La publier, ce serait alarmer bien des Canadiens, qui ne désirent pas l'annexion à Washington plus que la fusion dans un empire dont le centre serait à Londres. Il est possible même qu'une telle rumeur, lancée dès ces semaines-ci aux Etats-Unis, soit contredite dans les milieux officiels, si elle ne l'a pas déjà été. Mais jusqu'où faudrait-il croire à ce démenti ? On sait ce que valent, aux époques de crise, les dénégations des gouvernants, si cela fait leur affaire de nier même l'évidence. Aussi cela ne les embarrasserait-il pas de dire que cette rumeur d'un gage gigantesque donné par Londres à Washington, pour en obtenir l'argent qu'il faut à l'échiquier britannique afin d'éviter les complications inhérentes au manque de fonds n'a pas fondement. Ne serait-il pas permis d'en douter ?

"Business as usual"

Tout autant que les Anglais, sinon davantage, les Américains ne font pas des affaires par pur sentiment. Le terme "*Business as usual*" si répandu en Grande-Bretagne dès le début de la guerre s'applique aussi bien à la conduite de la finance américaine qu'à celle de *Lombard Street*. Pour emprunter aux Etats-Unis comme pour trouver, avant la guerre, de l'argent sur le marché de Londres, il faut d'excellentes garanties. Ce n'est pas parce que les Etats-Unis sont entrés dans le conflit que leurs financiers oublieront soudain qu'il y a dans tout prêt, quel qu'il soit, un élément de risque auquel il faut parer. Nous ne sommes plus à une époque où la simple signature d'un homme ou d'une nation sur un papier, si timbré, si chargé de sceaux soit-il, suffise à lui assurer tout l'argent dont il a besoin. Il faut davantage. Les "*scraps of paper*" ne valent plus grand chose. L'humanité vient d'en faire la triste expérience.

Nous sommes, plus que jamais, à la période des garanties en espèces. Pour avancer de l'argent aux trésors de France et d'Angleterre, il y a quelques mois, lorsque la maison Morgan a mis en circulation les obligations de 500 millions de l'emprunt anglo-français, la finance américaine exigea que Londres y annexât des valeurs américaines de tout repos, dont les titres étaient jusque là détenus en Europe. Il y a de cela bientôt deux ans. Pense-t-on que, depuis ce temps, alors qu'il s'est dépensé quelques milliards de plus, en Europe, la finance américaine ne s'est pas aperçue que le passif des emprunteurs est chargé à fond, que leur avoir national est de plus en plus grevé, que leur actif n'a plus la même valeur nette ? Ignore-t-elle le débat où sont déjà engagés des économistes en vue, tant américains qu'anglais et français, prétendant avec sérieux qu'il se pourrait qu'à l'issue du conflit, toutes les nations qui y auront participé, sauf peut-être les Etats-Unis, soient si lourdement chargées qu'elles seront, à peu de chose près, acculées à la banqueroute et au reniement de leurs dettes ?

Il y a chance, certes, que ces économistes fassent erreur. Les richesses des nations sont parfois telles qu'elles restent insoupçonnées. Norman Angell, dans son livre intitulé la *Grande Illusion*, prétendait établir, avant cette guerre gigantesque, que jamais plus les nations ne se pourraient battre, parce que les frais des guerres seraient si coûteux qu'elles s'y ruineraient après quelques semaines. Beaucoup d'économistes ont cru à cette thèse. Et pourtant les faits lui ont depuis infligé un effroyable démenti. Les nations ont supporté le faix inimaginable d'une guerre presque générale de bientôt 36 mois sans être encore tout-à-fait en banqueroute. Qu'elles y marchent, c'est certain; mais dans combien de temps y arriveront-elles toutes, surtout les plus financièrement solides ?

L'incertitude de l'échéance est un élément de risque qui s'aggrave à mesure que les emprunts se succèdent et deviennent de plus en plus lourds. C'est ce qui rend les garanties de plus en plus nécessaires à la prompte négociation des emprunts. Nulle nation, aujourd'hui, si puissante, si heureuse soit-elle sur les champs de bataille, ne peut obtenir du crédit hors de son territoire sans donner des gages et qui soient alléchants.

L'avenir du Canada

Cette nécessité d'un gage immédiatement disponible rend vraisemblable l'affirmation du journal de Pittsburg. Le Canada est le prolongement géographique des Etats-Unis, il renferme un fort élément américain, des millions d'or américain y sont engagés dans l'industrie, il a des ressources naturelles encore à peine effleurées, un réseau considérable de chemins de fer et de canaux accessibles aux principales villes, aux grands ports américains; bref c'est exactement le gage le plus facile à prendre, le plus facile à garder qui s'offre à la convoitise des industriels et des financiers des Etats-Unis. Qui plus est, le Canada doit à l'heure présente plusieurs millions à *Wall Street* et aux autres grands marchés de la finance yankee; ceux-ci ne préféreraient-ils pas s'en emparer, à cause des ressources qu'il offre, comme à cause des capitaux qu'ils y ont déjà placés, que de le laisser à une nation dont les dettes seraient en souffrance ? Ce serait, à tout considérer, une belle prise et qui ferait des Etats-Unis d'Amérique un pays couvrant tout un continent, s'étendant du golfe du Mexique à l'Océan glacial et du golfe de la Basse-Californie jusqu'au détroit de Behring.

Certes, les Canadiens ont leur mot à dire, dans l'avenir du pays. Ils ont le droit, après avoir fait ce qu'ils ont fait depuis 1914, "*volontairement et sans y être obligés,*" nous a maintes fois dit M. Borden, de décider eux-mêmes de l'avenir du Canada et s'il sera partie de l'Empire britannique, territoire annexé aux Etats-Unis ou, enfin, nation indépendante. Ils ont ce droit, tout comme nos grands-pères eussent dû avoir celui de décider du sort des territoires alors canadiens et qui sont aujourd'hui le Maine, le Michigan, le Wisconsin, le Montana, pour ne citer que ces états de la république américaine, qui faisaient jadis partie du Canada. En ces temps-là, et bien que nos ancêtres eussent découvert, conquis, gardé à la couronne britannique des immenses territoires portant encore la trace de leur passage, c'est Londres qui décida d'abandonner ces vastes régions à Washington, on sait à la suite de quels traités, de quelles erreurs. De nos jours, nous avons le droit de disposer, en théorie, de notre avenir. Mais, il ne faut pas l'oublier, malgré toute notre prétendue autonomie, nous ne sommes qu'une colonie du Royaume-Uni; et s'il plaît à Londres de disposer de nous comme elle l'entendra, de nous donner secrètement en gage à Washington pour garantir le paiement de ses emprunts milliardaires, on peut compter qu'elle l'a peut-être fait déjà, qu'elle le fera s'il le faut, afin de sauver son prestige et de garder le reste de son domaine. Plus tard, si elle paie, nous resterons colonie britannique, — "nation de l'Empire britannique," diront les jingos. Si elle ne paie pas, ce sera le grand-tout américain. Mais — et cela est certain — nous ne saurons au juste rien de tout ce qui peut se passer dans la coulisse, à Washington, tant que l'échéance ne sera pas arrivée. Même alors, de rares initiés sauront à quoi s'en tenir, si Londres paie ses dettes. Mais si elle ne les paie pas toutes...

John Bull joue son va-tout; serait-il étonnant que nous fissions partie de la mise alignée sur le tapis ensanglanté où se décide le sort du monde ?

Pierre LABROSSE.

POUR LE "CANADA" ET LA "PATRIE"

Ces deux feuilles se sont ingéniées à tenter de faire croire à leurs lecteurs que les gens responsables du désordre au Monument national, lors de l'assemblée Blondin, ce sont les nationalistes. Elles ont propagé la légende de leur mieux, trouvant un terrain d'entente commun, la calomnie.

Aujourd'hui que les incidents du Monument national sont presque classés, il importe, avant qu'on n'y pense plus, de souligner deux points, d'insister sur ce que le *Canada* s'est bien gardé de signaler et que la *Patrie* a préféré ignorer : la part que les libéraux et les journalistes mercenaires ont eu dans le développement de l'état d'esprit qui s'est manifesté au Monument national.

L'un et l'autre journaux aimeraient mieux, sans doute, que personne ne reviendrait là-dessus ; car l'un et l'autre ont chargé de la responsabilité du tumulte les nationalistes, ce groupe si commode pour tout expliquer ce qui peut arriver de désagréable aux bleus comme aux rouges que, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer, selon un mot attribué à Voltaire en d'autres circonstances.

Veut-on voir comme ces deux feuilles ont fait preuve d'hypocrisie dans toute cette affaire ? On sait d'abord que le principal interrupteur de l'assemblée était un reporter du *Canada* qui dut le congédier le lendemain, à la demande ou sur la suggestion de M. le sénateur Dandurand. Mais cela n'est pas tout.

Il paraît à Montréal un journal hebdomadaire libéral, toujours bourré de compliments à sir Wilfrid Laurier, daubant les nationalistes à tout propos et hors de propos, — comme c'est l'usage dans les gazettes de parti, — et qui mène depuis des semaines et des mois une campagne acharnée contre les gouvernants fédéraux actuels. C'est le *Bulletin*. Or sait-on ce qu'il écrivait, le même jour que le *Nationaliste* condamnait et blâmait les turbulents du Monument national ? Que M. Blondin est "*un colonel d'opérette*" ; que "*M. Blondin . . . a si peu quitté la politique que ses amis s'en servent à ce moment pour débiter les plus viles insultes, les plus ignobles calomnies, les plus révoltants mensonges contre un Canadien-français dont ils sont trop petits et trop bas pour dénouer les souliers*" ; que . . . "*dans les circonstances où il se présente devant le public, les étoiles de colonel ne valent pas l'insigne du caporal qui a gagné son grade devant l'ennemi, qui sait ce que c'est que de tenir un fusil et d'affronter les balles ennemies*" ; que "*n'importe qui, du moment qu'il est protégé par le gouvernement Borden, surtout s'il en fait partie, peut se faire bombarder colonel. C'est tout simplement ridiculement monstueux*" ; que "*les deux causes du tumulte de lundi au Monument national sont bien évidentes : d'abord le dégoût que l'on a d'une façon générale pour le gouvernement Borden qui a fait de la guerre une source de profits ; ensuite, la révolte du bon sens contre la création d'un colonel de fantaisie qui n'est pas même capable de faire le service d'un simple sergent sur le front . . . Voilà tout ce qui met le peuple du Canada en rage, rien autre chose, et il a raison*", conclut le *Bulletin*, après maintes autres tirades dont nous ne donnons pas les pires, encore que celles que nous citons soient assez raides.

Telle est l'opinion d'un petit journal ultra-libéral et ultra-partisan de Montréal, répandu dans les milieux libéraux ,surtout parmi les jeunes, et qui approuve tout net la manifestation hostile faite au Monument national, le soir du 7 mai. Comment le *Canada* goûte-t-il de telles déclarations, faites par un de ses collègues, par un journal qui se vante à tout propos de son libéralisme et qui, le même jour qu'il approuvait ainsi la manifestation contre le lieutenant-colonel Blondin, ainsi que les députés rouges Marcile et Lanctôt, à Ottawa, faisait des éloges superlificoquentieux de l'opposition fédérale ?

* * *

Mais il y a plus. Comment la *Patrie* les goûtera-t-elles, ou plutôt, comment les a-t-elle goûtées ?

Elle y est intéressée, plus qu'on ne le pense. Alors que ce journal n'avait pas assez de colère contre les tapageurs du Monument national, soupçonnait-il, — et pourquoi ne le saurait-il pas, quand tout le monde le sait ? — que l'un des principaux rédacteurs du *Bulletin*, sinon le principal, est de son personnel, à elle, la feuille si loyaliste, si scandalisée par les prétendus excès des nationalistes, et que des articles comme le *Bulletin* de dimanche dernier en publiait un ne cadre pas du tout avec ceux que le même bonhomme écrit pour les colonnes de la *Patrie* ?

* * *

Disons-le tout net, ce sont des feuilles comme le *Canada* et la *Patrie* qui empoisonnent les esprits, puisqu'elles rabaissent tout à la plus vulgaire politique et que, pour y gagner un peu plus d'argent, l'hypocrisie et la duplicité y sont marchandise habituelle !

L'article du *Bulletin* de dimanche dernier a mis les choses au point. On sait maintenant ce que vaut la sincérité des gens qui, se voilant la face, ont dit au lendemain de l'affaire du Monument national que les nationalistes étaient les tapageurs et que la propagande de la presse nationaliste était au fond de tout le bruit. Des journaux qui leur tiennent de près approuvent le chahut, l'expliquent, s'en réjouissent ; des journalistes qui travaillent dans des feuilles ultra-loyalistes collaborent assidûment à la rédaction de ceux qui font l'apologie des perturbateurs de l'ordre ; et voilà comment ce sont les nationalistes qui ont hué les orateurs du Monument national !

Peut-on aussi bêtement, aussi maladroitement se moquer du public ?

André VERBUIS.

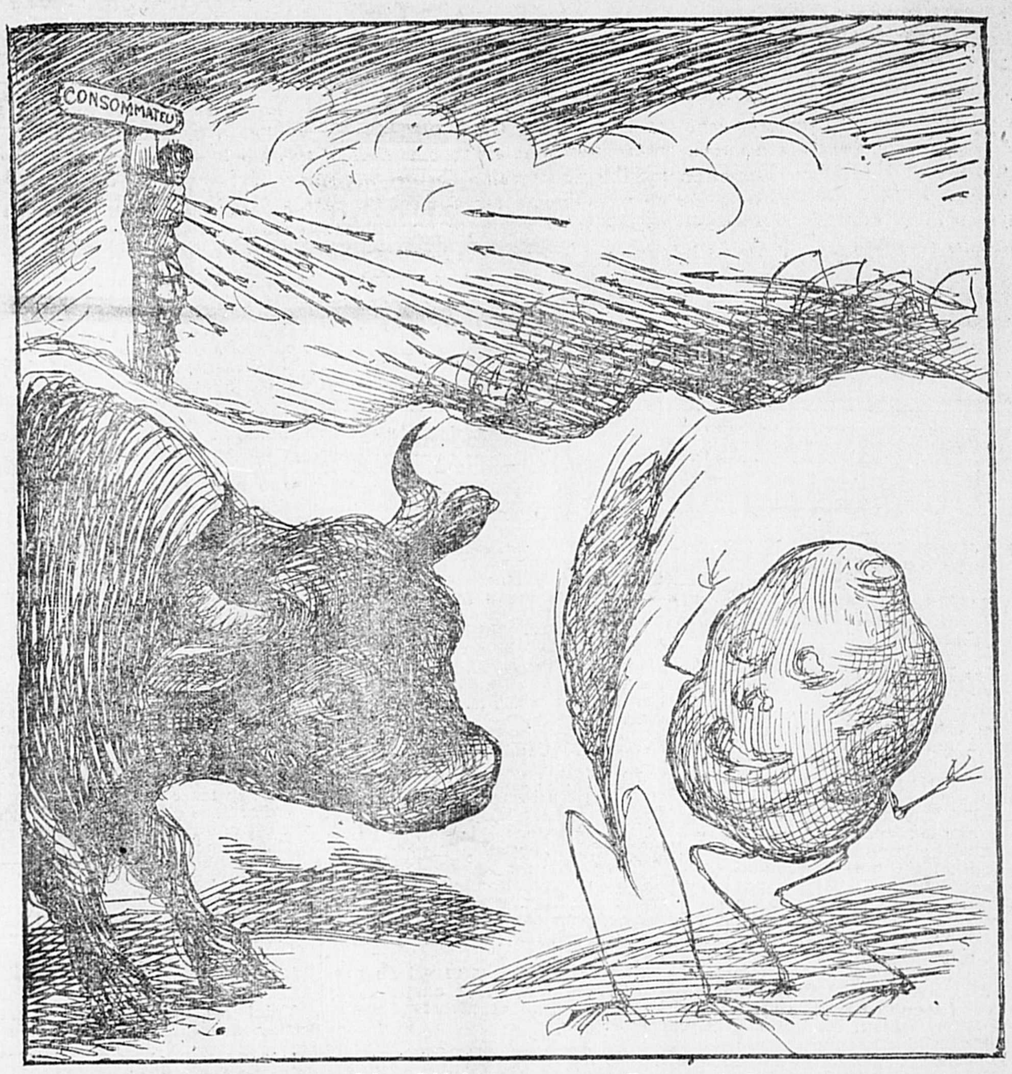
PAS PARTIES ?

La *Patrie* de mardi dernier est convaincue que "*le volontariat ne répond plus aux exigences de la défense nationale*" et que la conscription sélective est "*un nouveau sacrifice essentiel à la défense nationale ainsi qu'à la défense du droit et de la liberté dans le monde*". Drôle de liberté, qui oblige les hommes libres à ne plus l'être et à servir même quand ils ne le veulent pas ! Mais là n'est pas pour le moment le point intéressant ; ce qui intéresserait certes tous les lecteurs de la *Patrie*, ce serait de savoir si le papa qui a écrit ces lignes en faveur de "la conscription probablement mitigée", a donné l'un quelconque de ses fils au salut du pays, "ainsi qu'à la défense du droit et de la liberté dans le monde". D'ici à ce que nous l'apprenions, force nous est de rester sceptique à l'endroit de son véritable loyalisme, puisque, selon lui, le devoir de tous, c'est de combattre ou de fournir des combattants à nos armées. Or, il n'a fait ni l'un ni l'autre. Donc...

QUI?

Les ministres et leurs amis prétendent que si Joffre est venu à Montréal, c'est qu'ils ont obtenu cette visite de l'ambassadeur de France. Les gens se prétendant au courant de ce qui s'est passé persistent à répéter que le consul français à Montréal est bien le seul qui ait fait emporté le morceau, à l'ambassade de son pays, à Washington. Une troisième faction prétend que c'est M. le maire Martin qui a obtenu cette visite. *Adhuc sub judice*... Entretemps, fût-ce assez disgracieux, cette querelle sourde des ministres et du maire, à la gare Windsor, pour les places d'honneur, cette substitution d'un politicien irlandais à un magistrat canadien-français, cet oubli presque volontaire dont on a fait preuve à l'endroit du consul de France, d'abord à la gare Windsor, puis au Ritz, cette série d'impairs qui marqua chacune des manifestations faites en l'honneur du maréchal Joffre ? La prochaine fois que vous recevrez quelqu'un, messieurs, entendez-vous, de grâce !

AU SUPPLICE



LE BŒUF : Salut, mon frère L'épi et ma soeur, Pomme-de-Terre, Où allez-vous ainsi ?

LES DEUX INTERPELLES : Voir souffrir le consommateur.

LE BŒUF : Je vous accompagne. Il nous a assez négligés, tous, au temps de sa splendeur, pour que nous lui infligions notre présence tandis qu'il est au pilori.

L'EPI ET LA POMME-DE-TERRE : Rien que de nous voir si riches aujourd'hui, va le rendre encore plus misérable!

LA CIGARETTE

Une lettre d'Angleterre au *Star* de Montréal, parue lundi dernier dans ce journal, raconte que les *munitionnettes* (les femmes qui travaillent aux munitions, dans le Royaume-Uni) y abusent de la cigarette, de même que les femmes du monde et du demi-monde anglais ; à tel point que "les femmes fument tout autant que les hommes, dans les restaurants et dans les rotondes des hôtels... et il n'est pas hors de l'ordinaire d'en voir qui fument la cigarette jusque dans le métropolitain. Dans des bureaux de l'Etat et dans des maisons d'affaires où des femmes travaillent, il y a des fumoirs réservés exprès pour elles, et dans les salles de thé elles fument tout autant que les hommes... Un médecin, dans une région où il se fabrique des munitions, rapporte que 13 jeunes *munitionnettes* sont allées le consulter, à cause de troubles cardiaques spéciaux aux fumeurs. Son enquête lui a prouvé que des femmes et des jeunes filles de toutes les classes de la société ont pris l'habitude de la cigarette. Les *munitionnettes* fument même la pipe... Il a sermonné ses patientes sur les effets physiques désastreux de la nicotine et leur a rappelé que la race a besoin d'elles dans l'avenir, comme mères de familles.... Mais la jeune fille anglaise fume presque toujours quand, où et autant qu'elle en a l'envie." (*Star*, 14 mai, *Lady Nicotine has bewitched English girls.*)

Comme il ressort de tout cela, c'est depuis le commencement de la guerre que cette passion pour la nicotine s'est répandue en Angleterre. Jusqu'où les conditions de vie nouvelle faites aux femmes anglaises par le travail à l'usine, la tension nerveuse qu'elles y subissent, le besoin de stimulants qu'elles y sentent sont responsables de cet état de choses, il est difficile de l'établir. Mais il y a relation directe, de la cause à l'effet. Ce qui se produit en Angleterre, ce qui se passe en France, — la *Croix* le signalait récemment, dans un poignant article d'Henry Reverdy sur le travail des femmes à l'usine de guerre, — ne doit-il pas inspirer quelque inquiétude à nos sociologues et à nos moralistes, ici ? La famme contaminée, n'est-ce pas l'enfant de demain taré à la source même de la vie ?

BAPTISTE.

D'OU VIENT-IL ?

Si l'on en croit la *Gazette* de mardi dernier, sir Robert Borden, en débarquant à Québec, se serait informé de l'état du recrutement et des progrès faits par l'armée pour la défense du sol canadien.

Mais d'où sir Robert revient-il ? De Londres ou de Patagonie ? A-t-il voulu faire de l'humour, jouer au journaliste ce tour pendable où excelle sir Wilfrid Laurier, d'interviewer l'*interviewer* ? Ou enfin, a-t-il si peu pensé aux affaires canadiennes, outre-mer, qu'il n'a pas eu le temps de lire les câblogrammes quotidiens envoyés d'Ottawa à Londres sur ce qui se passe ici ? Mystère ou mystification !

"ATTENDIBILI"

C'est, paraît-il, le surnom que donnent à Albany, où se tient la législature de l'Etat de New-York, les gens honnêtes et cultivés aux politiciens qu'il faut surveiller. Cela vient du latin et cela signifie : "Ceux auxquels il faut prendre garde."

A ce compte, Montréal a ses *attendibili*, dans la politique municipale et ailleurs. L'hôtel de ville en fourmille. Quelques-uns ont déjà eu des démêlés avec les tribunaux. Mais la ville ne sera jamais débarrassée, non plus que les contribuables, de tous ses *attendibili*, tant qu'au cours d'un scandale évident, — comme nous en avons déjà eu, du reste, et comme nous en aurons demain, — les électeurs ne se seront pas décidés à en immerger une dizaine dans le fleuve ou à en orner les lampadaires du Champ de Mars, puisqu'il n'y a pas moyen de les loger à Bordeaux, la justice étant trop lente et parfois boiteuse. Le prochain système d'éclairage que nous devrions avoir, ce devrait être l'éclairage par les *attendibili*. Ensuite, comme nous verrions clair dans les affaires municipales !

PERDU ?

Voilà des semaines que l'assassiné de la rue Saint-Marc ne fait plus parler de lui, non plus que de son *Cyrano* ni de ses lettres de lord Northcliffe.

Cette fois-ci, est-ce que ces ogres nationalistes auraient enlevé et mangé le médecin balafré ?

Le NATIONALISTE et la conscription

"Il est de mon devoir d'annoncer à cette Chambre que le gouvernement proposera sous peu une nouvelle législation dans le but de lever de 50,000 à 100,000 soldats au Canada, d'après un système de conscription sélective" — Sir Robert Borden, 18 mai 1917.

Le NATIONALISTE écrivait le 9 mai 1915: "Si la paix n'est pas signée, ou à la veille de l'être, en 1917, nous aurons le service obligatoire. Ce sera la conscription... Que la guerre se prolonge encore une vingtaine de mois, et il n'est pas impossible que nous connaissions la mobilisation générale".

Le NATIONALISTE écrivait encore le 18 juillet 1915: "Nous croyons à la grande possibilité de la conscription ou de méthodes d'enrégimentation qui dérogent au principe posé dès le début de la guerre, au Canada, du volontariat. Et nous le disons".

M. Blondin, à Louiseville, la "Patrie" du temps et d'autres feuilles semblables parlaient alors de ceux qui agitaient "l'épouvantail de la conscription" et le "Canada" disait (26 juin 1915) que "le peuple canadien peut compter que sa liberté sera défendue par les députés libéraux, sinon par les conservateurs".

L'épouvantail est une réalité. Le NATIONALISTE a malheureusement eu raison. Que feront maintenant nos députés et l'opposition? Ils ont posé l'acte de la participation militaire. Comment en détourneront-ils les conséquences?

LES SPORTS

LE "NATIONALISTE" ET LES SPORTS

La saison de crosse professionnelle s'ouvrira jeudi prochain, alors que le National jouera à Cornwall et que le club Ottawa recevra la visite des Shamrocks, champions de la saison 1916.

Le samedi, 26 mai, une seule partie sera disputée; cette joute mettra aux prises nos deux clubs montréalais, le National et le Shamrock au terrain de l'Association irlandaise, au Mile End.

Une foule d'amateurs du sport national canadien sont empêchés d'assister aux joutes du samedi à cause de leur emploi, mais cependant ils ont l'avantage de pouvoir connaitre le résultat en détails le soir même, car le "Nationaliste", qui est reconnu, à juste titre, comme le meilleur journal français du dimanche, donne chaque semaine un compte-rendu complet et impartial des joutes de crosse de la N. L. U. Le "Nationaliste" est en vente dans tous les dépôts de journaux dès 8 heures, le samedi soir. Que tous les amateurs de la crosse, du baseball, du turf, etc., n'oublient pas de se procurer le "Nationaliste" chaque semaine, s'ils désirent être bien renseignés.

UNE VICTOIRE DU MONTRÉAL

LE RICHMOND EST DEFAIT, SAMEDI, AU PARC ATWATER, PAR UN RESULTAT DE 12 A 4. — DAMRAU FRAPPE UN COUP DE CIRCUIT QUI FAIT COMPTER QUATRE POINTS.

Les Royals ont remporté une belle victoire, samedi après-midi, sur Richmond, au parc Atwater. On peut dire que les locaux ont remporté une victoire facile, les visiteurs n'ayant à aucun moment été sur le point de prendre le dessus ou au moins d'égaler les chances. Le résultat final a été de 12 à 4. Dès la seconde manche, les équipiers du Montréal prenaient l'avantage, comptant six points. Pendant cette manche toute l'équipe a passé au bâton. Le plus beau coup de cette reprise et de toute la partie a été un coup de circuit frappé par Damrau, alors que les trois buts étaient occupés. Précédemment Cathers et Slattery avaient compté chacun un point. Le coup de Damrau fit rentrer Zimmerman, Moran et Duffy. Le Montréal a ensuite compté deux autres points dans la troisième manche et quatre dans la sixième. Le Richmond a compté deux points dans la cinquième et deux autres dans la sixième manche.

Duffy, le lanceur du Montréal, a joué une fort belle partie retirant plusieurs hommes au bâton. Hoffman, le lanceur du Richmond, n'a pas eu une aussi belle tenue. Vers le milieu de la joute, Richmond a dû faire plusieurs changements sur son équipe. Les équipes étaient composées comme suit:

Richmond: McConnel, s.s., Gistel, 3e but, Clements, l.f., Bankson, r.f., Hanford, c.f., Erbel et Koehler, 1er but, Reynolds, receveur, Moorse, 2e but, Hoffman, lanceur.

Montréal: Moran, c.f., Zimmermann, 3e but, Smith, r.f., Damrau, 2e but, Slattery, 1er but, Cathers, l.f., McAuley, s.s., Madden, receveur, Duffy, lanceur.

Voici le résultat de la partie manche par manche:

PREMIERE MANCHE.

Richmond. — McConnell vient au bâton, frappe dans les mains de Duffy qui le fait mourir au premier but. Gistel frappe dans le champ de droite et Paul Smith le retire. Clements vient ensuite et envoie la balle dans les mains de Damrau au second but.

Montréal. — Moran frappe en lieu sûr et prend son premier but. Zimmermann frappe dans le centre et est retiré. Paul Smith est retiré au bâton. Moran vole son deuxième but, puis son troisième grâce à une erreur du receveur Reynolds. Damrau prend son but sur quatre balles. Slattery frappe au second but mais il est retiré au premier.

DEUXIEME MANCHE.

Richmond. — Bankson frappe à Duffy; sur une erreur de celui-ci il prend son premier but. Hanford tente un coup sacrifié qu'il ne réussit pas et Duffy le retire. Bankson reste au premier but. Erbel est retiré dans le champ de gauche. Reynolds est retiré au centre.

Montréal. — Cathers entre au premier but sur quatre balles. McAuley frappe en lieu sûr. Il fait avancer Cathers au second et lui-même prend son premier but. Madden frappe légèrement, entre au premier et fait avancer les deux autres. Duffy frappe dans le centre et est retiré mais Cathers compte un point. Les deux autres ne bougent pas. Moran vient au bâton et McAuley vole son troisième but. Moran frappe à ras du sol et fait entrer McAuley tout en prenant son premier but. Madden passe au deuxième. Zimmermann prend son but sur quatre balles et les trois buts sont encore occupés. Smith est retiré dans le champ de gauche. Damrau frappe un coup de circuit et Montréal enregistre quatre points. Slattery frappe et meurt au premier but.

TROISIEME MANCHE.

Richmond. — Reynolds frappe et est retiré par Zimmermann au troisième but. Moorse prend son but sur quatre balles. Hoffman est retiré au bâton. McConnell frappe et meurt au premier but.

Montréal. — Cathers entre au premier sur une erreur de McConnell. McAuley prend son premier but et fait avancer Cathers. Madden frappe et prend son premier but mais Cathers meurt en se rendant au troisième. Duffy frappe, entre au premier et McAuley compte un point. Madden passe au deuxième but. Moran meurt dans le centre sur un coup sacrifié et Madden entre. Zimmermann meurt dans le champ de gauche.

QUATRIEME MANCHE.

Richmond. — Gistel frappe et meurt dans le champ de droite. Clements frappe et meurt aussi au premier sac. Bankson frappe et meurt au premier but.

Montréal. — Smith frappe très haut dans le champ de centre où Hanford le retire. Damrau frappe à ras du sol dans les mains du 3e but qui le retire à Erbel. Slattery meurt dans le centre.

CINQUIEME MANCHE

Richmond: Hanford vient au bâton; il prend son but sur quatre balles. Erbel vient ensuite et Duffy lui accorde à lui aussi son premier but. Reynolds frappe, Hanford meurt au deuxième. Erbel entre au home sur une erreur. Reynolds prend son deuxième et ensuite sur un coup sacrifié de Moorse. Hoffmann meurt au premier but.

Montréal: Cathers meurt au premier; McAuley meurt au premier; Madden frappe et meurt dans le centre.

SIXIEME MANCHE

Richmond: McConnell frappe et prend son premier but. Gistel est retiré au bâton. Clements prend son but sur quatre balles. Bankson frappe et entre au premier, mais Clements est retiré au deuxième but. McConnell passe au troisième. Hanford frappe et fait entrer McConnell et Bakson. En voulant forcer son troisième but, il est retiré.

Montréal: Duffy frappe un beau coup dans le centre et se rend au deuxième but. Moran prend son premier but. Zimmerman se sacrifie. Deux hommes sont sur les buts. Smith prend son but sur quatre balles. Morse, le deuxième but de Richmond, commet une erreur qui permet à Duffy de compter un point. Damrau frappe, entre au premier but et fait compter Moran. Slattery meurt au premier. Cathers frappe et fait entrer Smith et Damrau. Il meurt en tentant ensuite de voler son second but.

SEPTIEME MANCHE

Richmond: Erbel meurt au premier. Reynolds prend son but sur quatre balles. Moorse frappe et meurt au premier pendant que Reynolds meurt en même temps au deuxième but.

Montréal: McAuley meurt au premier. Madden meurt au premier. Duffy prend son premier but. Moran frappe et meurt dans le champ de gauche.

HUITIEME MANCHE

Richmond: Hoffmann meurt dans le centre. McConnell prend son premier but. Gistel est retiré au bâton. Clements est retiré au bâton.

Montréal: Zimmerman frappe et est retiré par le lanceur. Smith frappe et sur une erreur de Koehler qui joue au premier, il n'est pas retiré. Damrau est retiré dans le champ de gauche. Slattery vient au bâton. Smith vole son troisième but. Slattery est retiré au bâton.

NEUVIEME MANCHE

Richmond: Bankson frappe et meurt au premier but. Koerler frappe et prend son premier but. Erbel meurt au premier. Reynolds meurt sur un "foul" attrapé par Madden.

Montréal ne frappe pas à la neuvième manche.

Richmond	.000022000—	4	5 2
Montréal	.06200400x—12	13	1

Batteries: Hoffman et Reynolds; Duffy et Madden.

AUTRES PARTIES.

Newark à Toronto:

1ère partie.

Newark	.000010000—1	7	3
Toronto	.50020100x—8	8	1

Batteries: Remington et Blackwell; Hearne et Kelly.

Providence à Rochester:

Providence	.113000010—6	11	5
Rochester	.030210000—6	8	3

Batteries: Peters et Allen; Causey et Wendell.

Partie ajournée à cause de la nuit.

Baltimore à Buffalo:

Baltimore	.600120001—10	15	2
Buffalo	.020400000—6	8	1

Batteries: Thormahlen et McAvoy; Tyson et Onslow.

Newark à Toronto.

2ème partie:

Newark	.00200000—2	3	3
Toronto	.01000010—2	5	0

Batteries: Enzman et Blackwell; Tipple et Blackburn.

Partie ajournée à cause de la nuit.

KILBANE EST MERVEILLEUX DE SCIENCE ET D'AGILITÉ

LE CHAMPION DU MONDE DEVRA CEPENDANT SE BATTRE VIGOUREUSEMENT CONTRE FLEMING, JEUDI PROCHAIN, AU PARC SOHMER, S'IL NE VEUT PAS ETRE LA VICTIME D'UNE SURPRISE. — MATCH UNIQUE DANS LES ANNALES CANADIENNES DU SPORT.

Le match de dix rondes entre Johnny Kilbane, champion du monde des pugilistes poids plume, et Frankie Fleming, champion du Canada pour la même classe, sera le meilleur et le plus sensationnel assaut que Montréal ait jamais eu, et nous pourrions ajouter que le Canada aura jamais. Après trois années de tentatives, toujours stériles, pour amener cette rencontre, les promoteurs et le public désespéraient à tout jamais de voir les deux hommes aux prises.

Les exigences de l'un comme de l'autre n'étaient pas le moindre obstacle à vaincre pour arriver à la conclusion d'un match aussi sensationnel, et amener Kilbane ici contre un adversaire de la trempe de Fleming était un tour de force qu'on ne croyait pas réalisable. La diplomatie des organisateurs a cependant eu raison de tous les empêchements, et l'empressement du public à garantir la plus grande partie de la somme demandée pour arranger le match, a aplani les principales difficultés.

C'est donc statué : on verra l'incomparable Kilbane, le champion de l'univers, celui que tous les experts saluent comme le roi des boxeurs et le maître de la science, comme le plus fin stratège, que l'arène ait jamais connu. Kilbane se battra à Montréal, ce nouveau foyer de la boxe, qui est en train de supplanter les grandes cités américaines pour les combats pugilistiques. Il est le "nec plus ultra" de la boxe, et c'est une leçon vivante de pugilat que reçoivent les amateurs du "manly-art" quand Kilbane se bat. Il a conquis des lauriers sur toutes les grandes scènes américaines et sa célébrité ne se confine pas au continent américain. Il est d'une merveilleuse agilité ; il a joué pratiquement avec Freddie Welsh, il y a quelques semaines, comme un chat joue avec une souris, si tant est que l'on puisse faire usage de cette figure. L'ancien champion mondial a laissé entre ses mains son glorieux titre et il n'a vraisemblablement pas de chance de le reconquérir.

Fleming était impatient de se battre contre l'Américain ; il ne voulait rencontrer nul autre boxeur avant d'avoir satisfait son ambition en faisant face au champion du monde. Le pugiliste de Laprairie, en prévision de cette rencontre, qu'il souhaitait ardemment, s'est entraîné avec une rigueur exceptionnelle à Saint-Lambert, pendant des semaines, contre les pugilistes les plus "toughs" de la province, et nous savons de source certaine que sa condition est excellente. Le Canadien réalise l'importance capitale de ce match et il prend tous les soins possibles pour se mettre dans la meilleure condition. On peut s'attendre à ce que Frankie livre le combat le plus désespéré de sa vie, jeudi prochain, le 24, au parc Sohmer ; il triomphera et remportera le titre de champion du monde, ou Kilbane est une merveille. Comme la demande des billets est excessive, on ferait bien de se précautionner à ce sujet afin de ne pas s'exposer à des déconvenues.

LES PARTIES DANS LES GRANDES LIGUES

Voici les résultats des parties jouées hier après-midi dans les séries des ligues de baseball Nationale et Américaine:

LIGUE NATIONALE

Cincinnati	.000100000—1	5	0
Boston	.10120100x—5	10	3

Batteries: Loney et Wingo; Barns et Gowdy.

St-Louis à Brooklyn:

St-Louis	.100000000—1	5	0
Brooklyn	.20400000x—6	10	0

Batteries: Steele et Gonzales ; Cadore et Miller.

Pittsburg à New-York:

Pittsburg	.010010111—5	10	3
New-York	.000300001—4	10	3

Batteries: Cooper et Fischer ; Perritt et McCarty.

Chicago à Philadelphie:

Chicago	.30010000000—4	7	4
Philadelphie	10010101001—5	12	2

Batteries: Vaugh et Wilson ; Oeschger et Killifer.

LIGUE AMERICAINE

Boston à Chicago:

Boston	.000002000—2	8	2
Chicago	.30001022x—8	11	2

Batteries: Leonard et Agnew ; Williams et Schalk.

New-York à Détroit:

New-York	.2112000021		
Détroit	.1310000301		

Batteries: Russell et Nunamaker; Cunningham et Spencer.

Philadelphie à Cleveland:

Philadelphie	.005000000—5	7	0
Cleveland	.100000101—3	11	7

Batteries: B. Johnson et Schang; Klepfer et O'Neill.

Washington à St-Louis:

Washington	.020003211—9	14	3
St-Louis	.220010001—6	13	3

Batteries: Johnson et Ainsmith; Davenport et Severoid.

LES DEUX ANS À BLUE BONNETS

L'épreuve des deux-ans, du Kindergarten, course de cinq furlongs, devant être contestée à la réunion du printemps du Montreal Jockey Club, s'ouvrant à Blue Bonnets le jeudi, 7 juin, des inscriptions des plus attrayantes, parmi lesquelles sont des vainqueurs de plus d'une fois déjà, depuis les six semaines qu'ils ont commencé à courir. Quarante-trois entrées ont été faites, ce qui nous donne un surplus de quatre inscriptions pour cette même épreuve, sur celles de l'année dernière. Jusqu'ici cette course avait été une course de réclame, mais cette année elle est devenue une épreuve à conditions, la distance cependant demeure de cinq furlongs.

Parmi la liste des inscrits se trouvent plusieurs chevaux importés, ce qui causera certainement beaucoup de rivalité entre leurs propriétaires et ceux de jeunes chevaux d'origine américaine. La race de chevaux canadiens figure aussi dans cette liste, et nous y verrons quatre noms d'éleveurs canadiens : G. S. Brodie inscrivant Ruby Scruggs et Semcena, The Invereck Stable ayant entré Planette, une descendante du Vainqueur de la King's Plate, Planover; et D. Raymond a inscrit son poulain Hollinger, de McGee, Josie L. Ce dernier, Hollinger, est tout à fait frère de ce fameux Horron, qui s'est fait une belle réputation dans le circuit canadien, quand il a remporté, dans l'épreuve des trois-ans, la Coupe de l'hôtel Windsor et d'autres succès notables. M. Raymond a fait l'acquisition de ce poulain à Saratoga, l'année dernière, et si ce cheval lui vaut autant que ses proches ont valu, il sera certainement un poulain de grande valeur. M. J. K. L. Ross sera représenté dans cette course par Lindsay. Voici une liste des inscriptions faites pour cette épreuve.

Madame J. Arthur-Wichaka: R. J. Austin-Jim Heffering ; H. G. Bedwell-Austral; G. S. Brodie-Ruby Scruggs et Semcena; Grant Hugh Browne-Boy Blue et Simon Pure; R. F. Carman-Louise V., et Pepper; R. O. Egan-High Cost; W. H. Fizer-Big Enough et Hasty Mabel; Madame T. Francis-Senator Broderick; Geo. M. Hendrie-North Sea, Starm Bound et Sweet Alyssum; Invereck Stable-Planette; Dr J. P. Jones-Virginia Yell; J. O. Keene-Salvestra et Simona, J. Loweinstein, Théodore Fair ; Ecurie Mirasol-Producer, Lord Herbert et Merrie Ben; G. A. Murphy-Water Toast; Edward McBride-Charlie Leydecker, Mary Maud et Paul Connelly; J. L. Paul-Carl Wiedmann et Marcia; D. Raymond-Hollinger, J. B. L. Rose-Lindsay; Woods Stockton-Lady Eileen et Olge; Ecurie Thorncliffe-Lozon; Edward Trotter-Kuklux; J. J. Troxler-Fern Handley; J. S. Tyree-Jack of Spades, Miss Burgomaster et Sweep Up II; Wilfrid Viau-Général Nivelle et Duke of Devonshire; Orlando Yaquierdo-Orlando of Havana.

FISH, DU CLUB CRESCENT, EST EN TETE DE SA CLASSE

Fish, du Crescent, mène actuellement chez les joueurs de la classe "A", de la section des petites quilles, de la Montreal Bowling Association, pour la plus haute moyenne avec 117.8 pour quinze parties tandis que Brady, du Steele, vient en deuxième place avec 117.7. Maloney, du Clover, a obtenu jusqu'ici la plus haute partie simple avec 163 points et Bédard a les honneurs du plus grand total en 3 parties avec 408. Voici la moyenne officielle des quinze premiers joueurs de la classe "A" ainsi que la position des clubs:

MOYENNES.

	P.	Moy.
Fish, Crescent	15	117.8
Brady, Steele	15	117.7
Labelle, National Violet	15	115.4
Bédard, National	15	114
Eaves, M.A.A.A. Bleu.	15	113.6
Mahoney, Steele	15	113.6
Costigan, Steele	15	113.3
Munn, Payne	15	112.7
Florian, Electra	15	112.3
Myles Mahoney, Payne	15	111.9
M. Mahoney, Payne	15	111.8
Léger, Canadien	15	111.8
Clarabut, Payne	15	111.6
Wallace, M.A.A.A. Bleu	15	111.2
Heffernan, Steele	15	110.6

Plus haute partie simple, Maloney, Clover, 163.

Plus haut total, 3 parties, Bédard, National, 408.

Plus haute partie simple, équipe, National, 614.

Plus haut total, 3 parties, équipe, National, 1754.

POSITION DES CLUBS.

Section No 1.

	G.	P.	P.C.
Steele	10	5	.667
National	10	5	.667
Bessner	9	6	.600
M.A.A.A. Rouge	7	8	.467
Canadien	6	9	.400
Electra	3	12	.200

Section No 2.

	G.	P.	P.C.
Payne	14	1	.934
M.A.A.A. Bleu	10	5	.667
Crescent	7	8	.467
National Violet	6	9	.400
Cherrier	5	10	.334
Clover	3	12	.200

L'OUVERTURE DE LA REUNION DE DELORIMIER

LA SAISON DE COURSES A MONTREAL A ETE INAUGUREE HIER APRES-MIDI SOUS LES AUSPICES DU MONTREAL DRIVING CLUB.

L'ouverture de la saison de courses à Montréal a eu lieu hier après-midi alors que le Montreal Driving Club faisait l'inauguration de sa réunion de printemps. La température était idéale, la piste en excellente condition et aussi l'assistance était l'une des plus considérables encore vue à l'hippodrome Delorimier. Cette réunion marquait l'inauguration du pari mutuel à la piste de la partie est et les amateurs du turf parurent très satisfaits du nouveau système sur cette piste d'un demi-mille. Ils avaient raison d'être contents car des prix élevés furent payés particulièrement dans les première, deuxième et quatrième courses.

Tillotson remporta les honneurs de la première épreuve en battant El Sabio et Ancestors. Au départ Jennie Crawford prit le devant mais il fut dépassé par le représentant de l'écurie Edwards au deuxième tournant et ce dernier ne fut jamais en danger d'être battu.

Dans la deuxième épreuve, Dr Cann s'assura la première position au lever de la barrière et passa sous le fil dans cette même position. Detour qui était beaucoup joué ne gagna même pas son avoine. Horicon et Lady Capricious se classèrent deuxième et troisième respectivement.

Les preneurs de Two Royals furent beaucoup désappointés de la performance de ce coursier car il ne put faire mieux que d'arriver en dernière place dans la troisième course de l'après-midi. Cette épreuve fut remportée par Ischgabibble qui prit la tête du champ au troisième furlong. Dr Kendall se plaça deuxième et Bars and Stars troisième.

La quatrième course revint à Toastmaster qui remporta une victoire facile sur Minnie F. et sir Dyke. Le porte-couleur de C. B. Johnson prit la première place au départ et conserva cette position jusqu'à la fin. Eddie Mott, en qui les parieurs avaient mis leur confiance, arriva en dernière position.

Morristown s'adjugea la cinquième épreuve de la journée et sa victoire ne laissa jamais à douter car il prit une avance considérable dès le départ et passa sous le fil plusieurs longueurs devant Plantagenet et O'Tis True qui se classèrent dans l'ordre de mention.

Montréal gagna la sixième course avec aise car ce coursier n'eut aucunement à se dépenser, car premier au départ il termina la course huit longueurs sur Lord Wells. Evelina gagna le troisième argent.

River King triompha de Petelus sous le fil dans la dernière course de l'après-midi. Cette épreuve fut la plus contestée de la journée.

Voici les résultats détaillés des épreuves:

PREMIERE COURSE

Bourse de $300, chevaux de 3 ans et plus, à réclamer, 5 furlongs:

1. Tillatson, 115, Lowe, $28.70, $24.50, $7.00.
2. El Sabio, 115, Dale, $13.00, $7.20.
3. Ancestors, 118, Gargan, $3.60.

Temps, 1.01.

Ont aussi couru: Lucille B., Little Ford, Doctor Zab, Bessanta et Jennie Crawford.

DEUXIEME COURSE

Bourse de $300, chevaux de 3 ans et plus, à réclamer, 5 furlongs:

1. Dr Cann, 115, Ryan, $12.70, $5.20, $4.30.
2. Horicon, 118, White, $9.80, $5.10.
3. Lady Capricious, 113, Foden, $4.00.

Temps: 1.00 3-5.

Ont aussi couru: Siss Malory, Charles B, Ban Shore, Ruth Esther, Welga, Lofty Heywood et Detour.

TROISIEME COURSE

Bourse de $300, chevaux de 3 ans et plus, à réclamer, 5 furlongs:

1. Ischgabibble, 121, Young, $8, $5.10, $3.20.
2. Dr Kendall, 106, White, $8.20, $5.30.
3. Bars and Stars, 114, Knight, $3.10.

Temps: 1.00 3-5.

Ont aussi couru: Mex, Uncle Dick et Two Royals.

QUATRIEME COURSE

Bourse de $300, chevaux de 4 ans et plus, à réclamer, 6 1-2 furlongs:

1. Toastmaster, 115, Cullen, $18.-20, $7.40, $5.20.
2. Minnie F., 113, Hinphy, $8.50, $5.90.
3. Sir Dyke, 115, Gross, $4.20.

Temps: 1.25.

Ont aussi couru: Dancing Star, Nino Muchacho, Swede Sam, Minstrel et Eddie Mott.

CINQUIEME COURSE

Bourse de $300, chevaux de 4 ans et plus, à réclamer, 6 1-2 furlongs:

1. Morristown, 115, Knights, $6.-80, $3.70, $2.70.
2. Plantagonet, 115, Dale, $5.20, $3.30.
3. O'Tis True, 115, Ryan, $2.60.

Temps: 1.24 4-5.

Ont aussi couru: Muzurka, Hardy, Felina et Yanker.

SIXIEME COURSE

Bourse de $300, chevaux de 3 ans et plus, à réclamer, 6 1-2 furlongs:

1. Montréal, 109, Ryan, $6.70, $5.-60, $4.30.
2. Lord Wells, 111, Mathews, $7.-40, $8.50.
3. Evelina, 109, Gross, $6.50.

Temps: 1.25.

Ont aussi couru: Mayme W., Oakwood Boy, Mary Emily, Belle of the Kitchen, Van Horn, Frontier et Cashup.

SEPTIEME COURSE.

Bourse de $300, chevaux de 4 ans et plus, à réclamer, 1 mille 1-16.

1. River King, 112, Mathews.
2. Petelus, 112, Knight.
3. Industry, 105, Dodd.

Temps, 1.50 3-5.

Ont aussi couru: Semper Stallwart, Tatiana, Valaday Jr., Insurance Man et Quick.

PARC DELORIMIER
REUNION DU PRINTEMPS
DU 19 AU 26 MAI
Courses tous les jours. Beau ou mauvais temps
Les tramways Amherst et Papineau vont directement à la piste
Admission - - - - - - - - - - - - 50 sous
Le système du pari mutuel est maintenant établi sur cette piste

COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL

HORAIRE DU SERVICE SUBURBAIN POUR 1916-17.

LACHINE. — Du bureau de Poste. Service de:—
10 min. de 5.40 a.m. à 8.00 a.m.
20 min. de 8.00 a.m. à 4.00 p.m.
10 min. de 4.00 p.m. à 7.10 p.m.
20 min. de 7.10 p.m. à 12.00 minuit.
DE LACHINE.—Service de:—
20 min. de 5.30 a.m. à 5.50 a.m.
10 min. de 5.50 a.m. à 9.00 a.m.
20 min. de 9.00 a.m. à 4.00 p.m.
10 min. de 4.00 p.m. à 8.00 p.m.
20 min. de 8.00 p.m. à 12.10 a.m.
Dernier extra à 12.50 a.m.
SAULT - AU - RECOLLET ET SAINT-VINCENT-DE-PAUL. — De Saint-Denis à Saint-Vincent.—Service de :—
15 min. de 5.15 a.m. à 8.00 a.m.
20 min. de 8.00 a.m. à 4.00 p.m.
15 min. de 4.00 p.m. à 7.00 p.m.
20 min. de 7.00 p.m. à 8.00 p.m.
30 min. de 8.00 p.m. à 11.30 p.m.
Tramway pour Henderson seulement 12.00 a.m.
Tramway pour Saint-Vincent, 12.40 a.m.
DE SAINT-VINCENT DE PAUL A SAINT-DENIS. — Service de :—
15 min. de 5.45 a.m. à 8.30 a.m.
20 min. de 8.30 a.m. à 4.30 p.m.
15 min. de 4.30 p.m. à 7.30 p.m.
20 min. de 7.30 p.m. à 8.30 p.m.
30 min. de 8.30 p.m. à 12.00 minuit.
Tramway de Henderson à Saint-Denis, 12.20 a.m.
Tramway de Saint-Vincent à Saint-Denis, 1.10 a.m.
CARTIERVILLE. — De Snowdon Jct.—Service de :—
20 min. de 5.20 a.m. à 8.40 p.m.
40 min. de 8.40 p.m. à 12.00 minuit.
DE CARTIERVILLE. — Service de :—
20 min. de 5.40 a.m. à 9.00 p.m.
40 min. de 9.00 p.m. à 12.20 a.m.
MONTAGNE — De l'Ave du Parc et Mont-Royal.—Service de :—
20 min. de 5.40 a.m. à 12.20 a.m.
DE L'AVE. VICTORIA.—Service de :—
20 min. de 5.50 a.m. à 12.30 a.m.
De l'Ave. Victoria à Snowdon, 10 min. 5.50 a.m., à 8.30 p.m.
BOUT DE L'ILE.—De Lasalle et Notre-Dame, service de :—
60 min. de 5.60 a.m. à 12.00 minuit.
TETREAULTVILLE.—De Lasalle et Notre-Dame, service de :—
15 min. de 5.00 am. à 9.00 a.m.
30 min. de 9.00 a.m. à 3.30 p.m.
15 min. de 3.30 p.m. à 7.00 p.m.
30 min. de 7.00 p.m. à 12.00 minuit.
POINTE-AUX-TREMBLES, via Notre-Dame.—De Notre-Dame et 1ère avenue, Maisonneuve, service de :—
15 min. de 5.15 a.m. à 8.50 p.m.
20 min. de 8.50 p.m. à 12.30 a.m.
Dernier tramway additionnel pour le Boulevard Bernard à 1.30 a.m.

PARC SOHMER
Ouvert tous les dimanches
Vaudeville et attractions extraordinaires. — La musique du Parc, 30 artistes. — 3 heures et 8 heures p. m. — ENTREE : 10 sous.

THE CANADIAN STOCK EXCHANGE COMPANY
vendra et achètera vos actions à commission. Casier Postal 473, Montréal.

Adressez-vous à
The
Montreal Cash Co.
26, rue Saint-Jacques
pour obtenir de l'argent sur bijoux, pierres précieuses, belles fourrures, pianos, marchandises et autres articles et valeurs.

ANTIKOR LAURENCE
CURE RADICALE DES CORS
SÛRE, EFFICACE, SANS DOULEUR
EN VENTE PARTOUT 25¢
FRANCO PAR LA POSTE
A.J. LAURENCE, MONTREAL

VINGT MILLES EN BICYCLETTE

Une intéressante course de bicyclettes aura lieu aujourd'hui, sous les auspices de M. A.-E. Brégent, de cette ville. On compte sur la présence de plusieurs centaines de cyclistes, et des inscriptions ont été reçues d'un peu partout.

Le départ se fera au carré Phillips à deux heures précises. On se dirigera vers le boulevard Gouin où des discours seront prononcés. La course sera de 20 milles. Avant le départ, Fred St-Onge, champion bicycliste professionnel, détenant le record, donnera une intéressante exhibition de son agilité, sur la bicyclette.

A MAISONNEUVE CET APRÈS-MIDI

Le rond Maisonneuve ouvrira ses portes cet après-midi et donnera un intéressant programme de courses au trot. Le nouveau gérant, Félix St-Vincent, fils, a organisé plusieurs bonnes classes auxquelles prendront part nombre de chevaux bien connus. Ce sera là la première matinée de courses au trot de la saison et les fervents du sport pourront passer quelques bonnes heures au populaire hippodrome de la partie Est. Les courses commenceront à 1 heure 30. Le prix d'admission y compris la taxe de guerre, sera de trente-cinq sous.

LE CHERRIER À VERDUN

Le club Cherrier sera au grand complet poursa partie d'aujourd'hui contre le Verdun Indépendant. L'équipe de Lafontaine a éprouvé un échec dans la première partie de la saison, mais elle était bien excusable, car les joueurs n'avaient pas eu de pratique, et la batterie était deux joueurs qui n'avaient pas participer à une joute depuis deux ans.

Le Cherrier ne sera pas pris au dépourvu demain, car Fred Ashton et son frère viennent d'être engagés, ainsi que "Tenfant" Girard, ce qui veut dire que le Verdun n'a qu'à bien se tenir demain après-midi.

La joute commencera à 3 heures, au terrain de la rue Drake. Les joueurs du Cherrier et les partisans de ce club qui désirent accompagner l'équipe, sont priés de se rendre à la salle Electra pour 1 heure précise.

ILS S'EN VONT

Lauriers et Feuilles d'érable, le dernier volume de vers l'Albert Lozeau, est en train de s'épuiser. Il n'en reste que quelques centaines d'exemplaires à l'auteur. Avis à ceux qui ont retardé à se procurer cet ouvrage. Il se vend, au *Devoir* et dans les bonnes librairies, 50 sous l'exemplaire. 55 sous par la poste.

"LA COMPAGNIE GENERALE DE FRAIS FUNERAIRES, LIMITEE"

AVIS est donné au public que, en vertu de la loi des assurances de Québec, telle que modifiée par la loi 7 Geo. V, chapitre 47, il a été accordé par le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du 20 mars 1917, constituant en corporation MM. Eugène Desmarais, marchand d'ornements d'église, Hormisdas F. Lauzon, imprimeur, Joseph Emile Lachapelle, notaire, Michel U. Lefils, teneur de livres, Wilfrid Monette, médecin, Séraphin-Jules Granger et Onésime Champagne, bourgeois, dans les buts suivants:

Faire tous les divers contrats et opérations d'assurance et de réassurance funéraires; faire et exécuter des polices, contrats, conventions ou engagements écrits ou imprimés ou en partie imprimés, suivant les exigences de chaque cas conformément aux exigences de la loi, et généralement exécuter toutes matières et choses relatives à ces fins, et propres à les atteindre, et spécialement faire affaires comme entrepreneurs, généraux de pompes funèbres et comme manufacturiers de fournitures en rapport avec l'entreprise de pompes funèbres continuer le service de la morgue et de la cour du coroner;

Acquérir le fonds de commerce et la clientèle actuellement exploités par "La Compagnie Générale de Frais Funéraires, Limitée", incorporée à Ottawa et faisant affaires à Montréal, comme entrepreneurs généraux de pompes funèbres ainsi que tous les biens meubles et immeubles appartenant à cette compagnie; en effectuer le paiement par des actions acquittées de ladite compagnie demandant la personnalité civile;

Assumer toutes les obligations et spécialement acheter ou autrement acquérir, par bail, échange ou autre titre légal, et posséder toutes les propriétés immobilières qui peuvent être nécessaires aux objets pour lesquels cette compagnie demande la personnalité civile et payer telles acquisitions ou détentions en argent ou en actions acquittées de ladite compagnie; vendre, échanger, louer toute ou partie des propriétés mobilières et immobilières susdites pour toutes considérations, jugées convenables;

Construire, entreprendre et exploiter sur tout terrain acquis ou possédé par la compagnie des bâtisses ou dépendances pouvant être nécessaires à la mise en opération des entreprises et du commerce de la compagnie;

Acquérir par achat, échange, bail ou autrement, de toute personne ou compagnie un commerce semblable à celui de la compagnie, comme commerce en opération ou autrement, et le payer en argent ou en obligations ou en actions acquittées de la compagnie;

Distribuer aux actionnaires de la compagnie des actions, obligations, valeurs ou propriétés appartenant à la compagnie ou avec l'approbation des actionnaires, leur distribuer des actions acquittées, non sujettes à appel, en considération des travaux faits ou des services rendus; rémunérer toute autre personne ou toute compagnie pour les services rendus dans le passé ou dans l'avenir, relativement à la souscription d'un nombre quelconque de parts, dans le capital actions de la compagnie, d'obligations ou d'autres valeurs de la compagnie, à l'occasion de sa formation, de son organisation ou de la gestion de ses affaires;

Emettre des obligations garanties par les propriétés mobilières ou immobilières de la compagnie, qu'elle possède actuellement ou qu'elle possédera dans l'avenir, sous le nom de "La Compagnie Générale de Frais Funéraires, limitée" avec un fonds social de cent cinquante mille piastres ($150,000.00), divisé en quinze cents (1500) actions de cent piastres ($100.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation sera à Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce trentième jour de mars 1917.

Le sous-secrétaire de la province,
C. J. SIMARD.
J. E. LACHAPELLE, N.P.
Procureur des Requérants.

C.-HUDON BEAULIEU, LIMITEE

AVIS est donné au public qu'en vertu de la première partie du chapitre 79 des Statuts revisés du Canada, 1906, désigné "Loi des compagnies", il a été délivré, sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes en date du 11e jour d'avril 1917, constituant en corporation Joseph Eudore Morier et Joseph Emile Cadotte, avocats, Ernest Charette et Georges Ludger L'Heureux, comptables, tous de la cité de Montréal, dans la province de Québec et Eugène Honoré Godin, avocat et conseil du Roi, de la cité d'Outremont, dans la dite province de Québec, pour les fins suivantes:

(a) Faire commerce de machines à coudre, de gramophones, de pianos et autres instruments de musique, et de toutes sortes de musique;

(b) Exercer tout autre commerce ou toute industrie manufacturière ou autre que la compagnie croira pouvoir utilement ou convenablement exercer en rapport avec son commerce, ou qui serait de nature à augmenter la valeur de ses biens, à les rendre plus profitables;

(c) Acquérir par achat ou autrement, tout ou partie de l'actif de toutes personnes, sociétés ou compagnies exerçant un commerce ou une industrie semblable, ou s'associer avec telles personnes, sociétés ou compagnies pour des entreprises et en vue de profits communs;

(d) Acquérir spécialement l'établissement de commerce possédé et exploité en la cité de Montréal, par Charles Hudon-Beaulieu, marchand de machines à coudre, de pianos et autres instruments de musique, y compris l'assortiment de marchandises, le mobilier, les marques de commerce, les contrats, valeurs, droits et créances actives ainsi que l'achalandage, le tout comme industrie active;

(e) Vendre ou autrement disposer de tout ou partie des affaires et biens de la compagnie, aux conditions que la compagnie jugera convenables;

(f) Souscrire et prendre, accepter en paiement ou autrement acquérir, vendre ou autrement concéder des act

Pour vous, Mesdames

LETTRES A UNE LECTRICE

CII

Madame a jeté sur sa table les journaux dépliés et froissés. La sonnette vient de prévenir que son nouveau chapeau arrive de chez le bon faiseur. Elle était impatiente de le voir et voici que la bonne le lui apporte. Fébrilement, elle défait les cordelettes et sort du papier de soie la création dernier cri. Elle le pose sur ses bandeaux blonds et c'est un charme, ces cheveux frisés, cette bouche mutine, ces yeux brillants, abrités par la paille de ce chapeau dont la note, étalée sur la table, est presque fabuleuse: $50 ! C'est un peu cher, mais madame est si belle, le chapeau lui va si bien !

Il y a, sur le journal, de grandes manchettes: "Jeudi, les fêtes du 275ème anniversaire de Montréal, fondé par Maisonneuve." *Tandis que madame jette un autre long regard dans la glace sur le chapeau ravissant, ma pensée s'en va vers les fondatrices de Montréal, vers celles qui accompagnèrent Maisonneuve, en ce 18 mai 1642, alors qu'il fondait Ville-Marie en pleine sauvagerie.*

Les premières années de la colonie furent dures. Les Iroquois étaient sans cesse au guet, attaquant les colons. Lambert Closse et son chien, Pilote, s'illustraient en protégeant la ville nouveau-née contre les incursions des guerriers peints et tatoués. Tandis que les hommes se battaient, risquant leur vie pour aller labourer leur champ, les premières femmes de Montréal, elles, travaillaient de leur côté, semant leur dévouement, multipliant leurs pas, soutenant de leurs prières et de leurs démarches vaillantes les hommes toujours armés. Jeanne Mance fondait son hôpital, recueillait et pansait les blessés et les malades. Ses compagnes, dont l'histoire a enregistré les noms, la secondaient, les hommes savaient qu'il y avait, pour veiller sur la colonie, outre les sentinelles toujours vigilantes, les bras tendus vers le ciel de toutes ces saintes femmes venues d'une civilisation lointaine pour apporter la parole et les vertus du Christ et le langage de France au milieu des populations indiennes et pour y développer la colonie qui serait, plus tard, la métropole d'aujourd'hui.....

.....

Madame a fini de regarder, d'essayer, de tourner et de retourner son nouveau chapeau. Elle jette un coup-d'œil par la fenêtre, au dehors, afin de voir s'il fera soleil demain, pour qu'elle puisse le mettre et rendre jalouses celles qui la verront si bien coiffée.

— "Mais que lisez-vous-là, mon amie?" me dit-elle, comme je me suis approchée de la bibliothèque de son mari et que je feuillette un livre pris sur les rayons? — "L'histoire de Montréal. Cela m'intéresse. Avez-vous jamais lu ce que disent nos historiens de Jeanne Mance et de mademoiselle Le Ber? Quelles femmes extraordinaires elles étaient ! Quelle dure vie elles ont dû mener à Ville-Marie, il y a plus de deux siècles et demi ! — Vous êtes bien drôle, vrai, de penser à tout cela ! Il y a si longtemps que c'est passé, que nous importe? Ce furent d'excellentes femmes, mais pourquoi sont-elles venues s'établir si loin, quand elles eussent pu vivre à leur aise en France, près de la cour? — Que voulez-vous ! Toutes les femmes n'ont pas les mêmes goûts. Il s'en trouve de dévouées, de vaillantes, d'audacieuses dans leur dévouement, de magnanimes dans leur renoncement. — Je les admire, vous dis-je, mais quelle idée de s'expatrier ainsi, d'aller vivre parmi les sauvages !"

Mon amie est légère, frivole, elle aime ce qui est beau, mais sait-elle apprécier à leur valeur les belles actions? Combien de femmes, surtout combien d'hommes sont ainsi pourtant, de ceux que nous coudoyons chaque jour, à toute heure de notre vie !

PAULE MANCE.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

MARCELLE DE MARS. — Imagination vive, gracieuse sans rien d'exagéré: bon sens, assez pratique.

L'orgueil est indiqué, et le désir de plaire deviendrait facilement de la coquetterie... elle est cependant bonne et sincère, ce qui empêchera probablement la coquetterie de s'affirmer.

Vive, gracieuse, bienveillante, gaie et d'humeur agréable, elle attire la sympathie.

L'activité est capricieuse. La volonté est active et souple avec certaines ténacités. Tendance à contredire et à discuter pour des insignifiances. Très friande, elle adore ses aises et n'est pas invariablement prête à se déranger pour les autres!

GRAND PHILOSOPHE. — Voici un monsieur qui se met à l'aise partout où il est, dans la vie: il la trouve bonne et il entend jouir de ses douceurs. Impressionnable et ardent, il a une simplicité un peu naïve dans sa poursuite du bonheur, et il ne s'amuse jamais à compliquer les choses. L'activité est inégale, l'humeur très capricieuse. Il est très jeune, un peu exagéré; la volonté est tour à tour vive, autoritaire, tenace, puis tout à coup, elle n'offre plus aucune résistance, et le grand philosophe est aussi facilement entraîné qu'une feuille dans un grand vent. Le coeur est bon et sensible. Le jugement n'est pas très sûr par suite d'un manque de réflexion et d'une trop grande confiance en soi. Il est loyal et sincère.

RACHEL. — C'est une nature sensible, nerveuse et énergique. Elle est active, un peu irritable et entêtée, mais bonne et affectueuse. L'orgueil est susceptible. Quoiqu'elle ait du sens pratique, elle fait les choses trop précipitamment et semble manquer d'ordre.

La volonté est précise, autoritaire et raide. Les impatiences et les vivacités sont fréquentes. L'humeur est capricieuse, et pas toujours commode. Elle est timide et d'une grande réserve pour tout ce qui concerne ses sentiments, mais elle parle volontiers et elle aime bien à savoir les nouvelles et à en causer.

Quand elle est mécontente, elle est un peu cassante mais elle aime la paix et elle sait user de souplesse quand c'est utile.

TIBI 20.—C'est un jeune homme actif, pratique, sensé, qui a de jolies délicatesses d'esprit et de coeur. Il est jeune, et son imagination le porte à la rêverie. Bon et tendre, il a un grand besoin d'affection et de confiance. L'orgueil est fier et la susceptibilité serait grande, si la bienveillance n'empêchait son développement. Les affections sont exclusives pour ne pas dire jalouses. La volonté est égale, modérée, précise et persévérante. Il est gai, optimiste, prompt aux enthousiasmes passagers. Je le crois loyal et sincère. Il est peu communicatif : l'orgueil et la timidité nuisant aux confidences.

T. E. NERF. — Esprit pratique, actif, clair et juste. C'est un impressionnable nerveux dont l'activité est grande. Volonté vive et autoritaire, esprit de discussion assez marqué. Il a bon coeur, mais il est un peu égoïste. Il est habile et fin et il ne laisse connaître de lui que ce qui lui convient. Pas assez d'écriture.

BEBE TOINON. — On la dirait très calme et un peu indifférente, mais ce n'est que l'apparence. L'imagination est vive et tend même à l'exagération ; elle est très affectueuse, mais la moins expansive des jeunes filles. La volonté est forte, indépendante, autoritaire : elle a de l'initiative et de la résolution. L'humeur est très inégale, plusieurs signes de faiblesse physique et de nervosité. L'activité n'est pas très grande et surtout la constance dans les travaux entrepris, il y en a peu qui sont terminés définitivement.

Elle est simple et naturelle et elle déteste tout ce qui est affecté ou faux.

Orgueil un peu susceptible combattu par la bienveillance et la nonchalance.

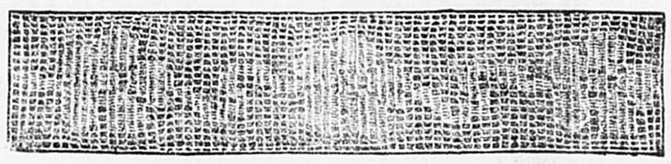
RAISON. — L'esprit est clair, réfléchi, assez observateur et en général le jugement est bon. Voici l'explication de la restriction; ma correspondante est impressionnable, très délicatement sensible, et pour qu'elle juge sainement, il faut que l'âme soit calme. Elle est nerveuse et d'humeur mobile. Très bonne, tendre, d'une tendresse retenue et facilement froissée: alors, elle se replie sur elle-même et bien fin celui qui devinera ce qu'elle pense.

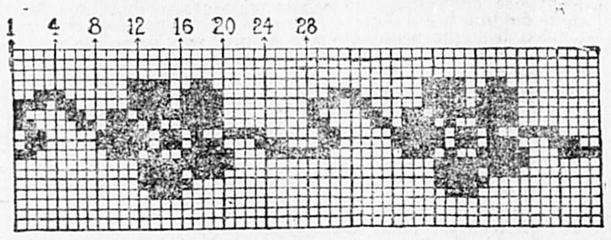
Active, pleine de bonne volonté, courageuse, portée à voir le meilleur côté des choses. Volonté plus vive que forte, indépendance théorique mais peu pratique. Jolie simplicité, sincérité. De l'orgueil, mais aucune vanité. Elle est dévouée et ne compte pas avec ceux qu'elle aime, mais elle est portée à certaines exigences avec eux qui nuisent à sa parfaite amabilité. Un peu de souplesse, plus d'égalité d'humeur, et qu'elle attache moins d'importance aux détails qui souvent l'ennuient, et elle sera charmante.

Jean DESHAYES.

NOTE. — Je demande à celle de mes correspondantes qui a pris mon nom, de vouloir bien en choisir un autre!

CROCHET





Abat-jour en soie vieux rose, garni d'une insertion au crochet dont voici le détail :

RECETTES PRATIQUES

BOUILLON DE MOU DE VEAU

Excellent pour les personnes qui ont la poitrine faible. Prenez un mou frais du jour, coupez-en morceaux, et faites bouillir dans une chopine d'eau. Après une heure et demie de cuisson, ajoutez quelques raisins secs, figues, dattes ou jujubes que vous laissez sur le feu dix minutes encore. Passez; faites prendre une tasse le matin à jeun, une seconde au moment du coucher,après digestion faite.

STEAK AUX HUITRES

Quand le steak est cuit, ôtez la sauce et mettez des huîtres et un morceau de beurre dans la poêle; faites-les rôtir un peu; ajoutez le reste de la sauce, et mettez sur le steak.

OMELETTE TRICOLORE

Battez et assaisonnez trois petites omelettes séparément; mêlez à l'une du vert d'épinard; à l'autre, de la purée de tomates, la troisième reste nature. Faites cuire à la poêle, chacune à son tour, comme l'omelette nature; servez sans les plier en deux et en les échelonnant l'une sur l'autre. On peut même avoir quatre couleurs, en battant et faisant cuire séparément les blancs et les jaunes.

FAFE AU LAIT

Faites bouillir une moyenne cuillerée de café moulu dans une chopine de lait pendant un quart d'heure, ajoutez ensuite un petit morceau de colle de poisson pour le clarifier, et laissez-le encore bouillir quelques minutes; ensuite, vous le mettez près du feu pour qu'il repose.

CREME A LA GELATINE

Faites dissoudre un demi-paquet de gélatine, ajoutez un peu d'eau bouillante; lorsqu'elle est un peu refroidie, mettez du sucre et fouettez-là; prenez un peu plus d'une chopine de crème que vous foueterez également; ajoutez à la gélatine; ensuite entourez un plat de gâteaux et vous jetterez la crème dessus; saupoudrez du sucre rose.

POUR RECONNAITRE LA QUALITE DU THE

Un curieux moyen d'apprécier la qualité des thés consiste, dit-on, à en brûler les feuilles. Une bonne espèce se consumera sans produire beaucoup de fumée; la fumée deviendra plus forte et plus âcre à mesure que la qualité sera plus médiocre.

LEVURE DE POMMES DE TERRE

Dans la préparation de certains gâteaux, il doit entrer de la levure: levure de bière ou levure de boulanger, que l'on ne peut pas toujours se procurer facilement.

Il existe bien une levure anglaise en poudre (Baking Powder) que l'on achète en petites boites et qui se conserve fort longtemps, on peut même dire indéfiniment, mais cette levure, très bonne pour certains entremets et pour de légères pâtisseries, n'est pas assez active pour les vraies pâtes levées comme les brioches, les babas, les kugelhofs, les beignets de carnaval, etc.

Aussi, si l'on n'est pas à même de se procurer de la levure de pain ou de la levure de bière, serait-on bien aise, en vue de la préparation de certains gâteaux, de la préparer soi-même.

On fabriquera à la maison une excellente levure qui remplacera la levure de bière à s'y méprendre.

Cuisez des pommes de terre farineuses à l'eau, comme si on voulait les manger à la robe de chambre, mais laissez-les devenir très molles; si elles éclataient à la cuisson, cela n'aurait aucune importance, on recueillerait la pulpe de pompe de terre écrasée, et c'est tout.

Après avoir épluché les pommes de terre, on les écrase et on y verse suffisamment d'eau pour obtenir la consistance de la levure de bière, c'est-à-dire que ce doit être une purée très claire, mais cependant pas trop liquide.

Pour une demi-livre de pommes de terre, on ajoutera alors trois cuillerées de mélasse et un verre ordinaire de bière.

Le tout étant bien mélangé, on le met dans un récipient assez grand pour n'être rempli qu'à moitié environ.

On place la petite terrine au chaud, non loin du feu, mais pas sur le feu, et cela jusqu'au moment où le mélange cesse de fermenter.

Au bout de vingt-quatre heures, la levure peut être employée de la même façon que de la véritable levure de bière.

Cette levure de pommes de terre peut se garder pendant à peu près deux mois; on aura soin de la mettre dans un pot que l'on tiendra bien fermé.

QU'EN SAIT-IL?

Le directeur-rédacteur et unique lecteur de l'*Action Canadienne*, à Fraserville, écrit dans son dernier numéro que "les interruptions au Monument national sont le fait de quelques nationalistes, lecteurs assidus du *Devoir*, fervents admirateurs du Maitre, Henri Bourassa. Et nous pouvons dire sans crainte : Maitre, voilà ton oeuvre !"

D'abord, qu'est-ce que le bonhomme en sait ? Il habite à 300 milles de Montréal et n'était pas au Monument national. Et puis, comment s'y connait-il si bien que cela en interruptions ? Est-ce depuis le jour où quelque décision grave d'un corps public a interrompu sa carrière pour un temps ? Etait-elle la faute des nationalistes, cette interruption-là ?

LES PREMIERS VERS DE CORNEILLE

Nous détachons d'une récente conférence de M. Auguste Dorchain sur Corneille, ce passage sur les débuts du grand tragédien français dans la poésie:

Les premiers essais de Corneille, ou, parmi ceux-là, ceux du moins qu'il songea un instant à préserver de l'oubli, — car il les y condamna bientôt et ne les réimprima jamais, — ce sont des petits poèmes qui parurent en 1632 à la suite de *Clitandre*, la première imprimée de ses oeuvres de théâtre, bien qu'elle ait été la seconde représentée. Dans un avis *Au Lecteur*, placé en tête de ces *Mélanges poétiques*, il dit : "Quelques-unes de ces pièces te déplairont; sache aussi que je ne les justifie pas toutes, et que je ne les donne qu'à l'importunité du libraire pour grossir son livre. Je ne crois pas cette tragi-comédie si mauvaise que je me tienne obligé de te récompenser par trois ou quatre bons sonnets." Ces poésies sont au nombre de seize, dont trois écrites depuis peu: celle faisant allusion au forcement du Pas-de-Suze (1629) par Richelieu, auquel il souhaite de ceindre un jour la tiare, et les deux qui sont relatives à un ballet dansé, en 1632 même, au château de Bicêtre. Les treize autres, plus anciennes, sont tout ce qui nous reste des *Juvenilia* de Corneille, au temps où, frais émoulu du collège, il mène encore la libre existence de l'étudiant en droit et de l'avocat sans causes. Mais c'est assez pour que nous apparaisse un peu de cette vie et que, parmi l'écho des plaisirs légers dont le poète a fixé ici la trace, nous puissions déjà percevoir les premières grâces de sa muse et les premiers battements de son coeur.

La vie, à Rouen, était fort aimable et plaisante quand ne l'assombrissait point, ce qui trop souvent arrivait, la guerre civile ou la peste; et il y avait là, notamment de la nouvelle année au carême, une véritable saison mondaine. Après les aubades traditionnelles du 1er janvier, après la fête des rois qui ne se célébrait pas seulement dans les familles mais à l'hôtel de ville et dans les rues par l'élection, le cortège et le banquet de l'échevin roi de la fève, commençaient, préludant aux réjouissances du carnaval les bals qu'organisaient les jeunes filles de la société pour se procurer à tour de rôle les plaisirs de la danse; et quand la jeune fille qui donnait le bal était gracieuse et jolie, c'étaient, dit Grisel, les danseurs qui payaient les violons, les gâteaux et les rafraichissements. Que d'occasions de fleureter et, pour les poètes, de madrigaliser ! Corneille n'y manqua point; plusieurs madrigaux en font foi. Puis, venaient les mascarades des jours gras, pour lesquelles le très véridique auteur des *Fastes*, tout abbé qu'il est, ne craint pas de déclarer que "tous les honnêtes gens" de Rouen ont une passion véritable. Et il décrit, absolument comme s'il youlait commenter deux poésies de Corneille y relatives, ces bandes de masques représentant des tritons, des nymphes et des satires, aussi bien que des avocats ou des seigneurs, des artisans ou des bergers, qui ce jour-là parcourent la ville en faisant et disant mille folies. Derrière tel cavalier qu'il nous montre, marche son page portant "un coffret plein de sucreries pour les belles":

Delicias servat formosis capsa puellis.

Or, justement, nous lisons dans les *Mélanges poétiques* ce *Madrigal pour un masque donnant une boite de cerises confites à une demoiselle*:

Allez voir ce jeune soleil,
Cerises, je vous en avoue;
Montrez-lui votre teint vermeil
Un peu moins que sa lèvre, un peu plus [que sa joue:
Montrez-lui votre rouge teint
Où la nature a peint
Comme sur une vive image
La cruauté de son courage.
Après, en ma faveur, dans le contentement
Que vous aurez si la belle vous touche,
Dites-lui seulement
Approchant de sa bouche:
"Philis, votre beauté
Ne porte les couleurs que de la cruauté;
Mais ce qui la conserve et la fait être aimée,
Ce n'est que la douceur qu'elle tient [enfermée;
Ainsi donc soyez, vous,
Belle et douce comme nous."

Outre que vous les trouverez élégants et frais dans leur préciosité, ces vers, la leçon ne vous en semble-t-elle pas charmante? Car ces jeunes fous ne se font pas faute, à l'occasion, de donner des leçons de sagesse. "En guise de présents! — poursuit l'Ovide rouennais' — ils portent la satire sanglante, d'un tour quelque peu libre. Une femme manque-t-elle à ses devoirs, non contente d'un seul mari, elle est l'objet de critiques où semble revivre la verve mordante d'Archiloque. On déchire quiconque viole ses engagements, et les maniaques, et les avares..." Les prodigues non plus ne sont pas épargnés, comme nous le montrera cette autre pièce, si savoureuse, que notre Corneille a écrite pour être débitée aux carrefours, le mardi gras, par une troupe de ses amis qui devaient figurer, chacun portant le costume de son rôle, *la Mascarade des enfants gâtés*, c'est-à-dire des mauvais sujets qu'a ruinés l'imprudence ou l'inconduite.

Voici d'abord *l'Officier* (de justice) qui, coiffé du bonnet à cornes que portent huissiers et procureurs, se lamente d'avoir acheté un office d'un prix beaucoup trop élevé pour ses moyens:

Une ambition déréglée,
Dont mon âme s'est aveuglée,
Plus forte que mon intérêt,
Pour donner un arrêt en cornes
A tellement passé les bornes
Qu'elle n'a point trouvé d'arrêt.

Ce vain honneur et cette pompe,
De qui le faux éclat nous trompe,
M'a fait engager tout mon bien;
Et pour être Monsieur et Maître,
Je crains fort à la fin de n'être
Ni maître, ni monsieur de rien.

Pressé de créanciers avides,
Mes coffres sont tellement vides
Qu'étant au bout de mon latin,
Ma robe a gagné la pelade
Et ma bourse encor plus malade
Se voit bien proche de sa fin.

Ainsi mes affaires gâtées,
Voyant mes terres décrétées,
Gages, profits, droits arrêtés,
Et ma finance à bas réduite,
Je mène ici sous ma conduite
La troupe des "enfants gâtés".

Le Gentilhomme, qui vient après, n'est pas moins mélancolique:

Trop d'or sur mes habits en a vidé ma [bourse;
La meute de mes chiens
N'a chassé que mes biens
Qui dessus mes chevaux se sauvaient à [la course!...

Puis, c'est *le Plaideur*, espèce que connaissait bien Corneille:

Les procès m'ont gâté, messieurs; je m'en [repens...

Et c'est *l'Amoureux* plein de gentillesse en ses plaintes:

J'ai fait ce qu'il a fallu faire;
Mais le bal, les collations,
Les présents, les discrétions
N'ont pas avancé mon affaire.
J'ai corrompu trente valets,
Afin de rendre mes poulets;
J'ai donné mille sérénades:
On persiste à me dédaigner.
Et deux misérables oeillades
Sont tout ce que j'ai pu gagner.

Quoi que m'ait promis l'espérance.
A la fin il ne m'est resté
Que l'incommode vanité
D'une sotte persévérance;
Ma profusion sans effet
N'a servi qu'à gâter mon fait
Et dissiper mon héritage.
Quel malheur me va poursuivant!
O Dieux, j'ai mangé mon partage
Sans avoir vécu que de vent!

Et *l'Ivrogne* seul ne se plaint pas; c'est un philosophe. Goûtez un peu ce raisonnement qu'il débrouille à travers les fumées vineuses de sa cervelle:

N'est-ce pas une chose étrange
Que pour trotter dedans la fange
Je fasse faux-bond au cabaret,
Et que cette troupe brouillonne
M'arrache de ce cabaret
Pour vous produire ma personne?

Je violente mon humeur
D'abandonner ce lieu charmeur:
Toutefois je n'ose me plaindre,
Etant déjà si fort gâté,
Que je m'achèverais de peindre
Pour peu que j'en aurais tâté;

Outre que mes eaux sont si basses,
A force de vider les tasses,
Qu'il faut renoncer au métier,
Ne pouvant plus laisser en gage,
Au malheureux cabaretier,
Que les rubis de mon visage.

Mais encor suis-je plus heureux
Que tant de fous et d'amoureux
Qui se sont perdus par leurs grippes; [leurs caprices]
Car, bien que je sois bas d'aloi,
Mon argent serré dans mes tripes,
N'est point sorti hors de chez moi.

Le "bon gros" Saint-Amant, compatriote et ami de notre poète, n'a pas, dans ses vers bachiques, plus de couleur ni plus de belles rimes. Reste, à la fin du cortège, *le Joueur*, qui a tout perdu au lansquenet, à la prime ou à la bassette, mais qui ne perd pas du moins l'espoir d'être désormais aimé pour lui-même et le déclare aux dames "d'un ton quelque peu libre", selon l'usage qu'a constaté, sans s'émouvoir, le bon abbé Hercule Grisel. Peut-être les dames feraient-elles à l'impudent joueur un mauvais parti; mais déjà la mascarade s'est remise en route pour aller plus loin, à la Basse-Vieille-Tour, rue de la Calande, sous le Gros-Horloge, moraliser les bourgeois et scandaliser les grisettes.

Et ne vous plait-il pas que ce Corneille qui sera bientôt un "mélancolique" auquel il faudra, dit Fontenelle, "des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre", ait eu d'abord, tout comme un autre, ses minutes d'insouciance heureuse, de franche et innocente gaieté?

DU FRANÇAIS

Le *North American*, un quotidien de Philadelphie, a adressé à tous ses clients et ses amis, le 5 mai, une carte postale ornée d'une jolie photographie du maréchal Joffre, avec un avis rédigé dans un excellent français, leur apprenant que, le lendemain, il distribuerait au public, à titre gracieux, une belle photogravure du premier soldat de France. Voit-on le *News*, de Toronto, ou la *Free Press*, de Winnipeg, agissant comme le *North American* ? Il est vrai que Philadelphie est dans un pays civilisé tandis que... Mais pourquoi diable aussi faut-il que Joffre soit venu prouver, par sa visite au Canada, que les Canadiens-français comprennent sa langue, qu'il comprend la leur, et que tous ensemble ils parlent la même ? Le *Parisian French* a donc vécu, au grand dam de Toronto, qui l'a inventé ?

SCANDALE FACILE

L'*Evénement* se scandalise de ce que le directeur du *Devoir* ait, en parlant du Canada, employé l'expression : *"Pays de quêteux à cheval"*. Elle peut être sévère. Qui niera qu'elle soit juste, toutefois, à l'heure où le pays lui-même dépense cinq fois plus qu'il n'a de recettes, où il y a un luxe effréné dans les villes, ainsi qu'en témoignent les montres de grands magasins, la toilette de gens enrichis depuis le début de la guerre, les dépenses folles d'un ministère qui a promis de *"mener le pays à la banqueroute, s'il le faut, pour sauver l'Empire"*, comme si la banqueroute d'un petit commis pouvait sauver du désastre son grand patron multimillionnaire ?

"Pays de *quêteux* à cheval", certes ! Si ce n'en est pas un, quand l'expression serait-elle plus juste qu'elle l'est aujourd'hui ? Quand nous aurons fini de nous ruiner ? Mais alors ce ne sera plus même cela ; ce sera un pays de *quêteux*, tout court !

Nettoyez votre sang comme vous nettoyez votre corps, votre maison

La malpropreté engendre la maladie—mais le sang impur est plus dangereux encore qu'un corps, qu'une maison malpropre ; il constitue une menace contre la vie même.
Nettoyez, purifiez votre sang en employant l'Eau

"RIGA"

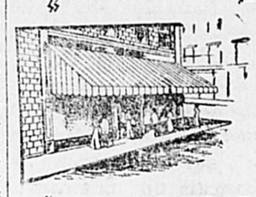
Laxative ou Purgative selon la dose,

dont la mission est de purifier le sang en débarrassant l'estomac, le foie, les reins et les intestins des déchets organiques, sources de poisons, de toxines qui engendrent la maladie. L'Eau Riga agit gentiment, ne cause ni crampes ni coliques, c'est le laxatif de famille par excellence.

L'Eau Riga est en Vente Partout. ***Employez-la.***

SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA, MONTREAL

AUVENTS



SUR ROULEAUX ET AUTRES

Nous avons tous les matériaux nécessaires en quantité. Pas de retards. Les plus bas prix

Cie d'Auvents des Marchands

Limitée

25, RUE NOTRE-DAME EST

Téléphone Main 3329-3330

TENTES, DRAPEAUX, DECORATIONS

Fabrique Canadienne de Bandages

C. MARTIN, prop.

Assortiment complet de Bandages Herniaires, Appareils Orthopédiques, Membres Artificiels de toutes sortes, Supports, Bandes Abdominales, Bas élastiques.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES.

36-38 RUE CRAIG EST, Montréal.

H. BEAUREGARD

ENTREPRENEUR GENERAL
EN CONSTRUCTION

EDIFICE "POWER" 83 CRAIG OUEST
TEL. MAIN 4165

Coupon graphologique

Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES,
— AU —
"NATIONALISTE"
20 MAI 1917 ***(Bon pour un mois)***

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adressez : Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

L'Ile-aux-Grues

par l'abbé A. PARÉ

(Le Parler Français)

Il paraît bien que le goût des choses de chez nous se développe de plus en plus dans notre littérature et la fait plus nôtre. On se reporte volontiers vers notre passé ; on l'interroge de plus près ; on l'étudie même avec une certaine passion de bon aloi. Et, plus on le fouille, plus on y trouve la précieuse substance qui alimente et développe la vie intellectuelle d'un peuple.

Les productions de la pensée canadienne se multiplient un peu partout ; les unes, didactiques : histoire, géographie, philologie, critique, oeuvre d'apologétique ; les autres sorties de la fiction : romans, fables, drames, poèmes de tout genre. Dieu veuille que ce goût se développe davantage! Il ne peut que nous grandir à la taille que doit ambitionner notre race si bien douée, si capable de n'être inférieure à aucun des peuples qui nous avoisinent.

Ils sont nombreux les coins de notre terre canadienne, de notre province surtout, qui recèlent des richesses d'une réelle valeur littéraire. Par exemple, la légende, historique ou qui veut l'être, se retrouve encore copieuse et intéressante, en plus d'une de nos bonnes paroisses rurales ayant de l'âge, partant une histoire.

Beaucoup de ces légendes ont été recueillies, inscrites au catalogue de nos richesses acquises. Beaucoup plus encore demeurent inconnues et courent le risque de périr dans l'oubli, si on ne s'emploie vite à les recueillir de ceux qui les ont, ou vévues ou reçues de la tradition locale.

Du nombre de ces pays de la légende se classent, en tout premier lieu, les îles du Saint-Laurent, surtout celles qui s'espacent en bas de Québec. C'est qu'elles furent les premiers pied-à-terre des colons venus de la vieille France en la nouvelle. On dirait aussi que la nappe d'eau qui les encadre et les embellit, les ait en même temps protégées contre l'invasion de "certains progrès" qui déforment plutôt qu'ils n'affinent la vie d'une population; qu'elle ait veillé avec un soin jaloux à leur conserver cette physionomie dessinée des premières et pures lignes de la vie patriarcales de nos ancêtres.

* * *

L'Ile-aux-Grues, à trente-six milles en bas de Québec, est du nombre de ces petits pays privilégiés de notre terre canadienne. A ce titre, elle mérite d'être présentée aux lecteurs du "Parler Français" qui, du reste, en a manifesté le désir par la voix discrète de son rédacteur. Au surplus, elle n'est pas tout à fait inconnue, ayant déjà été présentée au lecteur, dans une petite monographie, oeuvre de M. Béchard, de Québec. Tout au plus, convient-il de la rappeler à son souvenir.

Petite, quatre milles de longueur, sur moins d'un de largeur, elle est unie à sa soeur voisine, de même taille, l'Ile-aux-Oies, par les fameuses "battures", dépression du sol longue de six milles, qui les soudent et les enrichissent de leurs grasses prairies.

En face de l'Ile-aux-Grues, côté nord, l'Ile-aux-Canots avec son unique propriétaire (Liguori Lachance), successeur un peu éloigné, aujourd'hui, de la famille Baillargeon, famille du vénérable archevêque de Québec, Monseigneur Charles-François Baillargeon. Puis, les petites îles adjacentes, Ile-Patience, Ile-à-deux-Têtes, Ile-Marguerite, Ile-aux-Corneilles, Ile-Ronde, les Petites-Iles, toutes, couronnées de futaies résineuses, "propriétés" de l'un ou de l'autre habitant de l'Ile-aux-Grues. Toutes ces îlettes, soeurs des deux plus grandes, les entourent et forment avec elles une gracieuse petite famille que le grand et grave Saint-Laurent embrasse d'une large et affectueuse étreinte.

L'Ile-aux-Grues, la plus importante, compte 82 familles, soit 500 âmes dont 400 communiants (1). Mission desservie par les curés du Cap-Saint-Ignace, de 1679 à 1831, elle eut comme premier curé Messire Edouard Quertier, et fut érigée canoniquement en paroisse en 1837. "Du printemps à l'automne 1862, la paroisse fut desservie par MM. Jean-Baptiste Côté, curé du Cap-Saint-Ignace, Thomas Hamel, Ferdinand Laliberté et Elzéar-Alexandre Taschereau, du Séminaire de Québec (2)."

L'église actuelle, construite en 1888, joli petit monument d'architecture romane, possède quelques peintures de valeur dont trois, "La Nativité de la sainte Vierge", "Saint François-Xavier", et "Sainte Anne" sont des oeuvres venues de France. Sur le mur de la nef latérale, côté de l'épître, un marbre funéraire, érigé en 1891 par les anciens élèves du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière, rappelle le souvenir de feu l'abbé Charles-François Painchaud, fondateur de cette importante maison d'enseignement secondaire. Il serait bien à souhaiter qu'un jour prochain voie s'élever, sur la place de l'église, un monument qui fixe aux regards des habitants de l'Ile-aux-Grues l'image vénérée du plus illustre d'entre eux, Monseigneur Baillargeon.

Terre féodale, l'Ile-aux-Grues fut concédée par la Régence, sous la minorité de Louis XIV, au sieur de Montmagny, en 1646. L'acte de concession comprend aussi l'Ile-aux-Oies "avec tous les îles et îlots, battures et batturons". Après avoir été successivement propriété de la famille Lemoyne, de Montréal, issue de Charles Lemoyne, de Longueuil, puis du sieur Liénard de Beaujeu, officier des troupes de Louis XV, en la Nouvelle-France, cette seigneurie fut achetée par le sieur Daniel McPherson, gentilhomme écossais de Philadelphie que sa fidélité au roi Georges III d'Angleterre força d'émigrer au Canada, à la révolution américaine de 1776. (3) Aujourd'hui, le manoir seigneurial, propriété des Mc-Pherson-Lemoyne, est un peu déchu de sa première splendeur. Perdu dans la verdure des bosquets qui l'entourent, il occupe l'extrémité est, côté sud de l'île. Madame veuve Mc-Pherson-Lemoyne y vient, de Boston où elle demeure, vivre un mois de la belle saison.

Le vieux moulin banal qui, durant de longues années, battit l'air de ses longues vergues tendues de toile à voiles, tournant ses meules sur le blé du censitaire, existe encore, en d'intéressantes ruines qui ajoutent au cachet d'ancienneté de ce petit pays.

L'extrémité ouest de l'Ile est couverte d'une forêt de six à sept mille érables, également propriété de la famille Lemoyne. C'est l'endroit le plus pittoresque de l'Ile, avec ses plages de sable fin qui en feraient un des plus charmants sites de villégiature, si les communications devenaient plus accommodantes.

Et la population qui vit là, me dites-vous, répond-elle à l'intérêt qui s'attache à cette parcelle de la terre canadienne? Oui, très certainement. Les 35 cultivateurs qui s'en partagent le territoire sont fort intéressants, dans leur intelligente et honnête besogne. L'activité y est grande dans la belle saison, surtout à l'époque "des foins", ou encore, pendant la récolte des pommes de terre, la meilleure source de richesses, pour ces insulaires. Alors, la journée de travail commence, de grand matin, et finit tard le soir. Il faut charrier ferme et dur, par exemple, pour couper, soigner, et "mettre en mûles" ou "allonges", de 4 à 5 cent mille bottes de foin, sur ces "battures" que les basses marées ne laissent praticables, pour ces travaux, que trois ou quatre semaines, de la fin d'août à la mi-septembre.

Les 47 "emplacitaires" sont des rentiers, marchands, navigateurs, journaliers. Ces derniers se reposent l'hiver pour repartir, à chaque printemps, s'en allant travailler à Québec ou au havre de Montréal. L'automne venu, à la fermeture de la navigation, ces ouvriers rentrent de nouveau dans leur Ile, emportant avec eux plus que l'argent nécessaire à l'hivernement. Ce qui veut dire, que presque tous, cultivateurs et emplacitaires, ont leurs livrets de banque.

Cette émigration, presque séculaire, a eu pour résultat, entre autres, l'établissement de plusieurs enfants de l'Ile-aux-Grues, à Québec et à Montréal. Il n'est pas une famille qui ne compte un ou plusieurs des siens, devenus de vieux citoyens de l'une ou l'autre ville.

Les familles qui forment le chiffre de la population sont les familles Vézina, Lavoie, Painchaud, Normand, Lachaine, Bernier, Roy, Dancosse, Lemieux, Langlois, Guimont, Lebel, Gagné, Thivierge.

Tout ce monde, pourrait-on dire, appartient aux "Prévoyants de l'avenir", par le souci qu'on a d'amasser dans d'Ile, en vue de l'avenir. Tout ce qui rentre d'utile est considéré comme une aubaine, une sorte de conquête qui étaye la vie insulaire. Par contre, tout ce qui en sort, sans gain de retour, paraît comme une entaille pratiquée dans le patrimoine commun.

L'instinct "de la provision d'hiver" est très développé chez ces braves gens, et cet état d'âme s'explique parfaitement, du fait de l'isolement dans lequel les place la difficulté des communications, l'hiver surtout. On a la "peur d'en manquer".

Cet instinct se manifeste, par exemple, dans l'empressement que l'on met à ramasser les épaves de quelque utilité, que la succession des marées rejette sur les grèves. C'est ce qu'on appelle le "rapport de l'eau". L'Ile étant presque entièrement défrichée, le bois de construction ou de chauffage y est rare. Aussi, chaque printemps ramène-t-il la saison du "lac". On va au "lac", c'est-à-dire recueillir le bois que la débâcle des lacs St-Pierre et autres emporte avec elle. On "adresse" le canot de sauvetage vers le point du fleuve que l'on veut fouiller, à la recherche de l'épave. Découverte, on la capture et l'entraîne, à la remorque, vers la rive, où elle pourra "chesser", avant d'être transportée et entassée "au bout du hangar".

Il arrive bien que les abords de certaines cours sont plus ou moins encombrés de ces débris hétéroclites, destinés à grossir "le tas de bois" de chauffage. Le surplus, il faut l'acheter, à prix élevé, des navigateurs de la Petite-Rivière et de la Baie-Saint-Paul. Ces encombrements, certes, manquent parfois assez gravement aux lois de l'esthétique. Il n'importe à ces insulaires, au sens pratique très aiguisé.

* * *

Ce qui est d'une meilleure élégance, c'est le sport de la chasse, automne et printemps. L'automne, on canarde l'outarde, l'oie sauvage, le canard noir, "la bornèche", variété de l'outarde, la sarcelle, la "bécasse de prairie", plus grosse et plus succulente que celle des grèves. Au printemps, le gibier est le même, l'ortolan en plus.

L'outarde est "le coup de fusil" préféré du chasseur. Elle abonde, à ces deux saisons de l'année, sur les plages boueuses des îles, à la recherche des racines, herbes marines, "la jarnotte" surtout. Elle arrive au milieu de mars, par bandes, beaucoup plus discrètes qu'en automne, les jeunes ayant vieilli et toujours, de la même direction sud-ouest. Viennent-elles d'un pays de cocagne?... Elles sont, en tout cas, grasses et pesantes.

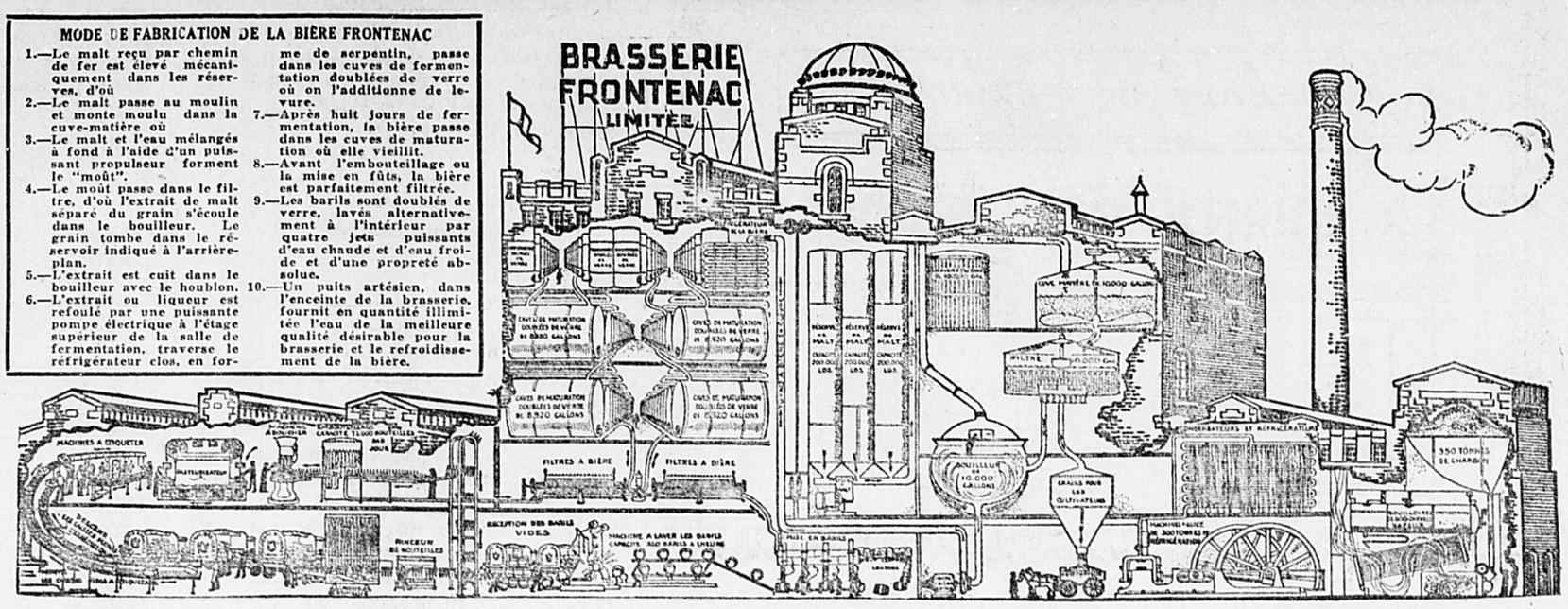
Au printemps, le chasseur, vêtu de toile blanche, suivi de sa "carriole de chasse" peinte en blanc, que traîne un terre-neuve, se dirige vers le chenal, à travers les amas de glaces. Son poste de guet choisi, il se construit dans la neige "une cache".

(1) Recensement de 1917.
(2) "Canada eccl.".

(3) A. Béchard, "Histoire de l'Ile-aux-Grues", pub. en 1902.

MODE DE FABRICATION DE LA BIÈRE FRONTENAC

1.—Le malt reçu par chemin de fer est élevé mécaniquement dans les réserves, d'où
2.—Le malt passe au moulin et monte moulu dans la cuve-matière où
3.—Le malt et l'eau mélangés à fond à l'aide d'un puissant propulseur forment le "moût".
4.—Le moût passe dans le filtre, d'où l'extrait de malt séparé du grain s'écoule dans le bouilleur. Le grain tombe dans le réservoir indiqué à l'arrière-plan.
5.—L'extrait est cuit dans le bouilleur avec le houblon.
6.—L'extrait ou liqueur est refoulé par une puissante pompe électrique à l'étage supérieur de la salle de fermentation, traverse le réfrigérateur clos, en forme de serpentin, passe dans les cuves de fermentation doublées de verre où on l'additionne de levure.
7.—Après huit jours de fermentation, la bière passe dans les cuves de maturation où elle vieillit.
8.—Avant l'embouteillage ou la mise en fûts, la bière est parfaitement filtrée.
9.—Les barils sont doublés de verre, lavés alternativement à l'intérieur par quatre jets puissants d'eau chaude et d'eau froide et d'une propreté absolue.
10.—Un puits artésien, dans l'enceinte de la brasserie, fournit en quantité illimitée l'eau de la meilleure qualité désirable pour la brasserie et le refroidissement de la bière.



Si nous Pouvions faire Visiter notre Brasserie

à toute la population de Montréal, nous sommes convaincus que les trois quarts ne consommeraient jamais d'autres bières que la Frontenac. Malheureusement, peu de personnes disposent du temps nécessaire pour cette visite, et, d'autre part, on conçoit qu'il n'est plus facile d'interrompre la production pour recevoir les visiteurs, sous peine d'être débordé par les commandes qui nous viennent de toutes les parties du Canada. Cependant, comme nous tenons à faire connaître cette brasserie modèle le plus possible, nous publions ici des illustrations ajourées de ses divers départements afin de permettre au lecteur de suivre phase par phase la fabrication de la

Bière Frontenac

La Brasserie Frontenac a coûté $2,000,000. Elle est construite, aménagée, outillée et administrée sur le modèle des brasseries les plus célèbres des Etats-Unis, et, dans son ensemble, est plus moderne qu'aucune d'elles. Comme la qualité d'une bière dépend des matières premières, de la méthode de brassage, du mode de fermentation, de la maturation et de l'embouteillage, il est facile de constater, en examinant le plan ci-haut, comment il se fait que la bière Frontenac soit une bière si délicieuse, si saine — et si supérieure à toutes les autres bières brassées au Canada. Non seulement une bière ainsi fabriquée est exquise et saine, mais elle est une aide précieuse à la cause de la tempérance, parce qu'elle désaltère,satisfait et détourne de l'usage des boissons alcooliques

LA BIERE A TOUJOURS EXISTE

LA BIERE remonte à la plus haute antiquité, c'était la boisson des Pharaons d'Egypte, et, plus tard, des Grecs. Les Hébreux, à toutes les époques, en faisaient usage. En Europe, c'est aujourd'hui le breuvage préféré. Dans les régions où domine l'usage de la bière, l'ivrognerie n'existe pas.

LA BIERE est un aliment complet, exempt de bactéries, fait de céréales, comme le pain, agréable au goût et de digestion facile.
C'est le plus sain, le plus hygiénique, le plus nutritif des breuvages.

LA BIERE constitue pour l'agriculture une immense source de profits par la mise en culture de 125,000 acres de terre, au Canada seulement.

LA BIERE fournit à l'industrie laitière la drêche, ou résidu de brasserie — un aliment précieux, riche en matière grasse, qui assure une production abondante de lait.

LA BIERE n'aurait pas toujours existé si elle n'était pas un aliment nécessaire.

"SPECIALE"
Etiquette Bleue.

"STANDARD"
Etiquette Rouge

"TRIANON"
Etiquette Brune

Brasserie Frontenac, Limitée - - - - - - Montréal

Page canadienne

Les vieux instruments

Tableau inédit de la vie canadienne

L'automne, il "se parce", se terre dans la vase.

L'outarde domestique, un couple le plus souvent, est toujours partie obligée de l'excursion. On l'attache à une petite distance du guet, et lorsque le gibier apparait, le chasseur "parle" à ses compagnons de chasse, le couple d'outardes domestiques. S'il est bien dressé, d'éducation docile, le jars "jargonne" et la "fumelle clanche". Le gibier, attiré par ce perfide langage, s'approche sans défiance pour son inévitable perte, à moins que l'inexpérience ou la maladresse du chasseur ne lui donne sa chance. En tout cas, il est reçu à coups de fusil et s'en tire presque tooujours mal, le chasseur de l'Ile-aux-Grues ayant le coup-d'oeil bien à point.

Au retour de la chasse, la petite hotte glissante garnie de têtes et d'ailes pendantes, le chasseur raconte à ceux qui le félicitent, comment il les a "descendues". C'est que le tir à l'outarde a ses variétés. Il y a "tirer au vol"; "à terre"; "à la levée", quand le gibier se lève; "à l'abattement", lorsque le gibier tournoie un instant avant de se poser à terre ou sur l'eau; tirer "avec la mer", lorsque la marée le charrie vers la cache du chasseur.

Sur la rive sud de l'Ile-aux-Oies, au pied de la colline que couronnent encore les ruines marquées d'une croix de la vieille chapelle qui existait avant la conquête, se trouve une petite baie qu'on appelle "l'Hôpital". C'est ici, qu'à l'abri des brises froides du "norouais", le gibier blessé vient se réfugier: touchante hospitalité respectée du chasseur.

La saison d'hiver isole davantage l'Ile-aux-Grues et en fait un "ermitage", disait un de ses anciens curés, feu l'abbé J.-B. Plamondon. Il n'y a plus que le canot d'hiver qui maintienne des communications avec Montmagny et le Cap-Saint-Ignace. Le service des malles ne se fait plus que trois fois par semaine, et il arrive même, comme cet hiver, qu'un voyage à la malle, en une semaine de janvier ou de février, est une vraie "expédition des Argonautes".

Aux premières neiges, les habitants, tous établis du côté nord de l'Ile, distribuent les canots avec leurs agrès de place en place, sur la rive sud. C'est une mesure de prudente prévoyance. Est-il nécessaire, par exemple, de courir vite au médecin du Cap-Saint-Ignace ou de Montmagny, le jour ou la nuit, on traverse l'Ile à pas redoublés, à travers les champs, sûr de rencontrer le canot déjà mis à portée. En deux ou trois temps, il est poussé à l'eau, voilé, s'il vente, flanqué de ses avirons, munis de crochets de fer, que des bras nerveux et sûrs manoeuvrent avec une adresse incomparable. Faut-il, en route, traverser un champ de glace solide que promènent le flux et le reflux du fleuve, les canotiers sautent sur ce pont solide, y hissent le canot, d'un élan ferme, le trainent au pas, ou à la course, si ça presse. Le champ de glace est-il mauvais, formé d'amas mal entassés, semé de fissures à l'eau claire, c'est alors une manoeuvre rude, excitante, faite de bonds et d'enjambées exécutés d'un pied sûr et au bon endroit. Solidement accrochés au rebord du canot, les quatre hommes de l'équipe le tirent à droite ou à gauche, tantôt le hissent sur des monceaux de glaces concassées, tantôt le poussent dans une mare, sautent dedans ou en sortent tour à tour, avec une merveilleuse souplesse de mouvements d'ensemble. S'agit-il de "reprendre" l'eau, de la pente parfois assez raide d'un agglomérat de glaces, une habile poussée est imprimée à l'embarcation, et la pince de celle-ci n'a pas encore touché [illegible], que déjà l'équipage y est monté. Qu'il y ait ici et là le bain forcé d'une jambe, des deux, d'une partie du corps même, jamais rien de dangereux n'arrive à ces habiles marins qui s'amusent, au retour, de ces incidents du voyage.

Le grand obstacle de la navigation d'hiver en canot, c'est "la bouillie", faite de neige mi-fondante qui rend l'eau épaisse et inerte. Le canot engagé dans cette pâte est prisonnier; la manoeuvre y est presque impossible. L'aviron ne le fait que peu ou point bouger et le canotier n'en peut sortir, pour le pousser ou le trainer.

Le vrai danger de cette navigation, c'est la chute d'une neige épaisse, ou bien le brouillard qui fait perdre de vue les côtes de l'Ile-aux-Grues. Il est arrivé que d'infortunés voyageurs sont venus s'échouer, à la tombée de la nuit, sur les bords d'une des petites îles et y ont passé une lamentable nuit, avec la faim au ventre, le froid et la peur dans les veines.

A. PARE, ptre.
("Le Parler Français").

Accrochés aux fiches de bois, ou dressés contre le mur, les vieux instruments sont dans un coin du hangar, dans un coin où l'on n'a jamais affaire. Ils sont là, sous la poussière et dans la nuit, le grand van à deux poignées, la fourche aux fourchons de bois, le fléau, la faucille, la " brave ", et aussi la petite faux, et déjà le " javelier"...

C'est l'oncle Jean qui a rassemblé ces vieux objets, compagnons des anciens labeurs. Le van gisait au fond de la " tasserie " ; avant la rentrée des foins, l'oncle a mis à l'abri cette relique. La faucille, toute rouillée, était par terre, dans le jardin ; il l'a ramassée. Il a trouvé le fléau dans le fenil, la fourche dans l'étable, la faux et le " javélier " sur les entraits de la grange, la " brave " dans le grenier du fournil... L'un après l'autre, de-ci de-là, l'oncle Jean les a recueillis ; il les a portés dans le hangar, loin des regards curieux, loin des insultes. Et il y a là aussi comme en un musée d'humbles antiquailles, un soc de charrue, le fer ébréché d'une bêche, une enclume à deux cornes, des "goutterelles", des morceaux d'attelage...

Ce sont les vieux amis du vieux laboureur. De temps en temps, il va les voir. Il les prend, il les manie, il leur parle à voix basse. A voix basse, les vieux instruments lui répondent peut-être.

* * *

—" En avons-nous fait ensemble, des corvées ! dit la faucille. C'était toujours la " planche du bord " qu'on nous donnait. Et la " planche du bord" était vite abattue. Ah! tu n'y allais pas de main morte ! Courbé vers la terre, tu te balançais lentement, et d'un mouvement égal nous avancions dans la morsure circulaire que je faisais. A chaque coup, ta main gauche saisissait une poignée d'épis, et zing ! d'un vol siffleur je sciais les pailles ; un balancement de gauche à droite, et zing ! une autre javelle s'effondrait ; un éclair au ras du sol, et zing ! les têtes blondes se couchaient. Et zing ! et zing ! et zing ! sans relâche, à travers les blés jaunes tu faisais luire le croissant de ma lame ; sans fin, sur le sillon, tu déposais les tiges coupées ; et l'ondain, sous le grand soleil, se prolongeait comme un tapis d'or. Quand, au bout du champ, tu te redressais, la sueur au front la "planche du bord" était nette comme une allée, mais les autres faucilles étaient encore loin. Vieux coupeur, t'en souviens-tu ? "

* * *

—"Je suis vieux, dit le fléau, presque aussi vieux que toi. Pourtant, nous sommes encore solides: "maintient" en érable, "batte" en merisier, mon bois est sain; il n'y a que les jointures qui font défaut: la rouille a rongé mon "organeau" de fer; le cuir de mes "chapes" s'est racorni. Notre temps est passé. Une machine à pris la place des batteurs en grange: elle ronfle, elle grince, elle trépigne; elle avale les gerbes toutes rondes, mâche rageusement les pailles, les remâche, et les crache... Notre besogne était meilleure, et plus saine, et plus joyeuse. On étendait les gerbes déliées sur la "batterie". Puis, les bras robustes levaient les fléaux; les "battes" tournoyaient au-dessus des têtes, et pan! pan! pan! tombaient et retombaient en cadence sur les épis. Pan! pan! pan! Les pailles perdaient leur fardeau. Pan! pan! pan! Les grains bondissaient sur l'aire. Pan! pan! pan! La sueur perlait aux fronts, mais, dans une rotation qui n'avait pas de cesse, les battes se relevaient, tournoyaient, retombaient sur les épis blonds. D'une "battée", on emplissait un sac; une "airée" n'attendait pas l'autre; et, tout le jour, pan! pan! pan! des chansons montaient dans l'air... Vieux batteur au "flau", t'en souviens-tu?"

—"En quoi, demande la fourche de bois, en quoi les instruments d'aujourd'hui valent-ils mieux que nous?... Pour moi, j'étais une branche dans la forêt prochaine. C'est là que tu fus toi-même me quérir, un soir d'été; toi-même, tu affutas mes fourchons; et pendant des années et des années, ta main a poli mon bois. Toute d'une pièce et solide, t'ai-je jamais manqué? Me suis-je jamais rompue sous l'effort de ton bras? est-il gerbe de blé ou botte de foin que je n'aie pu enlever sans fléchir? sur quelle "tasserie" si haute fût-elle, ai-je failli à déposer mon fardeau?... Et quelles charges, grosses comme des maisons, nous mettions dans la grand'charrette! On ne pesait pas alors le foin, comme aujourd'hui ; le monde était honnête, et l'on se fiait à la parole d'un "habitant". Tu disais: "Mes enfants, il faut mettre bonne mesure", et quiconque achetait de nous un voyage de foin en avait toujours plus que son compte. Aussi, c'est droite et fière, plantée sur la charge, que je revenais du champ. Et pour retourner le foin au soleil, y a-t-il aujourd'hui fourchons d'acier meilleurs que les miens? J'étais légère, et ta femme me maniait tout aussi bien qu'un homme... Elle a pris de l'âge, la Mélanie; mais, alors, c'était "un beau brin de femme", et, pour l'ouvrage, pas facile à "accoter"... Vieux faneur t'en souviens-tu?"

* * *

Un vieux collier, à son tour, rappelle des souvenirs :

—"Je reste presque seul débris d'un attelage qui a fait un long service. Je sais tous les chevaux que tu mis à l'écurie... Le meilleur, ce fut le "Blond". Ah! la fine bête! Ni trop large, ni trop serré, bien d'aplomb de face comme de profil, avec un belle action, et "amain", pas "orgueilleux", restant aux portes, bon de la route il avait toutes les qualités. Pauvre "Blond"! son crâne blanchi est-il encore dans le haut de la terre, sur la "levée" du fossé de ligne?... Il y eut aussi celui qu'on appelait "Caribou". Avec cet animal dans les "ménoires", ah! c'était "une autre paire de manches!" Tous les vices, mais des jarrets d'acier!

N'attelait pas "Caribou" qui voulait. A vrai dire, toi seul en venais à bout. Mais quand tu l'avais en main, il fallait nous voir traverser le village: une poussière!... "Caribou" fut changé pour la "Grise" — avec du "retour", car la "Grise" n'était alors qu'une pouliche. La brave jument! Pas d'escapade à craindre ; un enfant la menait : sans même qu'on la commande, "la Grise" suivait son chemin comme une personne, passait les barrières sans accrocher, faisait toute seule les rencontres, entrait bien droit dans la "batterie". Et forte! et endurante! Sur la grosse voiture, elle n'avait pas sa pareille. Et quand venait le temps des labours, quels bons sillons, profonds et réguliers, "la Grise" y traçait! Vieux laboureur t'en souviens-tu?"

* * *

Le van parle aussi, le van à deux poignées, que l'oncle Jean, s'aidant du genou, maniait si allègrement jadis... A la porte de la grange, voyez, sur le demi-disque, bondir le grain, dans la brise s'en aller les poussières, au bord venir les "grenailles". Il n'y a pas à dire, c'était une rude besogne; mais grâce à Dieu! on était bâti "pour!"... Tandis qu'aujourd'hui... hélas!

La "braye" raconte ses travaux d'autrefois. Elle dit d'abord comment le lin était arraché, couché en javelles sur le sillon, engerbé, battu au "flau", et comment on laissait ensuite les tiges "rouir" au soleil et à la rosée des nuits. Puis, elle décrit la "brayerie", à la lisière du bois, le brasier au feu doux allumé dans la "fosse", "l'échafaud" où séchait le lin étendu, et, disposées en demi-cercle, les "brayes" des "brayeurs" en "corvée". Et, clic ! clac ! les "brayons" s'abattaient, le "bois du lin" se détachait des "filets", le "brayeur émouchait sa poignée", la battait de "l'écorchoir", la passait au "peignoir", la tressait... Et vous aviez d'un côté les cordons de filasse, de l'autre côté "l'étoupe", et sur la terre la couche épaisse des "aigrettes..." La "braye" aux mâchoires usées raconte toutes ces choses.

Cependant la faux nue et le "javelier" se consolent : on a parfois besoin d'eux encore. Il est vrai, faucheuses et moissonneuses les ont remplacés au milieu des grands champs ; mais qui donc ferait les "ouvertures" si le "javelier" n'était pas là? et, dans la terre neuve, à travers les souches, qui donc abattrait les premiers foins, si la petite faux ne le faisait?... Cependant, des "jeunesses" ne savent pas les manoeuvrer ; pour faire de bon ouvrage, c'est la main, encore ferme, de l'oncle Jean qu'il faudrait.

L'enclume, la bêche, les "goutterelles" disent à l'oncle Jean des choses pareilles.

Puis l'oncle laisse, dans leur coin, dormir les vieux instruments. Il revient vers la maison, et sur sa bonne figure, on dirait qu'il passe comme un sourire d'autrefois.

Adjutor RIVARD.

FAIR-PLAY

Les journaux orangistes et anti-français de l'Ontario se sont empressés sur la foi d'une lettre anonyme d'écrire partout que les soldats sont lapidés, quand il en passe des convois à travers notre province. Ils ont notoirement souligné le prétendu incident de la Rivière-du-Loup. Or l'enquête tenue à ce propos a démontré que, loin d'être les insultés, les soldats, à cet endroit, ont été les insulteurs, rouant de coups de paisibles citoyens, injuriant les femmes, volant et buvant tout ce qu'ils pouvaient trouver de liqueurs à portée de leurs mains. Pense-t-on que ces honnêtes feuilles de l'Ontario se sont empressées de faire amende honorable aux citoyens des villes ainsi calomniées ? Non pas. Le *Journal-Press* d'Ottawa, — le même qui, il n'y a pas un mois, disait que *"l'Angleterre serait bien mieux sans aristocratie et sans roi"*, — écrivait ces jours-ci : "De robustes flâneurs à la gare de Fraserville ont été *"insultés"* par des soldats de convois militaires leur disant qu'ils devraient être en khaki. Excusez si nous pleurons sur ces pauvres victimes !"

C'est tout. Pour du *fair play*, c'est un peu canaille. Mais fallait-il s'attendre à d'autre chose que cela, de la part des prétendus échantillons de "la race supérieure" qui écouient leur prose dans le journal de M. P. D. Ross, l'ami intime de sir Robert Borden ?

BAPTISTE.

FEUILLETON DU NATIONALISTE

La guerre des Mondes

Reproduction autorisée par la Société des des Gens de Lettres.

PAR

H. G. Wells

(Traduction par Henry D. DAVRAY).

5 (Suite)

Vers minuit, les arbres en flammes sur les pentes de Richmond Park, et les incendies de Kingston Hill éclairèrent un réseau de fumée noire qui cachait toute la vallée de la Tamise et s'étendait aussi loin que l'oeil pouvait voir. A travers cette confusion, s'avançaient deux Marsiens qui dirigeaient en tous sens leurs bruyants jets de vapeur.

Les Marsiens, cette nuit-là, semblaient ménager le Rayon Ardent, soit qu'ils n'eussent qu'une provision limitée de matière nécessaire à sa production, soit qu'ils aient voulu ne pas détruire entièrement le pays, mais seulement terrifier et anéantir l'opposition qu'ils avaient soulevée. Ils obtinrent assurément ce dernier résultat. La nuit du dimanche fut la fin de toute résistance organisée contre leurs mouvements. Après cela, aucune troupe d'hommes n'osa les affronter, si désespérée eût été l'entreprise. Même les équipages des torpilleurs et des cuirassés, qui avaient remonté la Tamise avec leurs canons à tir rapide, refusèrent de s'arrêter, se mutinèrent et regagnèrent la mer. La seule opération offensive que les hommes aient tentée cette nuit-là fut la préparation de mines et de fosses, avec une énergie frénétique et spasmodique.

Peut-on s'imaginer le sort de ces batteries d'Esher épiant anxieusement le crépuscule? Aucun des hommes qui les servaient ne survécut. On se représente les dispositions réglementaires, les officiers alertes et attentifs, les pièces prêtes, les munitions empilées à portée, les avant-trains attelés, les groupes de spectateurs civils observant la manoeuvre d'aussi près qu'il leur était permis, tout cela, dans la grande tranquillité du soir; plus loin, les ambulances, avec les blessés et les brûlés de Weybridge; enfin la sourde détonation du tube des Marsiens, et le bizarre projectile tourbillonnant par-dessus les arbres et les maisons, et s'écrasant au milieu des champs environnants.

On peut se représenter, aussi, le soudain redoublement d'attention, les volutes et les replis épais de ces ténèbres qui s'avançaient contre le sol, s'élevaient vers le ciel et faisaient du crépuscule une obscurité palpable; cet étrange et horrible antagoniste enveloppant ses victimes; les hommes et les chevaux à peine distincts, courant et fuyant,criant et hennissant,tombant à terre; les hurlements de terreur; les canons soudain abandonnés; les hommes suffoquant et se tordant sur le sol, et la rapide dégringolade du cône opaque de fumée. Puis, l'obscurité sombre et impénétrable — rien qu'une masse silencieuse de vapeur compacte cachant ses morts.

Un peu avant l'aube, la vapeur noire se répandit dans les rues de Richmond, et, en un dernier effort, le gouvernement, affolé et désorganisé, prévenait la population de Londres de la nécessité de fuir.

XVI

LA PANIQUE

Ainsi s'explique l'affolement qui, comme une vague mugissante, passa sur la plus grande cité du monde, à l'aube du lundi matin — les flots de gens fuyant, grossissant peu à peu comme un torrent et venant se heurter, en un tumulte bouillonnant, autour des grandes gares, s'encaissant sur les bords de la Tamise, en une lutte épouvantable pour trouver place sur les bateaux, et s'échappant par toutes les voies, vers le nord et vers l'est. A dix heures, la police était en désarroi, et aux environs du midi, les administrations de chemins de fer, complètement bouleversées, perdirent tout pouvoir et toute efficacité, leur organisation compliquée sombrant dans le soudain écroulement du corps social.

Les lignes au nord de la Tamise, et le réseau au sud-est, à Cannon-Street, avaient été prévenus dès minuit et les trains s'emplissaient. La foule, à deux heures, luttait sauvagement, pour trouver place même debout dans les wagons. Vers trois heures, à la gare de Bishopsgate, des gens furent renversés, piétinés et écrasés ; à plus de deux cents mètres des stations de Liverpool Street, des coups de revolvers furent tirés, des gens furent poignardés et les policemen qui avaient été envoyés pour maintenir l'ordre, épuisés et exaspérés, cassèrent la tête de ceux qu'ils devaient protéger.

A mesure que la journée s'avançait, que les mécaniciens et les chauffeurs refusaient de revenir à Londres, la poussée de la foule entraîna les gens, en une multitude sans cesse croissante, loin des gares, au long des grandes routes qui mènent au nord. Vers midi, on avait aperçu un Marsien à Barnes, et un nuage de vapeur noire qui s'affaissait lentement, suivant le cours de la Tamise et envahissait les prairies de Lambeth, coupant toute retraite par les ponts, dans sa marche lente. Un autre nuage passa sur Ealing et un petit groupe de fuyards se trouva cerné sur Castle-Hill, hors d'atteinte de la vapeur suffocante, mais incapables de s'échapper.

Après une lutte inutile pour trouver place, à Chalk Farm, dans un train du nord-ouest — les locomotives, ayant leurs provisions de charbon à la gare des marchandises, labouraient la foule hurlante et une douzaine d'hommes robustes avaient toutes les peines du monde à empêcher la foule d'écraser le mécanicien contre son fourneau — mon frère déboucha dans Chalk Farm Road, s'avança à travers une multitude précipitée de véhicules et eut le bonheur de se trouver au premier rang lors du pillage d'un magasin de cycles. Le pneu de devant de la machine dont il s'empara fut percé en passant à travers la glace brisée ; néanmoins il fut s'enfuir, sans autre dommage qu'une coupure au poignet. La montée de Havestock Hill était impraticable à cause de plusieurs chevaux et véhicules renversés, et mon frère s'engagea dans Belzize Road.

Il échappa ainsi à la débandade, et, contournant la route d'Edgware, il atteignit cette localité vers sept heures, fatigué et mourant de faim, mais avec une bonne avance sur la foule. Au long de la route, des gens curieux et étonnés sortaient sur le pas de leur porte. Il fut dépassé par un certain nombre de cyclistes, quelques cavaliers et deux automobiles.

A environ un mille d'Edgware, la jante de sa roue cassa et la machine fut hors d'usage. Il l'abandonna au bord de la route et gagna le village à pied. Dans la grand'rue, il y avait des boutiques à demi-ouvertes et des gens s'assemblaient sur les trottoirs, au seuil des maisons et aux fenêtres, considérant, avec ébahissement, les premières bandes de cette extraordinaire procession de fugitifs. Il réussit à se procurer quelque nourriture dans une auberge.

Pendant quelque temps, il demeura dans le village, ne sachant plus quoi faire ; le nombre des fuyards augmentait et la plupart d'entre eux semblaient, comme lui, disposés à s'arrêter là. Nul n'apportait de plus récentes nouvelles des Marsiens envahisseurs.

La route se trouvait déjà encombrée, mais pas encore complètement obstruée. Le plus grand nombre des fugitifs étaient à cette heure des cyclistes, mais bientôt passèrent à toute vitesse des automobiles, des cabs et des voitures de toute sorte, et la poussière flottait en nuages lourds sur la route qui mène à St. Albans.

Ce fut, peut-être, une vague idée d'aller à Chelmsford où il avait des amis, qui poussa mon frère à s'engager dans une tranquille petite rue se dirigeant vers l'est. Il arriva bientôt à une barrière et, la franchissant, il suivit un sentier qui inclinait au nord-est. Il passa auprès de plusieurs fermes et de quelques petits hameux dont il ignorait le nom. De ce côté, les fugitifs étaient très peu nombreux et c'est dans un chemin de traverse, aux environs de High Barnet, qu'il fit par hasard la rencontre des deux dames dont il fut, dès ce moment, le compagnon de voyage. Il se trouva juste à temps pour les sauver.

Des cris de frayeur, qu'il entendit tout à coup, le firent se hâter. Au détour de la route, deux hommes cherchaient à les arracher de la petite voiture dans laquelle elles se trouvaient, tandis qu'un troisième maintenait avec difficulté le poney effrayé. L'une des dames, de petite taille et habillée de blanc, se contentait de pousser des cris; l'autre, brune et svelte, cinglait, avec un fouet qu'elle serrait dans sa main libre, l'homme qui la tenait pas le bras.

Mon frère comprit immédiatement la situation, et, répondant à leurs cris, s'élança sur le lieu de la lutte. L'un des hommes lui fit face: mon frère comprit à l'expression de son antagoniste qu'une bataille était inévitable, et, boxeur expert, il fondit immédiatement sur lui et l'envoyer rouler contre la roue de la voiture.

Ce n'était pas l'heure de penser à un pugilat chevaleresque, et, pour le faire tenir tranquille, il lui asséna un solide coup de pied. Au même moment, il saisit à la gorge l'individu qui tenait le bras de la jeune dame. Un bruit de sabot retentit, le fouet le cingla en pleine figure, un troisième antagoniste le frappa entre les yeux, et l'homme qu'il tenait s'arracha de son étreinte et s'enfuit rapidement dans la direction d'où il était venu.

A demi étourdi, il se retrouva en face de l'homme qui avait tenu la tête du cheval, et il aperçut la voiture s'éloignant dans le chemin, secouée de côté et d'autre, tandis que les deux femmes se retournaient. Son adversaire, un solide gaillard, fit mine de le frapper, mais il l'arrêta d'un coup de poing en pleine figure. Alors, comprenant qu'il était abandonné, il prit sa course et descendit le chemin à la poursuite de la voiture, tandis que son adversaire le serrait de près et que le fugitif, enhardi maintenant, accourait aussi.

Soudain il trébucha et tomba; l'autre s'étala de tout son long par-dessus lui, et, quand mon frère se fut remis debout, il se retrouva en face des deux assaillants. Il aurait eu peu de chances contre eux si la dame svelte ne fût courageusement revenue à son aide. Elle avait été, pendant tout ce temps, en possession d'un revolver, mais il se trouvait sous le siège quand elle et sa compagne avaient été attaquées. Elle fit feu à six mètres de distance, manquant de peu mon frère. Le moins courageux des assaillants prit la fuite, et son compagnon dut le suivre en l'injuriant pour sa lâcheté. Tous deux s'arrêtèrent au bas du chemin, à l'endroit où leur acolyte gisait inanimé.

—Prenez ceci, dit la jeune dame en tendant son revolver à mon frère.

—Retournez à la voiture, répondit-il en esuyant le sang de sa lèvre fendue.

Sans un mot — ils étaient tous deux haletants — ils revinrent à l'endroit où la dame en blanc tâchait de maintenir le poney.

Les voleurs, évidemment, en avaient eu assez car jetant un derniers regard vers eux, ils les virent s'éloigner.

—Je vais me mettre là, si vous le permettez, dit mon frère, et il s'installa à la place libre, sur le siège de devant.

La dame l'examina à la dérobée.

—Donnez-moi les guides, dit-elle, et elle caressa du fouet les flancs du poney. Au même moment, un coude de la route cachait à leur vue les trois compères.

Ainsi, d'une façon tout à fait inespérée, mon frère se trouva, haletant, la bouche ensanglantée, une joue meurtrie, les jointures des mains écorchées, parcourant en voiture une route inconnue, en compagnie de ces deux dames. Il apprit que l'une était la femme, et l'autre la jeune soeur d'un médecin de Stanmore qui, revenant au petit matin de voir un client gravement malade, avait appris, à quelque gare sur son chemin, l'invasion des Marsiens. Il était revenu chez lui en toute hâte, avait fait lever les deux femmes — leur servante les avait quittées deux jours auparavant — empaqueté quelques provisions, placé son revolver sous le siège de la voiture (heureusement pour mon frère) et leur avait dit d'aller jusqu'à Edgware, avec l'idée qu'elles y pourraient prendre un train. Il était resté pour prévenir les voisins. Il les rattraperait, avait-il dit, vers quatre heures et demie du matin. Il était maintenant neuf heures, et elles ne l'avaient pas encore vu. N'ayant pu séjourner à Edgware, à cause de l'encombrement sans cesse croissant de l'endroit, elles s'étaient engagées dans ce chemin de traverse. Tel fut le récit qu'elles firent par fragments à mon frère, et bientôt ils s'arrêtèrent de nouveau aux environs de New Barnet. Il leur promit de demeurer avec elles au moins jusqu'à ce qu'elles aient pu décider de ce qu'elles devaient faire ou jusqu'à ce que le docteur arrivât, et afin de leur inspirer confiance il leur affirma qu'il était excellent tireur au revolver — arme qui lui était tout à fait étrangère.

Ils firent une sorte de campement au bord de la route, et le poney fut tout heureux de brouter la haie à son aise. Mon frère raconta aux deux dames de quelle façon il s'était enfui de Londres, et il leur dit tout ce qu'il savait de ces Marsiens et de leurs agissements. Le soleil montait peu à peu dans le ciel; au bout d'un instant leur conversation cessa; une sorte de malaise les envahit et ils furent tourmentés de pressentiments funestes. Plusieurs voyageurs passèrent, desquelles mon frère obtint toutes les nouvelles qu'ils purent donner. Les phrases entrecoupées qu'on lui répondait augmentaient son impression d'un grand désastre survenant à l'humanité, et enracinèrent sa conviction de l'immédiate nécessité de poursuivre leur fuite. Il insista vivement auprès de ses compagnes sur cette nécessité.

—Nous avons de l'argent, commença la jeune femme; — elle s'arrêta court.

Ses yeux rencontrèrent ceux de mon frère et son hésitation cessa.

—J'en ai aussi, ajouta-t-il.

Eles expliquèrent qu'elles possédaient trente souverains d'or, sans compter une banknote de cinq livres, et elles émirent l'idée qu'avec cela on pouvait prendre un train à St. Albans ou à New Barnet.

Mon frère leur expliqua que la chose était fort vraisemblablement impossible, parce que les Londoniens avaient déjà envahi tous les trains, et il leur fit part de son idée de s'avancer, à travers le comté d'Essex, du côté d'Harwich, pour, de là, quitter tout à fait le pays.

Madame Elphinstone — tel était le nom de la dame en blanc — ne voulut pas entendre parler de cela et s'obstina à réclamer son George ; mais sa belle-soeur, étonnamment calme et réfléchie, se rangea finalement à l'avis de mon frère. Ils se dirigèrent ainsi vers Barnet, dans l'intention de traverser la grande route du nord, mon frère conduisant le poney à la main pour le ménager autant que possible.

A mesure que les heures passaient, la chaleur devenait excessive ; sous les pieds, un sable épais et blanchâtre brûlait et aveuglait, de sorte qu'ils n'avançaient que très lentement. Les haies étaient grises de poussière et, comme ils approchaient de Barnet, un murmure tumultueux s'entendit de plus en plus distinctement.

Ils commencèrent à rencontrer plus fréquemment des gens qui, pour la plupart, marchaient les yeux fixes, en murmurant de vagues questions, excédés de fatigue et les vêtements sales et en désordre. Un homme en habit de soirée passa près d'eux, à pied, les yeux vers le sol. Ils l'entendirent venir, parlant seul, et, s'étant retournés, ils l'aperçurent, une main crispée dans ses cheveux et l'autre menaçant d'invisibles ennemis. Son accès de fureur passé, il continua sa route sans lever la tête.

Comme la petite troupe que menait mon frère approchait du carrefour avant d'entrer à Barnet, ils virent s'avancer sur la gauche, à travers champs, une femme ayant un enfant sur les bras et deux autres pendus à ses jupes ; puis un homme passa, vêtu d'habits noirs et sales, un gros bâton dans une main, une petite malle dans l'autre. Au coin du chemin, à l'endroit où, entre des villas, il rejoignait la grande route, parut une petite voiture traînée par un poney noir écumant, que conduisait un jeune homme blême, coiffé d'un chapeau rond, gris de poussière. Il y avait avec lui, entassés dans la voiture, trois jeunes filles, probablement des petites ouvrières de l'East-End, et une couple d'enfants.

—Est-ce que ça mène à Edgware par là ? demanda le jeune homme aux yeux hagards et à la face pâle.

Quand mon frère lui eut répondu qu'il lui fallait tourner à gauche, il enleva son poney d'un coup de fouet, sans même prendre la peine de remercier.

Mon frère remarqua une sorte de fumée ou de brouillard gris pâle, qui montait entre les maisons devant eux et voilait la façade blanche d'une terrasse apparaissant de l'autre côté de la route entre les villas. Madame Elphinstone se mit tout à coup à pousser des cris en apercevant des flammèches rougeâtres qui bondissaient par-dessus les maisons dans le ciel d'un bleu profond. Le bruit tumultueux se fondait maintenant en un mélange désordonné de voix innombrables, de grincements de roues, de craquements de chariots et de piaffements de chevaux. Le chemin tournait brusquement à cinquante mètres à peine du carrefour.

—Dieu du ciel ! s'écria madame Elphinstone, mais où nous menez-vous donc ?

Mon frère s'arrêta.

La grand'route était un flot bouillonnant de gens, un torrent d'êtres humains s'élançant vers le nord, pressés les uns contre les autres. Un grand nuage de poussière, blanc et lumineux sous l'éclat ardent du soleil, enveloppait toutes choses d'un voile gris et indistinct, que renouvelait incessamment le piétinement d'une foule dense de chevaux, d'hommes et de femmes à pied et le roulement des véhicules de toute sorte.

D'innombrables voix criaient :

—Avancez ! avancez ! faites de la place !

Pour gagner le point de rencontre du chemin de la grand'route, ils crurent passer dans l'âcre fumée d'un incendie ; la foule mugissait comme les flammes, et la poussière était chaude et suffocante. A vrai dire, et pour ajouter à la confusion, une villa brûlait à quelque distance de là, envoyant des tourbillons de fumée noire à travers la route.

Deux hommes passèrent auprès d'eux, puis une pauvre femme portant un lourd paquet et pleurant ; un épagneul perdu, la langue pendante, tourna, défiant, et s'enfuit, craintif et pitoyable, au geste de menace de mon frère.

Autant qu'il était possible de jeter un regard dans la direction de Londres, entre les maisons de droite, un flot tumultueux de gens était serré contre les murs des villas qui bordaient la route. Les têtes noires, les formes pressées devenaient distinctes en surgissant de derrière le pan de mur, passaient en hâte, et confondaient de nouveau leurs individualités dans la multitude qui s'éloignait et qu'engloutissait enfin un nuage de poussière.

—Avancez ! avancez ! criaient les voix. De la place ! de la place !

Les mains des uns pressaient le dos des autres ; mon frère tenait la tête du poney, et, irrésistiblement attiré, il descendait le chemin lentement et pas à pas.

Edgware n'avait été que confusion et désordre, Chalk Farm un chaos tumultueux, mais, ici, c'était toute une population en débandade. Il est difficile de s'imaginer cette multitude. Elle n'avait aucun caractère distinct : les personnages passaient incessamment et s'éloignaient, tournant le dos au groupe arrêté dans le chemin. Sur les bords, s'avançaient ceux qui étaient à pied, menacés par les véhicules, se bousculant et culbutant dans les fossés.

Les chariots et les voitures de tout genre s'entassaient et s'emmêlaient les uns dans les autres, laissant peu de place pour les attelages plus légers et plus impatients qui, de temps en temps, quand la moindre occasion s'offrait, se précipitaient en avant, obligeant les piétons à se serrer contre les clôtures et les barrières des villas.

—En avant ! en avant ! était l'unique clameur. En avant ! ils viennent !

Dans un char-à-bancs se trouvait un aveugle vêtu de l'uniforme de l'armée du Salut, gesticulant avec des mains crochues et braillant à tue-tête ce seul mot : Eternité ! Eternité ! Sa voix était rauque et puissante, si bien que mon frère put l'entendre longtemps après qu'il l'eût perdu de vue dans le nuage de poussière. Certains de ceux qui étaient dans les voitures fouettaient stupidement leurs chevaux, et se querellaient avec les cochers voisins, d'autres restaient affaissés sur eux-mêmes, les yeux fixes et misérables; quelques-uns, torturés de soif, se rongeaient les poings, ou gisaient prostrés au fond de leurs véhicules ; les chevaux avaient les yeux injectés de sang et leur mors était couvert d'écume.

Il y avait, en nombre incalculable, des cabs, des fiacres, des voitures de livraisons, des camions, une voiture des postes, un tombereau de boueux avec la marque de son district, un énorme fardier surchargé de populaire. Un haquet de brasseur passa bruyamment, avec ses deux roues basses éclaboussées de sang tout frais.

—Avancez ! faites de la place ! hurlaient les voix.

—Eter-nité ! Eter-nité ! apportait l'écho.

Des femmes, au visage triste et hagard, piétinaient dans la foule avec des enfants qui criaient et qui trébuchaient ; certaines étaient bien mises, leurs robes délicates et jolies toutes couvertes de poussière, et leurs figures lassées étaient sillonnées de larmes. Avec elles, parfois, se trouvaient des hommes, quelques-uns leur venant en aide, d'autres menaçants ou farouches. Luttant côte à côte avec eux, avançaient quelques vagabonds las, vêtus de loques et de haillons, les yeux insolents, le verbe haut, hurlant des injures et des grossièretés. De vigoureux ouvriers se frayaient un chemin à la force des poings; de pitoyables êtres, aux vêtements en désordre, paraissant être des employés de bureau ou de magasin, se débattaient fébrilement. Puis mon frère remarqua, au passage, un soldat blessé, des hommes vêtus du costume des employés de chemin de fer, et une malheureuse créature qui avait simplement jeté un manteau par-dessus sa chemise de nuit.

Mais, malgré sa composition variée, cette multitude avait divers traits en commun: la douleur et la consternation se peignaient sur les faces, et l'épouvante semblait être à leurs trousses. Un soudain tumulte, une querelle entre gens voulant grimper dans quelque véhicule leur fit hâter le pas à tous, et même un homme si effaré, si brisé que ses genoux ployaient sous lui, sentit pendant un instant une nouvelle activité l'animer. La chaleur et la poussière avaient déjà travaillé cette multitude; ils avaient la peau sèche, les lèvres noires et gercées; la soif et la fatigue les accablaient et leurs pieds étaient meurtris. Parmi les cris variés, on entendait des disputes, des reproches, des gé-

missements de gens harassés et à bout de forces, et la plupart des voix étaient rauques et faibles. Par dessus tout dominait le refrain:

—Avancez! de la place! Les Marsiens viennent!

Aucun des fuyards ne s'arrêtait et ne quittait le flot torrentueux. Le chemin débouchait obliquement sur la grande route par une ouverture étroite, et avait l'apparence illusoire de venir de la direction de Londres. A son entrée, cependant, se pressait le flot de ceux qui, plus faibles, étaient repoussés hors du courant et s'arrêtaient un instant avant de s'y replonger. A peu de distance un homme était étendu à terre avec une jambe nue enveloppée de linges sanglants, et deux compagnons dévoués se penchaient sur lui. Celui-là était heureux d'avoir encore des amis.

Un petit vieillard, la moustache grise et de coupe militaire, vêtu d'une redingote noire crasseuse, arriva en boitant, s'assit, ôta sa botte et sa chaussette ensanglantée, retira un caillou et se remit en marche clopin-clopant; puis une petite fille de huit ou neuf ans, seule, se laissa tomber contre la haie, auprès de mon frère en pleurant.

—Je ne peux plus marcher! Je ne peux plus marcher!

Mon frère s'éveilla de sa torpeur, la prit dans ses bras, et, lui parlant doucement, la porta à miss Elphinstone. Elle s'était tue, comme effrayée aussitôt que mon frère l'avait touchée.

—Ellen! cria, dans la foule, une voix de femme éplorée, Ellen!

Et l'enfant se sauva précipitamment en répondant:

—Mère!

—Ils viennent! disait un homme à cheval en passant devant l'entrée du chemin.

—Attention, là! vociférait un cocher haut perché sur son siège.

Et une voiture fermée s'engagea dans l'étroit chemin. Les gens s'écartèrent, en s'écrasant les uns contre les autres, pour éviter le cheval. Mon frère fit refouler contre la haie le poney et la chaise; la voiture passa et alla s'arrêter plus loin auprès du tournant. C'était une voiture de maître, avec un timon pour deux chevaux, mais il n'y en avait qu'un d'attelé.

Mon frère aperçut vaguement, à travers la poussière, deux hommes qui soulevaient quelque chose sur une civière blanche et déposaient doucement leur fardeau à l'ombre de la haie de troënes.

L'un des hommes revint en courant.

—Est-ce qu'il y a de l'eau par ici? demanda-t-il. Il a très soif, il est presque moribond. C'est lord Garrick.

—Lord Garrick! répondit mon frère, le Premier Président à la Cour?

—De l'eau? répéta l'autre.

—Il y en a peut-être dans une de ces maisons, dit mon frère, mais nous n'en avons pas et je n'ose pas laisser mes gens.

L'homme essaya de se faire un chemin, à travers la foule, jusqu'à la porte de la maison du coin.

—Avancez! disaient les fuyards en le repoussant. Ils viennent! Avancez!

A ce moment, l'attention de mon frère fut attirée par un homme barbu à face d'oiseau de proie, portant avec grand soin un petit sac à mains, qui se déchira au moment même où mon frère l'apercevait, et dégorgea une masse de souverains qui s'éparpilla en mille morceaux d'or. Les monnaies roulèrent en tous sens sous les pieds confondus des hommes et des chevaux. Le vieillard s'arrêta considérant d'un oeil stupide son tas d'or et le brancard d'un cab, le frappant à l'épaule, l'envoya rouler à terre. Il poussa un cri, et une roue de camion effleura sa tête.

—En avant! criaient les gens tout autour de lui. Faites de la place!

Aussitôt que le cab fut passé, il se jeta les mains ouvertes sur le tas de pièces d'or et se mit à les ramasser à pleins poings et à en bourrer ses poches. Au moment où il se relevait à demi, un cheval se cabra par-dessus lui et l'abattit sous ses sabots.

—Arrêtez! s'écria mon frère.

Et, écartant une femme, il essaya d'empoigner la bride du cheval.

Avant qu'il ait pu y parvenir, il entendit un cri sous la voiture et vit dans la poussière la roue passer sur le dos du pauvre diable. Le cocher lança un coup de fouet à mon frère qui passa en courant derrière le véhicule. La multitude des cris l'assourdissait. L'homme se tordait dans la poussière sur son or épars, incapable de se relever, car la roue lui avait brisé les reins et ses membres inférieurs étaient insensibles et inanimés. Mon frère se redressa et hurla un ordre au cocher qui suivait: un homme monté sur un cheval noir vint à son secours.

—Enlevez-le de là, dit-il.

L'empoignant de sa main libre par le collet, mon frère voulut traîner l'homme jusqu'au bord. Mais le vieil obstiné ne lâchait pas son or et jetait à son sauveur des regards courroucés, lui martelant le bras de son poing plein de monnaies.

—Avancez! avancez! criaient des voix furieuses derrière eux. En avant! en avant!

Il y eut un soudain craquement, et le brancard d'une voiture heurta le fiacre que le cavalier maintenait arrêté. Mon frère tourna la tête et l'homme aux pièces d'or, se tordant le cou, vint mordre le poignet qui le tenait. Il y eut un choc: le cheval du cavalier fut envoyé de côté, et celui de la voiture fut repoussé avec lui. Un de ses sabots manqua de très près le pied de mon frère. Il lâcha prise et bondit en arrière. La colère se changea en terreur sur la figure du pauvre diable étendu à terre, et mon frère, qui le perdit de vue, fut entraîné dans le courant, au delà de l'entrée du chemin et dut se débattre de toutes ses forces, pour revenir.

Il vit miss Elphinstone se couvrant les yeux de sa main, et un enfant, avec tout le manque de sympathie ordinaire à cet âge, contemplant avec des yeux dilatés un objet poussiéreux, noirâtre et immobile, écrasé et broyé sous les roues.

—Allons-nous-en! s'écria-t-il. Nous ne pouvons traverser cet enfer!

Et il se mit en devoir de faire tourner la voiture. Ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres dans la direction d'où ils étaient venus. Au tournant du chemin, dans le fossé, sous les troënes, le moribond gisait affreusement pâle, la figure couverte de sueur, les traits tirés. Les deux femmes restaient silencieuses, blotties sur le siège et frissonnantes. Peu après, mon frère s'arrêta de nouveau. Miss Elphinstone était blême et sa belle-soeur, effondrée, pleurait, dans un état trop pitoyable pour réclamer son George. Mon frère était épouvanté et fort perplexe. A peine avaient-ils commencé leur retraite qu'il se rendit compte combien il était urgent et indispensable de traverser le torrent des fuyards. Soudainement résolu, il se tourna vers miss Elphinstone.

—Il faut absolument passer par là, dit-il.

Et il fit de nouveau retourner le poney.

Pour la seconde fois, ce jourl-à, la jeune fille fit preuve d'un grand courage. Pour s'ouvrir un passage, mon frère se jeta en plein dans le torrent, maintint en arrière le cheval d'un cab, tandis qu'elle menait le poney par la bride. Un chariot les accrocha un moment, et arracha un long éclat de bois à leur chaise. Au même instant, ils furent pris et entraînés en avant par le courant. Mon frère, la figure et les mains rouges des coups de fouet du cocher, sauta dans la chaise et prit les rênes.

—Braquez le revolver sur celui qui nous suit, s'il nous presse de trop près — non — sur son cheval plutôt, dit-il, en passant l'arme à la jeune fille.

Alors il attendit l'occasion de gagner le côté droit de la route. Mais une fois dans le courant, il sembla perdre toute volonté et faire partie de cette cohue poussiéreuse. Pris dans le torrent, ils traversèrent Chipping Barnet et ils firent un mille de l'autre côté, de la ville, avant d'avoir pu se frayer un passage jusqu'au bord opposé de la route. C'étais un fracas et une confusion indescriptibles. Mais dans la ville et au dehors, la route se birfurquait fréquemment, ce qui, en une certaine mesure, diminua la poussée.

Ils prirent un chemin vers l'est à travers Hadley et de chaque côté de la route, en plusieurs endroits, ils trouvèrent une multitude de gens buvant dans les ruisseaux, et quelques-uns se battaient pour approcher plus vite. Plus loin, du haut d'une colline, près de East Barnet, ils aperçurent deux trains avançant lentement, l'un suivant l'autre, sans signaux, montant vers le nord, fourmillant de gens juchés jusque sur les tenders. Mon frère supposa qu'ils avaient dû s'emplir hors de Londres, car à ce moment la terreur affolée des gens avait rendu les gares terminus impraticables.

Ils firent halte près de là, pendant tout le reste de l'après-midi, car les émotions violentes de la journée les avaient, tous trois, complètement épuisés. Ils commençaient à souffrir de la faim: le soir fraîchit, aucun d'eux n'osait dormir. Dans la soirée, un grand nombre de gens passèrent à une allure précipitée sur la route, près de l'endroit où ils faisaient halte, des gens fuyant des dangers inconnus et retournant dans la direction d'où mon frère venait.

XVII

LE "FULGURANT"

Si les Marsiens n'avaient eu pour but que de détruire, ils auraient pu, dès le lundi, anéantir toute la population de Londres pendant qu'elle se répandait lentement à travers les comtés environnants. Des cohues frénétiques débordaient non seulement sur la route de Barnet, mais sur celles d'Edgware et de Waltham Abbey et au long des routes qui, vers l'est, vont à Southend et à Shoeburyness, et, au sud de la Tamise, à Deal et à Broadstairs. Si, par ce matin de juin, quelqu'un se fût trouvé dans un ballon au-dessus de Londres, au milieu du ciel flamboyant, toutes les routes qui vont vers le nord et vers l'est, et où aboutissent les enchevêtrements infinis des rues, eussent semblé pointillées de noir par les innombrables fugitifs, chaque point étant une agonie humaine de terreur et de détresse physique. Je me suis étendu longuement, dans le chapitre précédent, sur la description que me fit mon frère de la route qui traverse Chipping Barnet, afin que les lecteurs pussent se rendre compte de l'effet que produisait sur ceux qui en faisaient partie, ce fourmillement de taches noires. Jamais encore, dans l'histoire du monde, une pareille masse d'êtres humains ne s'étaient mis en mouvement et n'avaient souffert ensemble. Les hordes légendaires des Goths et des Huns, les plus vastes armées qu'ait jamais vues l'Asie, se fussent perdues dans ce débordement. Ce n'était pas une marche disciplinée, mais une fuite affolée, une terreur panique gigantesque et terrible, sans ordre et sans but, six millions de gens sans armes et sans provisions, allant de l'avant à corps perdu. C'était le commencement de la déroute de la civilisation, du massacre de l'humanité.

Immédiatement au-dessous de lui, l'aéronaute aurait vu, immense et interminable, le réseau des rues, les maisons, les églises, les squares, les places, les jardins déjà vides, s'étaler comme une immense carte, avec toute la contrée du sud barbouillée de noir. A la place d'Ealing, de Richmond, de Wimbledon, quelque plume monstrueuse avait laissé tomber une énorme tache d'encre. Incessamment et avec persistance, chaque éclaboussure noire croissait et s'étendait, envoyant des ramifications de tous côtés, tantôt se resserrant entre des élévations de terrain, tantôt dégringolant rapidement la pente de quelque vallée nouvelle, de la même façon qu'une tache s'étendrait sur du papier buvard.

Au-delà, derrière les collines bleues qui s'élèvent au sud de la rivière, les Marsiens étincelants allaient de ci et de là; tranquillement et méthodiquement, ils étalaient leurs nuages empoisonnés sur cette partie de la contrée, les balayant ensuite avec leurs jets de vapeur, quand ils avaient accompli leur oeuvre et prenant possession du pays conquis. Il semble qu'ils eurent moins pour but d'exterminer que de démoraliser complètement, et de rendre impossible toute résistance. Ils firent sauter toutes les poudrières qu'ils rencontrèrent coupèrent les lignes télégraphiques et détruisirent en maints endroits les voies ferrées. On eût dit qu'ils coupaient les jarrets du genre humain. Ils ne paraissaient nullement pressés d'étendre le champ de leurs opérations et ne parurent pas dans la partie centrale de Londres de toute cette journée. Il est possible qu'un nombre très considérable de gens soient restés chez eux, à Londres, pendant toute la matinée du lundi. En tout cas, il est certain que beaucoup moururent dans leurs maisons, suffoqués par la Fumée Noire.

Jusque vers midi, le "pool" de Londres fut un spectacle indescriptible. Les steamboats et les bateaux de toute sorte restèrent sous pression, tandis que les fugitifs offraient d'énormes sommes d'argent, et l'on dit que beaucoup de ceux qui gagnèrent les bateaux à la nage furent repoussés à coups de crocs et se noyèrent. Vers une heure de l'après-midi, le reste aminci d'un nuage de vapeur noire parut entre les arches du pont de Blackfriars. Le "pool", à ce moment, fut le théâtre d'une confusion folle, de collisions et de batailles acharnées: pendant un instant une multitude de bateaux et de barques s'embarrassèrent et s'écrasèrent contre une arche du pont de la Tour; les matelots et les mariniers durent se défendre sauvagement contre les gens qui les assaillirent, car beaucoup se risquèrent à descendre au long des piles du pont.

Quand, une heure plus tard, un Marsien apparut par delà la Tour de l'Horloge et disparut en aval, il ne flottait plus que des épaves depuis Limehouse.

J'aurai à parler plus tard de la chute du cinquième cylindre. Le sixième tomba à Wimbledon. Mon frère, qui veillait auprès des femmes endormies dans la chaise au milieu d'une prairie, vit sa traînée verte dans le lontain, au-delà des collines. Le mardi, la petite troupe, toujours décidée à aller s'embarquer quelque part, se dirigea, à travers la contrée fourmillante, vers Colchester. La nouvelle fut confirmée que les Marsiens étaient maintenant en possession de tout Londres: on les avait vus à Highgate et même, disait-on, à Neasdon. Mais mon frère ne les aperçut pour la première fois que le lendemain.

Ce jour-là, les multitudes dispersées commencèrent à sentir le besoin urgent de provisions. A mesure que la faim augmentait, les droits de la propriété étaient de moins en moins respectés. Les fermiers défendaient, les armes à la main, leurs étables, leurs greniers et leurs moissons. Beaucoup de gens maintenant, comme mon frère, se tournaient vers l'est, et même quelques âmes désespérées s'en retournaient vers Londres, avec l'idée d'y trouver de la nourriture. Ces derniers étaient surtout des gens des banlieues du nord qui ne connaissaient que par ouï-dire les effets de la Fumée Noire. Mon frère apprit que la moitié des membres du gouvernement s'étaient réunis à Birmingham et que d'énormes quantités de violents explosifs étaient rassemblées, pour établir des mines automatiques creusées dans les comtés du Midland.

On lui dit aussi que la compagnie du Midland-Railway avait suppléé au personnel qui l'avait quittée au premier jour de la panique, qu'elle avait repris le service et que des trains partaient de Saint-Albans vers le nord, pour dégager l'encombrement des environs de Londres. On afficha aussi, dans Chipping-Ongar, un avis annonçant que d'immenses magasins de farine se trouvaient en réserve dans les villes du nord et qu'avant vingt-quatre heures on distribuerait du pain aux gens affamés des environs. Mais cette nouvelle ne le détourna pas du plan de salut qu'il avait formé et tous trois continuèrent pendant cette journée leur route vers l'est. Ils ne virent de la distribution de pain que cette promesse; d'ailleurs, à vrai dire, personne n'en vit plus qu'eux. Cette nuit-là, le septième météore tomba sur Primrose Hill. Miss Elphinstone veillait — ce qu'elle faisait alternativement avec mon frère — et c'est elle qui vit sa chute.

Le mercredi, les trois fugitifs, qui avaient passé la nuit dans un champ de blé encore vert, arrivèrent à Chelmsford et là un groupe d'habitants, s'intitulant : le Comité d'approvisionnement public, s'empara du poney comme provision et ne voulut rien donner en échange, sinon la promesse d'en avoir un morceau le lendemain. Le bruit courait que les Marsiens étaient à Epping, et l'on parlait aussi de la destruction des poudrières de Waltham Abbey, après une tentative vaine de faire sauter l'un des envahisseurs.

On avait posté des hommes dans les tours de l'église pour épier la venue des Marsiens, mon frère, très heureusement, comme la suite le prouva, préféra pousser immédiatement vers la côte plutôt que d'attendre une problématique nourriture, bien que tous trois fussent fort affamés. Vers midi, ils traversèrent Tillingham qui, assez étrangement, parut être désert et silencieux, à part quelques pillards furtifs en quête de nourriture. Passé Tillingham, ils se trouvèrent soudain en vue de la mer, et de la plus surprenante multitude de bateaux de toute sorte qu'il soit possible d'imaginer.

Car, dès qu'ils ne purent plus remonter la Tamise, les navires s'approchèrent des côtes d'Essex, à Harwich, à Walton, à Clacton, et ensuite à Foulness, et à Shoebury, pour faire embarquer les gens. Tous ces vaisseaux étaient disposés en une courbe aux pointes rapprochées qui se perdaient dans le brouillard, vers la Naze. Tout près du rivage pullulait une multitude de barques de pêche de toutes nationalités, anglaises, écossaises, françaises, hollandaises, suédoises, des chaloupes à vapeur de la Tamise, des yachts, des bateaux électriques; plus loin des vaisseaux de plus fort tonnage, d'innombrables bateaux à charbon, de coquets navires marchands, des transports à bestiaux, des paquebots, des transports à pétrole, des coureurs d'océan et même un vieux bâtiment tout blanc, des transatlantiques nets et grisâtres de Southampton et de Hambourg, et tout au long de la côte bleue, de l'autre côté du canal de Blackwater, mon frère put apercevoir vaguement une multitude dense d'embarcations trafiquant avec les gens du rivage et s'étendant jusqu'à Maldon.

A une couple de milles en mer se trouvait un cuirassé très bas sur l'eau, semblable presque, suivant l'expression de mon frère, à une épave à demi submergée. C'était le cuirassé "le Fulgurant", le seul bâtiment de guerre en vue; mais tout au loin, vers la droite, sur la surface plane de la mer, car c'était jour de calme plat, s'étendait une sorte de serpent de fumée noire, indiquant les cuirassés de l'escadre de la Manche, qui se tenaient sous vapeur en une longue ligne, prêts à l'action, barrant l'estuaire de la Tamise, pendant toute la durée de la conquête marsienne, vigilants, et cependant impuissants à rien empêcher.

A la vue de la mer, Madame Elphinstone, malgré les assurances de sa belle-soeur, s'abandonna au désespoir. Elle n'avait encore jamais quitté l'Angleterre; elle disait qu'elle aimerait mieux mourir plutôt que de se voir seule et sans amis dans un pays étranger, et autres sornettes de ce genre. La pauvre femme semblait s'imaginer que les Français et les Marsiens étaient de même espèce. Pendant le voyage des deux derniers jours, elle était devenue de plus en plus nerveuse, apeurée et déprimée. Sa seule idée était de retourner à Stanmore. Il ne s'était jamais rien produit de tout cela à Stanmore. On retrouverait George à Stanmore...

Ils eurent les plus grandes difficultés à la faire descendre jusqu'à la plage, d'où bientôt mon frère réussit à attirer l'attention d'un steamer à aubes qui sortait de la Tamise. Une barque fut envoyée, qui les amena à bord à raison de trente-six livres (neuf cents francs) pour eux trois. Le steamer allait à Ostende, leur dit-on.

Il était près de deux heures lorsque mon frère, ayant payé le prix de leur passage, au passavant, se trouva sain et sauf, avec les deux femmes dont il avait pris la charge, sur le pont du steamboat. Ils trouvèrent de la nourriture à bord, bien qu'à des prix exorbitants, et ils réussirent à prendre un repas sur l'un des sièges de l'avant.

Il y avait déjà à bord une quarantaine de passagers, dont la plupart avaient employé leur dernier argent à s'assurer le passage; mais le capitaine resta dans le canal de Blackwater jusqu'à cinq heures du soir, acceptant un si grand nombre de passagers que le pont fut presque dangereusement encombré. Il serait probablement resté plus longtemps, s'il n'était venu du sud, vers ce moment, le bruit d'une canonnade. Comme pour y répondre, le cuirassé tira un coup de canon et hissa une série de pavillons et de signaux: des volutes de fumée jaillirent de ses cheminées.

Certains passagers émirent l'opinion que cette canonnade venait de Shoburyness, et l'on s'aperçut que le bruit devenait de plus en plus fort. Au même moment, très loin dans le sud-est, les mâts et les oeuvres mortes de trois cuirassés montèrent tour à tour hors de la mer sous des nuées de fumée noire. Mais l'attention de mon frère revint bien vite à la canonnade lointaine qui s'étendait dans le sud. Il crut voir une colonne de fumée monter dans la brume grise. Le petit steamer fouettait déjà l'eau, se dirigeant à l'est de la grande courbe des embarcations, et les côtes basses d'Essex s'abaissent dans la brume bleuâtre, lorsqu'un Marsien parut, petit et faible dans la distance, s'avançant au long de la côte et semblant venir de Foulness. A cette vue, le capitaine, plein de colère et de peur, se mit à sacrer et à hurler à tue-tête, se maudissant de s'être attardé, et les aubes semblèrent atteintes de sa terreur. Tout le monde à bord se tenait contre le bastingage ou sur les bancs du pont, contemplant cette forme lointaine, plus haute que les arbres et que les clochers, qui s'avançait à loisir en semblant parodier la marche humaine.

C'était le premier Marsien que mon frère voyait et, plus étonné que terrifié, il suivit des yeux ce Titan qui se lançait délibérément à la poursuite des embarcations et, à mesure que la côte s'éloignait, s'enfonçait de plus en plus dans l'eau. Alors, au loin, par-delà le canal de Crouch, un autre parut, enjambant des arbres rabougris, puis un troisième, plus loin encore, enfoncé profondément dans des couches de vase brillante qui semblaient suspendues entre le ciel et l'eau. Ils s'avançaient tous vers la mer, comme s'ils eussent voulu couper la retraite des innombrables vaisseaux qui se pressaient entre Foulness et le Naze. Malgré les efforts haletants des machines du petit bateau à aubes et l'abondante écume que lançaient ses roues, il ne fuyait qu'avec une terrifiante lenteur devant cette sinistre poursuite.

Portant ses regards vers le nord-ouest, mon frère vit la large courbe des embarcations et des navires déjà secouée par l'épouvante qui planait; un navire passait derrière une barque, un autre se tournait l'avant vers la pleine mer. Des paquebots sifflaient et vomissaient des nuages de vapeur; des voiliers larguaient leurs voiles ; des chaloupes à vapeur se faufilaient entre les gros navires. Il était si fasciné par cette vue et par le danger qui s'avançait à gauche qu'il ne vit rien de ce qui se passait vers la pleine mer. Un brusque virage que fit le vapeur pour éviter d'être coulé bas le fit tomber, de tout son long, du banc sur lequel il était monté. Il y eut un grand cri tout autour de lui, un piétinement et une acclamation à laquelle il lui sembla qu'on répondait faiblement. Le bateau tira une embardée et il fut de nouveau renversé sur les mains.

Il se remit debout et vit à tribord, à cent mètres à peine de leur bateau tanguant et roulant, une vaste lame d'acier qui, comme un soc de charrue, séparait les flots, les lançant de chaque côté, en énormes vagues écumeuses qui bondissaient contre le petit steamer, le soulevant, tandis que ses aubes tournaient à vide dans l'air, puis le laissant retomber au point de le submerger.

Une douche d'embrun aveugla mon frère pendant un instant. Quand il put rouvrir les yeux, le monstre était passé et courait à toute vitesse vers la terre. D'énormes tourelles d'acier se dressaient sur sa haute structure, d'où deux cheminées se projetaient, crachant un souffle de fumée et de feu dans l'air. Le cuirassé "le Fulgurant" venait à toute vapeur au secours des navires menacés.

Se cramponnant contre le bastingage, pour se maintenir debout sur le pont malgré le tangage, mon frère porta de nouveau ses regards sur les Marsiens: il les vit tous trois rassemblés maintenant, et tellement avancés dans la mer que leur triple support était entièrement submergé.

(A suivre).

Courrier d'Europe et des pays étrangers

L'UNION DES ÉGLISES

A PROPOS DE LA REVOLUTION RUSSE

Rome, 20 avril.—On devine à quel point les événements qui viennent de se passer en Russie ont du retentissement dans les milieux romains. Plus qu'aucun autre centre, le Vatican est directement intéressé aux vicissitudes que subit la liberté dans l'immense Etat moscovite. Pour s'y développer, les intérêts catholiques ne réclamaient depuis longtemps qu'une seule chose : la disparition du joug impitoyable que la bureaucratie, — en l'espèce, celle du Saint-Synode, — faisait peser sur les âmes. La révolution politique aura-t-elle pour contre-coup l'établissement d'une vraie et sincère liberté de conscience ? Les premiers incidents permettent de l'espérer. Et avec la liberté, c'est le plus bel avenir qui s'ouvre en Russie pour l'Eglise catholique.

Ces événements ne prennent pas le Saint-Siège au dépourvu. Il y a longtemps que Rome a déblayé le terrain de tous les anciens préjugés qui pouvaient arrêter au point de vue religieux le rapprochement sincère et loyal de l'Orient avec l'Occident. Les objections théologiques amoncelées à plaisir par les fauteurs grecs du schisme, ont été dissipées par la science et la loyauté des théologiens et des historiens catholiques. Il est absolument vrai de dire qu'à l'heure actuelle, les obstacles qui s'opposent à l'union ne sont plus d'ordre doctrinal ; ce ne sont plus que des difficultés de race et de politique.

Car ce n'est rien moins que le radieux idéal de l'Union des Eglises qui revient se poser au premier plan des problèmes religieux relatifs à la Russie et à tout l'Orient. Ce fut toujours, on le sait, sous Léon XIII, l'une des grandes pensées du règne. Benoit XV a repris cette part de l'héritage pontifical avec tant d'autres. Les esprits attentifs ont noté la gravité mystérieuse avec laquelle, dans sa première Encyclique, le Pape souhaitait la fin la plus prompte possible au cataclysme actuel pour que l'Eglise pût reprendre dans le monde sa mission civilisatrice, et qu'il fût lui-même en mesure, disait-il, de réaliser pour le bien de l'humanité quelques-unes des grandes réformes dont il a conçu le projet. Dans ce programme papal, il y a, au tout premier rang, une série d'efforts pour réaliser, autant qu'il est possible, l'Union des Eglises.

De cette volonté Benoit XV donnait une preuve nouvelle dans le choix des cardinaux, au Consistoire de décembre. L'un des éminents personnages auxquels il décerna les honneurs de la pourpre, incarne à Rome le mouvement traditionnel pour l'Union des Eglises. C'est le cardinal Marini.

Depuis le jour où Léon XIII lança l'appel retentissant aux chrétiens séparés de l'unique bercail, le cardinal Marini, à l'instigation même du Pape, s'est fait l'homme de cette idée. Il y était préparé par sa brillante culture. Helléniste distingué, le vrai Romain de Rome, *Romano di Roma*, qu'était Niccolo Marini, trouvait le moyen d'associer les travaux d'un apostolat dévoué aux âmes les plus humbles, avec les ingéniosités d'un goût délicat. Renouvelant le prodige jadis accompli par Mgr Dupanloup dans son petit séminaire, il régalait de temps en temps les plus fins lettrés du monde romain par l'exécution de quelque chef-d'oeuvre du théâtre grec classique ; il obtenait même plus que l'évêque d'Orléans : car ses jeunes acteurs n'etaient point des séminaristes, mais les jeunes filles d'une académie dont il s'occupait avec un zèle tout apostolique : il avait su leur inspirer un goût assez passionné de la belle antiquité, pour trouver parmi elles des interprètes capables de tenir dans la langue même de Sophocle les rôles d'Antigone et d'Electre.

Afin de mieux travailler à cette oeuvre de l'Union des Eglises, Mgr Marini fonda, il y a vingt ans, une revue à laquelle il donna le nom du cardinal grec, Bessarion, qu'il a pris comme modèle dans cette sainte entreprise ; c'est la revue *Bessarione*. Tout ce qui depuis lors a touché plus ou moins directement le grand problème a eu sa répercussion dans le *Bessarione*, qu'il se soit agi de l'Eglise épiscopalienne d'Angleterre, des ritualistes de la High Church, ou des églises antocéphales de Constantinople, d'Athènes, de Bucarest, de Sophia. Mais c'est surtout l'Eglise orthodoxe qui dès le début du *Bessarione* a été suivie dans tous les détails de sa vie *con amore*, parce que nulle autre ne donnait plus d'espérances à l'Eglise une, parce que nulle autre non plus n'était moins responsable, semble-t-il, de son éloignement du centre de l'unité. Le mouvement suscité par Wladimir Solovief a été étudié dans le *Bessarione* avec une sympathie profondément fraternelle. C'est là que, du côté de Rome, il fut répondu le plus efficacement aux avances de cet ouvrage plus que jamais d'actualité qu'est " la Russie et l'Eglise universelle ".

Ce que nous venons de rappeler dit assez quelle collection précieuse forme le *Bessarione* pour tous ceux que préoccupe la si importante question de l'Union des Eglises. De cette revue le cardinal Marini fut et reste toujours la cheville ouvrière. En ce moment même, il y publie un long et important travail sur les témoignages fournis par S. Jean Chrysostome en faveur de la primauté de S. Pierre et de ses successeurs. C'est un vrai traité qui fait suite à tant d'autres dissertations où la science du théologien rivalise avec l'érudition de l'Helléniste, et l'à-propos de l'homme d'oeuvres habile à saisir pour l'intérêt de la vérité les actualités du moment. Par exemple, au centenaire de S. Jean Chrysostome, il examinait " les taches qui apparaissent dans le grand luminaire de l'Eglise grecque " et montrait quelles furent vraiment les théories les plus difficiles et les plus controversées du grand docteur grec. Lors des fêtes de l'Edit Constantinien, il étudiait les conséquences providentielles du transfert de l'Empire à Byzance.

Le premier fascicule de 1916 s'ouvre par une étude à laquelle les derniers événements donnent une opportunité providentielle. Le cardinal Marini y établit la " constante sollicitude des Pontifes romain pour l'union des églises d'Orient ". Il passe en revue les actes innombrables des Papes, depuis les lettres de Gélase au patriarche Euphème de Constantinople, jusqu'aux encycliques de Pie IX et de Léon XIII, jusqu'aux décrets récents de Benoit XV. Il étudie avec une critique rigoureuse les textes les plus anciens, en s'appuyant sur des savants comme Mgr Duchesne, Bardenhewer dans la traduction des P. P. Godet et Verschaffel, et il s'arrête longuement sur deux documents peu connus : la lettre adressée en 1154 par le Pape Adrien IV, — le seul Pape anglais, — à l'archevêque de Salonique, Basilios Acridenos, et la réponse de ce dernier. Depuis trois siècles déjà, le schisme avait séparé les filles de la mère. Mais le Pape écrivait à l'archevêque oriental comme un père à un fils, et celui-ci lui répondait avec tout le respect d'un fidèle. Basilios Acridenos déclarait que l'Eglise d'Orient ne veut point reconnaitre d'autre fondement, prêcher d'autres vérités, offrir un autre sacrifice que l'Eglise romaine ; et les causes du schisme ne sont, de son propre aveu, ni les différences dogmatiques comme le *Filioque*, ni la juridiction du Pontife romain dont il reconnait pleinement la primauté. Ce sont des " petites pierres jetées par l'homme ennemi sur le chemin qui réunissait l'Orient à Rome. Et c'est à Votre Sainteté, continue-t-il, qu'il appartient d'enlever ces obstacles et de rendre parfaite l'union des Eglises ; à Votre Sainteté, qui, à l'exemple de ce que fait le Christ du haut du ciel, regarde du haut de son trône toute la terre et possède le pouvoir le nouvoir comme la volonté de réunir ce qui s'est éloigné et divisé ".

C'est un témoignage remarquable rendu à la cause de l'Union par un des prélats en qui l'Eglise d'Orient reconnait un de ses docteurs. Le cardinal Marini en souligne à bon droit l'importance, et fait remarquer que longtemps après la consommation du schisme, évêques et fidèles orientaux se reconnaissent encore comme unis à l'Eglise romaine, fils soumis du Pontife romain. Des documents de ce genre montrent bien que les Eglises dites séparées sont beaucoup plus voisines qu'elles ne le croient de l'unité romaine : il n'y a pas ou presque pas de divergences intimes ; il suffirait que les circonstances extérieures devinssent favorables pour que le beau rêve de l'Union soit rapidement une merveilleuse réalité.

Ne peut-on pas déjà percevoir les premiers indices de ce rapprochement ? Il y a un an, Benoit XV composait lui-même une prière en vue de cette Union, et y attachait les plus précieuses indulgences. " Nous vous prions, ô Seigneur, disait-il pour les peuples chrétiens de l'Orient. Nous souvenant " de la place éminente qu'ils ont " occupée dans votre Eglise, nous " vous supplions de leur inspirer " le désir de la reprendre, pour " former avec nous un seul troupeau sous la conduite d'un même " Pasteur. Faites qu'avec nous ils " se pénètrent des enseignements " de leurs saints docteurs, qui sont " aussi nos Pères dans la Foi. *Préservez-nous de toute imprudence qui pourrait les éloigner de nous.* " Que l'esprit de concorde et de " charité, signe de votre présence, " hâte le jour où nos prières s'uniront aux leurs, afin que tout peuple et toute langue reconnaisse " et glorifie Notre Seigneur Jésus-" Christ votre Fils ". Dans l'histoire de l'Eglise, des prières de ce genre préparent et obtiennent les grandes interventions de la Providence. L'Eglise romaine attend avec confiance la suite des événements.

CECIL.

ARRESTATION D'UN BANQUIER

Isaac Lévy, qui habitait une villa, à Bois-Colombes, avait installé assez luxueusement sa banque, 60, rue de Provence, où il occupait trois ou quatre commis. La Banque centrale franco-espagnole avait un petit capital de 25,000 francs seulement, fourni par des commanditaires. Lévy n'avait apporté que sa connaissance des affaires. Par des annonces, il racolait des clients pour des opérations d'escompte sur titres et brassait, d'ailleurs, toutes sortes d'affaires. Lors du dernier emprunt, il aurait recueilli des souscriptions garanties par lui irréductibles, mais les souscripteurs n'auraient revu ni l'argent, ni les titres.

Ce banquier ne jouissait d'aucune confiance dans le monde de la finance. Il y avait de quoi d'ailleurs ; son casier judiciaire s'orne déjà d'une douzaine de condamnations !

M. Yché, expert, a été commis par M. Bourgueil, juge d'instruction, pour examiner la comptabilité saisie.

EN BELGIQUE

LA VIE CATHOLIQUE

La piété populaire.

Le Havre, le 28 avril. — Les *Informations belges* du 17 avril ont publié une étude sur l'influence exercée, sous le joug allemand, par les vaillantes publications clandestines qui trouvent le moyen d'échapper à l'espionnage et à la tyrannie des oppresseurs.

Nous y cueillons ce détail, relatif à la fête de l'Indépendance, célébrée, malgré les Allemands, le 21 juillet 1916 :

...Et dans les églises, quelle affluence! Les fidèles en foule vont prier et communier pour la Patrie.

Vers 10 heures, les cloches sonnent à la volée appelant les Belges, tous les Belges, pour jeter vers le ciel le cri de l'espérance.

Bientôt la foule ne trouve plus place. Elle stationne sur les parvis. Elle reste là, patiente et recueillie.

A Sainte-Marie, à Saint-Jacques, à Sainte-Croix, partout, c'est la même poussée. On chante la *Brabançonne*, *Vers l'Avenir*.

A Sainte-Gudule, à 10 heures, il y a plus de 12,000 personnes entassées dans l'immense Collégiale.

Voilà un des résultats de la propagande clandestine, dont les écrits s'insinuent partout, en dépit des gendarmes prussiens et des fils électrocuteurs de la grande prison qu'est devenue la Belgique.

* * *

L'autorité du cardinal Mercier.

Le *Maasbode*, de Rotterdam, a publié, dans son numéro du 24 mars, des informations recueillies auprès d'un Espagnol qui, avec l'autorisation allemande, avait pu quitter récemment la Belgique :

Il m'a dit, déclare notamment le journaliste hollandais, que, depuis deux ans, tous les Belges et parmi eux ceux qui sont connus comme socialistes, prononcent avec respect le nom du cardinal Mercier. En ces temps de douleur et d'effroi, le peuple dirige ses regards vers lui comme vers un phare et quand ses lettres pastorales sont lues dans les églises, celles-ci sont trop exiguës pour contenir l'énorme masse des foules.

* * *

Autre témoignage hollandais en l'honneur du cardinal Mercier.

Le journal hollandais *De Residentiebode* (numéro du 6 avril 1917) réfute en ces termes deux allégations mensongères de la feuille hollandaise germanophile *Toekomst* :

Dans une lettre publiée dernièrement, le cardinal Mercier raconte qu'il s'est rendu à Lierre où il a entendu les plaintes de celles dont les maris et les fils avaient été déportés en Allemagne. A propos de cet article, un certain B. C. A. essaye, dans le *Toekomst*, de nier ce qu'avance le cardinal en disant que Mgr Mercier ne connait pas le flamand et ne saurait par conséquent pas parler avec les populations flamandes de Lierre. Il est utile de faire savoir que le cardinal Mercier parle très bien notre langue et qu'à plusieurs reprises nous lui avons entendu prononcer des allocutions en flamand. Le même auteur accuse encore le cardinal Mercier d'avoir faussement imputé aux Allemands le pillage de Lierre. A nouveau le même air : ce ne sont pas les Allemands mais les Belges eux-mêmes qui ont commis les méfaits, tout comme à Louvain et à Termonde. Nous pourrions nommer, à La Haye, une personne qui habitait Lierre à la fin de 1914 et qui serait à même de nous raconter bien des choses concernant l'entrée des Allemands à Lierre. Nous pourrions également citer le propriétaire d'un café (nous le ferions si cela ne devait pas lui attirer des ennuis) qui avait fui à l'approche des Allemands. Il rentra pourtant vite et trouva les Allemands occupés à piller sa maison et à briser les tables en marbre et les glaces du café avec les crosses de leurs fusils. Dans une autre rue, une joaillerie fut entièrement vidée. Pendant le bombardement, le feu ennemi détruisit les principales parties de la ville. A la Grand' Place, il ne resta que la Maison communale et deux ou trois maisons. D'autre part, l'église Saint-Gommaire fut aussi totalement détruite.

* * *

La recherche de la vérité?

Au moment où les envahisseurs procédaient aux premières déportations en masse dans la région de Lille, Mgr Charost, évêque du diocèse, adressa une protestation au Saint-Siège. Benoit XV se plaignit à Berlin et les autorités allemandes permirent à Mgr Von Hartmann de procéder à une enquête sur place. Mme Alfred Reboux, directrice du *Journal de Roubaix*, rapatriée récemment, a raconté, en ces termes, au représentant d'un grand quotidien français, l'histoire de cette enquête :

Après la protestation de Mgr Charost, évêque de Lille, auprès du Pape, a-t-elle dit, celui-ci fit intervenir auprès du Kaiser son légat à Berlin. Une enquête fut décidée. Elle fut confiée à l'archevêque de Cologne, qui vint à Lille pour dresser un rapport destiné au Vatican. Or, sait-on les personnes que visita le prélat pour éclairer sa religion? Exclusivement le prince Ruprecht de Bavière et les autorités militaires allemandes. Pas une personnalité du monde religieux français ne fut consultée ni à Roubaix, ni à Lille.

Cet incident donna un regain d'actualité à la célèbre lettre de l'Episcopat de Belgique à l'Episcopat d'Allemagne. Les évêques belges proposèrent, vainement à leurs collègues de l'Empire germanique, de procéder, dans le territoire envahi, à une enquête contradictoire. Le haut clergé belge fut éconduit.

Sympathies espagnoles pour la Belgique.

A l'occasion de son troisième anniversaire, le grand quotidien madrilène *El Parlementario* (numéro du 1er avril 1917), dont le directeur Luis Anton del Olmet, a assisté à l'invasion de la Belgique, emploie une bonne moitié de ses huit pages à rendre hommage à la Belgique. Les portraits du roi et de la reine des Belges figurent en première page. Le cardinal Mercier n'a pas été non plus oublié.

Parmi les signataires distingués des nombreux articles élogieux, se trouve Mgr Antolin Lopez Pelaez, archevêque de Tarragone.

* * *

Les ouvrières françaises au peuple belge.

Parmi les nombreux témoignages envoyés de France aux ouvriers belges, sur l'initiative de l'Oeuvre des Cercles catholiques, nous tenons à citer le suivant :

Angers, 2 avril.

Le syndicat angevin des travailleuses de l'aiguille, affilié aux Cercles catholiques réuni en assemblée générale, le 1er avril 1917, a entendu avec une profonde émotion lecture de l'appel pathétique adressé à toute la classe ouvrière par les ouvriers belges, soumis par les Allemands au plus odieux esclavage que l'histoire ait connu. A titre d'ouvrières, de femmes, de Françaises catholiques, nous protestons contre cet attentat à la liberté de la personne humaine, à la dignité du travail et aux droits sacrés de la famille; il y a un retour au paganisme qui prouve qu'outre-Rhin l'on a oublié étrangement la civilisation chrétienne.

Nous adressons à nos soeurs si méritantes de la religieuse Belgique l'hommage de notre amour dans le Christ et de notre admiration pour leur force d'âme, nous les assurons de nos prières et leur promettons chacune une communion pour que Dieu, dans sa puissance et sa bonté, console tous les foyers attristés et hâte l'heure où la justice violée et la morale outragée reprendront tous leurs droits.

ON PLANTE DES LÉGUMES

SUR LE CHAMP DE COURSES DE SAINT-CLOUD.

Paris, le 28 avril. — M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé, a, depuis un an déjà, recommandé aux médecins-chefs et gestionnaires des hôpitaux et formations sanitaires la création, partout où le terrain s'y prête, de jardins potagers.

A la culture de ces jardins peuvent être employés les blessés dont l'état nécessite un long séjour à l'hôpital et permet néanmoins l'accomplissement de quelques travaux. Le travail de la terre peut devenir en certains cas une sorte de traitement, un procédé de rééducation fonctionnelle et professionnelle. Il est aussi un moyen d'arracher le blessé à l'oisiveté.

Dans la région parisienne, disons dans le camp retranché de Paris, on a donc créé à proximité ou dans les limites de certaines formations sanitaires des jardins-potagers. Il s'en crée un, en ce moment, à l'hôpital canadien au champ de courses de Saint-Cloud. C'est ici une initiative dont le mérite revient à l'officier d'administration gestionnaire Reuchsel.

Le sergent Béliard, du détachement français, versé dans l'auxiliaire après avoir fait vaillamment son devoir au front d'Alsace, dirige les travaux et conduit la charrue. Actuellement 8 blessés, 5 artilleurs du 62e de Saint-Cloud qui ont amené à l'hôpital des chevaux pour le labour et pour le transport du fumier, travaillent avec le sergent. Le jardin potager de l'hôpital canadien présentera bientôt quelques trois hectares de terre labourée. Sur ce sol que l'on remue aujourd'hui et où l'on creuse de larges sillons les voitures de courses stationnaient jadis et la terre fortement tassée en reste plus dure à ouvrir. On sème et l'on plante là des pommes de terre, des carottes, des choux, des salades. Dans un coin du jardin une cressonnière a été creusée.

Le parc à bestiaux de la Porte-Jaune à Saint-Cloud fournit l'engrais nécessaire à ce sol qui n'attend que les beaux jours pour livrer ses richesses.

Et, parmi les allées fraîchement dessinées, un de nos restaurateurs les plus Parisiens, chef des services de la subsistance à l'Hôpital Canadien va faire une sorte de tour du propriétaire et jeter sur les jeunes pousses vertes un regard où il y a déjà l'espoir de ce qu'il faut bien appeler les moissons prochaines.

LA PROBITÉ D'UNE MICINETTE

Paris, le 23 avril. — En sortant d'un magasin de l'avenue de l'Opéra, un riche Américaine, Mme Percy Hawkins, de passage à Paris et demeurant dans un grand hôtel de la rue de Rivoli, laissa tomber un sac en or enrichi de saphirs, contenant des papiers de famille un carnet de chèques et un médaillon ancien d'une très grande valeur.

Arrivée chez elle, elle s'aperçut de cette disparition. Elle téléphonait à la préfecture et aux magasins où elle avait stationné dans l'après-midi, quand on vint lui annoncer qu'une jeune fille insistait pour lui parler. Elle fit entrer l'inconnue qui, très simplement, lui remit le sac qu'elle avait trouvé et qui contenait l'adresse de Mme Hawkins. Mlle Delphine Bayard, qui a 15 ans et qui est trottin chez une modiste de la rue de la Paix, a reçu cinq cents francs pour récompenser son acte de probité.

Courtes Nouvelles

UN REFERE A PROPOS DE LA " FAVORITE "

Les héritiers du compositeur Donizetti avaient assigné, hier, devant le tribunal des référés, M. Rouché, directeur de l'Opéra, à l'effet de voir sauvegarder leurs droits d'auteur sur la *Favorite*, qui était jouée hier soir, à l'Opéra, avec le célèbre artiste italien Battistini.

L'ordonnance rendue après échange d'observations des parties a déclaré que M. Rouché devra remettre à la Société des Auteurs 50% de la recette de cette représentation.

L'EQUIPEE DE NAVARRE

Le sous-lieutenant Navarre a été amené, hier, devant le capitaine Bouchardon et son attitude prostrée a fait impression. D'ailleurs, il n'a pu que répondre difficilement aux questions de l'officier instructeur : il ne se souvient plus d'aucune des circonstances de sa randonnée en automobile où il blessa deux agents, non plus que d'autres faits antérieurs à cet événement.

Sa mémoire, par contre, reste entière touchant les détails de sa vie qui ont précédé certaine chute d'aéroplane qu'il fit au cours du second semestre 1916 sur le front où il tomba de trois mille mètres. Il s'évanouit au cours de cette dégringolade vertigineuse et c'est en touchant terre qu'il revint à lui. Il fut en outre blessé d'une balle qui lui traversa la poitrine. Navarre, qui passa son baccalauréat en 1913, entra aussitôt après dans un école de mécanique et d'aviation, et à la déclaration de guerre s'engagea ; il appartient par son âge à la classe 1915.

Son père, un gros industriel de Lyon, est venu hier au palais de Justice et a pu s'entretenir avec son fils, dans le cabinet de M. Bouchardon. Navarre, dans son interrogatoire d'hier, était assisté de son défenseur, le bâtonnier Henri-Robert.

Les médecins aliénistes chargés d'examiner l'état mental du sous-lieutenant ont été désignés hier par le capitaine Bouchardon. Ce sont les docteurs Vallon, Maurice de Fleury et Roubinowitch. De son côté, l'officier instructeur a fait demander des renseignements très complets sur l'inculpé à ses chefs d'escadrille qui l'ont eu sous leurs ordres afin de connaître d'une façon précise sa manière de servir, sa conduite, son attitude tant vis-à-vis de ses camarades qu'à l'égard de ses chefs, les punitions qu'il a encourues et les motifs, les missions dont il a été chargé, les blessures qu'il a reçues et les accidents divers dont il a été victime.

LES NOUVEAUX AS

Voici quelques renseignements biographiques sur les nouveaux as :

Le maréchal des logis Achille Rousseau, né le 29 août 1887, appartient à la cavalerie. Il a reçu la médaille militaire le 2 décembre 1916. Voici son tableau : un avion abattu au sud du bois Saint-Pierre-Vaast, le 8 décembre 1916 ; les autres abattus le 10 novembre 1916, le 16 novembre 1916, région de Moislains, le 23 novembre 1916 et le 14 avril 1917.

Le capitaine Didier-Louis-Marie Lecour-Grandmaison, né le 18 mai 1889, est également cavalier. Brevet militaire, 30 mai 1915. Commandant de l'escadrille X..., depuis le 6 juin 1916. Chevalier de la Légion d'honneur, le 1er octobre 1916. A abattu un avion le 15 juillet 1916, un le 6 septembre 1916, un le 20 octobre 1916, un le 10 novembre 1916 et, en dernier le 14 avril 1917.

Le sous-lieutenant Henry Languedoc, né le 5 octobre 1885, de la cavalerie, a été affecté à l'aviation le 10 janvier 1916. Chevalier de la Légion d'honneur, le 6 janvier 1917. Il a battu un avion le 23 octobre 1916, un le 23 janvier 1917, un le 29 janvier 1917, un le 3 février 1917, et un le 14 avril 1917.

L'adjudant Léon-Marie-Gaston Vitalis, né le 15 février 1890, cavalier également, a été mitrailleur à l'escadrille X... depuis le 14 mai 1916 ; il a reçu la médaille militaire le 19 septembre. Il a abattu un avion le 28 avril 1916, un le 15 juillet 1916, une le 6 septembre 1916, un le 20 octobre 1916, un le 10 novembre 1916, un le 16 novembre 1916, un le 14 avril 1917.

"LA COMPAGNIE BONNIER FRERES ASSURANCE FUNERAIRE, LIMITEE"

AVIS est donné au public que, en vertu de la loi des assurances de Québec, telle que modifiée par la loi 7 Geo. V, ch. 47, il a été accordé par le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du trentième jour de mars 1917, constituant en corporation MM. Arsène Bonnier, de Montréal; Alfred Bonnier, de Verdun, tous deux entrepreneurs de pompes funèbres; Ernest Bonnier, agent, de Montréal; Henri Allard, épicier, et Hormisdas Corbeil, bourgeois, de Verdun, dans les buts suivants:—

Faire tous les divers contrats et opérations d'assurance et de réassurance funéraire; faire et exécuter des polices, contrats, conventions ou engagements écrits ou imprimés, ou en partie imprimés, suivant les exigences de chaque cas, conformément aux exigences de la loi, et généralement exécuter toutes matières et choses relatives à ces fins et propres à les atteindre et spécialement; faire affaires comme entrepreneurs généraux de pompes funèbres et comme manufacturiers de fournitures en rapport avec l'entreprise de pompes funèbres;

Acquérir le fonds de commerce et la clientèle actuellement exploitée par "Bonnier Frères", entrepreneurs de pompes funèbres, en la cité de Montréal, ainsi que tous les biens meubles et immeubles appartenant à cette dite compagnie; en effectuer le paiement par des actions acquittées de ladite compagnie devant être incorporée;

Assumer toutes les obligations et spécialement acheter ou autrement acquérir, par bail, échange ou autre titre légal, et posséder toutes les propriétés immobilières qui peuvent être nécessaires aux objets pour lesquels cette compagnie est constituée en corporation et payer telles acquisitions ou détentions en argent, en obligations ou en actions acquittées de ladite compagnie; vendre, échanger, louer toutes ou partie des propriétés mobilières ou immobilières susdites pour toutes considérations jugées convenables;

Construire, entreprendre et exploiter sur tout terrain acquis ou possédé par la compagnie des bâtisses ou dépendances pouvant être nécessaires à la mise en opération des entreprises et du commerce de la compagnie;

Acquérir par achat, échange, bail ou autrement de toute personne, société ou compagnie, un commerce semblable à celui de la compagnie, comme commerce en opération ou autrement et le payer en argent ou en actions acquittées de la compagnie;

Distribuer aux actionnaires de la compagnie des actions, valeurs ou propriétés appartenant à la compagnie ou, avec l'approbation des actionnaires, leur distribuer des actions acquittées, non assujetties à appel, en considération des travaux faits ou des services rendus; rémunérer toute autre personne ou toute compagnie pour les services rendus dans le passé ou dans l'avenir, relativement à la souscription d'un nombre quelconque de parts dans le capital actions de la compagnie, ou d'autres valeurs de la compagnie, à l'occasion de sa formation, de son organisation ou de la gestion de ses affaires;

Emettre des obligations garanties par les propriétés mobilières ou immobilières de la compagnie, qu'elle possède actuellement ou qu'elle possèdera dans l'avenir, sous le nom de "La Compagnie Bonnier Frères Assurance Funéraire, Limitée", avec un fonds social de cent cinquante mille piastres ($150,000.00), divisé en quinze cents (1500) actions de cent piastres ($100.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation, sera à Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce trentième jour de mars 1917.

Le sous-secrétaire de la province,
C. J. SIMARD.

THE C. E. McKEEN SHOE COMPANY, LIMITED

AVIS est donné au public qu'en vertu de la première partie du chapitre 79 des Statuts revisés du Canada, 1906, désigné "Loi des compagnies", il a été délivré, sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada des lettres patentes en date du 3e jour de mars 1917, constituant en corporation Alice Maud Beardsell McKeen, femme mariée, et Charles Edward McKeen, agent, tous deux de la cité de Vancouver, dans la province de la Colombie-Britannique; William Wright Ingledew, de Kerrisdale, dans la dite province de la Colombie-Britannique, marchand, Eva Milne, de la ville de Saint-Lambert, dans la province de Québec, femme mariée, et Theresa Stuart, de la cité de Montréal, dans la dite province de Québec, fille majeure, pour les fins suivantes :—

(a) Acquérir l'industrie et l'achalandage d'Alice Maud Beardsell McKeen (ci-dessus nommée), de la cité de Vancouver, Colombie-Britannique, marchande de chaussures, exerçant son industrie sous les nom et raison sociale de "The C. E. McKeen Shoe Company", et prendre la totalité de la dite industrie et des biens comme une industrie active, y compris les contrats, ordres pour marchandises, marque de fabrique, comptes débiteurs et biens fonciers situés dans la province de la Colombie-Britannique possédés par la dite maison ou la dite Alice Maud Beardsell McKeen, mais y compris et sujet à tous les engagements de la dite maison, et en compensation d'iceux allouer à la dite Alice Maud Beardsell McKeen des actions du capital-actions de la compagnie complètement libérées et non sujettes à appel;

(b) Exercer l'industrie de fabricants et marchands de chaussures de cuir, fournitures pour chaussures, peaux vertes, peaux et cuirs de toutes espèces, fabricants et marchands de malles, sacs de voyage, articles en gutta-percha et tous articles dans lesquels le caoutchouc et la gutta-percha sont des parties constituantes et les divers matériaux entrant dans la fabrication de tels articles;

(c) Manufacturer, acheter, vendre, importer, exporter de et vers tous pays, toutes espèces d'articles, effets et marchandises domestiques et étrangers, pouvant être requis pour les fins d'aucune des dites industries ou communément fournis ou disposés par les personnes engagées dans aucune des dites industries ou qui semblent de nature à pouvoir être disposés avantageusement par aucune des dites industries;

(d) Exercer aucune autre industrie pouvant être directement ou indirectement de nature à augmenter la valeur des droits ou de la propriété de la compagnie;

(e) Agir comme agents pour toute compagnie, association ou personne exerçant une industrie semblable;

(f) Vendre, louer, développer, disposer ou autrement trafiquer des entreprises ci-dessus, de tout ou d'aucune partie de la propriété foncière ou personnelle de la dite compagnie, à tels termes et conditions que les directeurs jugeront convenables, avec le pouvoir d'accepter comme compensations des actions, stocks, engagements ou des intérêts dans aucune compagnie engagée dans une industrie semblable;

(g) Acheter, louer ou autrement acquérir, détenir, posséder, employer, exploiter, introduire, vendre, céder, transporter toutes marques, secrets, procédés, marques de commerce, inventions, perfectionnements et procédés employés en rapport avec, ou garantis par lettre patentes ou autrement, du Canada ou d'aucun autre pays, se reliant à aucune des dites industries, employer, exercer, développer, octroyer des permis ou autrement faire valoir telles marques de fabrique, lettres patentes, concessions, procédés, et choses de même nature et toutes telles propriétés, droits et informations ainsi acquis, que la dite corporation jugera de nature à réaliser, directement ou indirectement des bénéfices en rapport avec aucune des industries devant être ainsi exercées ou exercées par la dite compagnie;

(h) Tirer, faire, accepter, endosser, exécuter et émettre des billets promissoires, lettres de change, connaissements, mandats et autres instruments négociables ou transférables;

(i) L'industrie et le but de la compagnie est de faire de temps à autre un ou plusieurs des actes et choses mentionnés dans les présentes, étant nécessaires, convenables, utiles ou favorables à leur réalisation;

(j) Il est, par la présente, déclaré que l'intention est que les objets spécifiés dans aucun des paragraphes ne sera nullement restreinte ou limitée par induction ou déduction des termes d'aucun autre paragraphe ou du nom de la compagnie.

La compagnie exercera son industrie par tout le Canada et ailleurs, sous le nom de "The C. E. McKeen Shoe Company, Limited", avec un capital-actions de quarante-huit mille dollars, divisé en 48,000 actions de un dollar chacune, et le principal lieu d'affaires de la dite compagnie sera en la cité de Montréal, dans la province de Québec.

Daté du bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 6e jour de mars 1917.

THOMAS MULVEY,
Sous-secrétaire d'Etat.

"THE CANADIAN STOCK EXCHANGE COMPANY"

AVIS est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du dix-huitième jour d'avril 1917, constituant en corporation MM. Alfred Laroque, ingénieur consultant, de Saint-Zotique; Honorius Laurencelle, comptable, de Longueuil; William Johnson, gérant; J.-Philibert B. Drouin, marchand et P. A. Dagenais, avocat, de Montréal, pour les fins suivantes:

Faire affaires comme courtiers en actions, obligations et débentures;

Agir comme courtiers, agents à commission, acheteurs et vendeurs d'actions, d'obligations et de débentures ou aucunes autres valeurs, à l'enchère ou autrement;

Acheter, acquérir, louer, vendre, aliéner et autrement négocier des parts, obligations, débentures, biens-fonds et propriétés, et les développer, les exploiter et disposer de leurs produits;

Solliciter, obtenir, enregistrer, louer, se faire concéder, acheter ou autrement acquérir des marques de commerce, noms de commerce, compagnies, mines, concessions, brevets d'invention, licences et privilèges semblables conférant aucun droit limité, exclusif ou non exclusif à leur usage ou aucun secret ou autre renseignement relatifs à une invention qui semblera propre à servir à aucun des objets de la compagnie ou dont l'acquisition, paraîtra de nature à profiter à la corporation, directement ou indirectement, et utiliser, exercer, développer, accorder des permis à leur sujet, ou autrement faire valoir les biens, droits ou renseignements ainsi acquis;

Développer et faire valoir aucun terrain que la corporation aura acquis ou dans lequel elle sera intéressée, et spécialement en le divisant et le préparant pour fins de construction, en érigeant, altérant, démolissant, entretenant, aménageant et améliorant des bâtisses et d'autres structures, en y plantant des arbres, le pavant, le drainant, l'exploitant, le cultivant, le cédant à bail de construction, le louant par convention de construction, en avançant des argents et passant contrats et arrangements de toutes sortes avec les constructeurs et d'autres personnes;

Acheter, vendre, manufacturer, exporter, importer et exercer le commerce de toutes les matières et choses, de tous appareils susceptibles de servir dans aucun négoce que la compagnie est autorisée à exercer ou nécessaires aux clients et personnes en relations d'affaires avec la corporation;

Acheter, louer ou autrement acquérir la totalité ou aucune partie du commerce, de la propriété, des franchises, de l'achalandage, des droits et privilèges, que détiennent et dont jouissent aucune personne, société ou corporation exerçant aucun commerce que la présente compagnie est autorisée à exercer, ou en possession de biens convenant aux objets de la présente corporation, et les payer en parts de la compagnie totalement ou partiellement acquittées, ou en obligations, en débentures ou avec d'autres valeurs de la corporation, ou autrement, et assumer le passif d'aucune telle personne, société ou corporation;

Conclure aucuns arrangements avec aucunes autorités gouvernementales, municipales, locales ou autres, qui sembleront se rapporter aux objets de la compagnie, ou à aucun d'iceux, et obtenir d'aucune telle autorité aucuns droits, privilèges et concessions que la corporation jugera désirable d'obtenir, et exercer, exécuter ces arrangements, droits, privilèges et concessions et s'y conformer;

Organiser aucunes compagnies aux fins d'acquérir la totalité ou aucune partie de la propriété et du passif de la présente corporation, ou à aucunes autres fins qui sembleront propres, directement ou indirectement, à bénéficier à la compagnie;

Avec l'approbation des actionnaires, rémunérer aucune personne ou corporation pour services rendus ou à être rendus à la compagnie en faisant souscrire, aidant à faire souscrire ou en garantissant la souscription d'aucun nombre de parts du capital corporatif, ou d'aucunes obligations ou autres valeurs de la compagnie, ou dans ou à l'occasion de son organisation, de sa constitution, ou dans l'administration ou l'avancement de ses affaires;

Vendre ou disposer de la totalité ou d'aucune partie de l'actif et de l'entreprise de la corporation comme affaire en opération ou autrement, en considération de ce que la compagnie jugera avantageux, et spécialement pour des actions, obligations ou valeurs d'aucune autre corporation dont les objets sont totalement ou partiellement semblables à ceux de la présente compagnie;

Faire toutes les choses précitées ou aucune d'icelles comme principaux, agents, entrepreneurs ou autrement, et par l'entremise de fidéicommissaires, agents, ou autrement, et soit seuls soit conjointement avec d'autres;

Distribuer aux actionnaires de la compagnie, en nature, aucune propriété de la corporation et particulièrement aucunes parts, obligations ou valeurs dans aucunes autres compagnies appartenant à la présente corporation;

Faire toutes les autres choses que la compagnie croira se rattacher ou tendre à l'obtention des objets précités ou à aucun d'iceux;

L'interprétation d'aucun des pouvoirs accordés par aucun paragraphe des présentes ne sera limitée ou restreinte par référence aux termes d'aucun autre paragraphe ou déduction d'icelui, par référence au nom de la corporation ou déduction d'icelui, sous le nom de "The Canadian Stock Exchange Company", avec un fonds social de quarante-neuf mille neuf cents piastres ($49,900.00), divisé en

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

MONTRÉAL, CANADA ET ÉTRANGER
(Fils spéciaux : Ottawa et Québec.)

OPPOSÉ À LA DOMINATION

LE NOUVEAU GOUVERNEMENT RUSSE FAIT BLOC CONTRE UNE PROPOSITION DE PAIX SEPAREE ET S'OPPOSE A TOUTE POLITIQUE D'ANNEXIONS. —LA COALITION A L'OEUVRE.

Pétrograd, 19. — Le gouvernement proovisoire a annoncé aujourd'hui qu'il fait bloc contre une proposition de paix séparée et qu'il accepte comme but le rétablissement da la paix générale qui n'aura pas pour but la domination sur les autres nations ou la saisie de leurs possessions nationales — une paix sans annexions et sans indemnités.

Le gouvernement exprime l'espoir que l'armée russe ne laissera pas les Allemands détruire les alliés occidentaux de la Russie.

LA REORGANISATION VA COMMENCER.

Londres, 19. — On a la preuve que l'on va faire des efforts considérables pour réhabiliter la grande armée russe et pour en faire de nouveau une troupe agressive et conquérante. Le ministre de la guerre, M. Kerensky, en rentrant dans ses nouvelles fonctions, annonce son intention de maintenir une discipline de fer parmi les troupes, nécessité militaire qui a fait défaut de toute évidence depuis l'inauguration du mouvement révolutionnaire. Reconnaissant la difficulté de cette entreprise après la longue période de désorganisation par laquelle la Russie vient de passer, le ministre de la guerre qui passe pour jouir de la confiance de l'armée, n'en a pas moins exprimé la confiance dans le succès. Ce mouvement qui implique le retour forcé de tous les déserteurs avant le 28 mai sous les peines les plus lourdes, est l'un des premiers effets de la réorganisation du cabinet qui avait pour but d'amalgamer les divers éléments manquant de cohésion et paralysant l'effort de la Russie. Le nouveau cabinet est maintenant au complet et s'apprête à entreprendre la lourde besogne qu'il a devant lui.

LA QUESTION DE PAIX SERA POSEE A TOUS LES BELLIGERANTS.

Amsterdam, 19. — Via Londres. — Commentant la démission de M. Paul Milukoff, comme ministre des Affaires étrangères et l'entrée dans le ministère des membres socialistes, le journal "Socilaiste Orwaerts", de Berlin, dit que "le conseil des soldats et des ouvriers russes s'exprime en des termes catégoriques qui seront bientôt adressés à Paris, à Londres, à Berlin et à Vienne. Il croit que tous les gouvernements auront à se demander bientôt s'ils sont prêts à consentir une paix générale sans annexion et sans indemnité, à base de la liberté des peuples. La question sera donc posée, ajoute le journal, au chancelier allemand non pas par des socialistes allemands, mais par des socialistes russes auxquels il ne pourra refuser la réponse qu'il ne veut pas faire à ses propres concitoyens."

PAS DE TRAVAIL LE DIMANCHE

LE JUGE PELLETIER CONFIRME LA CONDAMNATION PRONONCEE CONTRE LA DONNACONA PAPER.

Québec, 19. — M. le juge L. P. Pelletier a confirmé, ce matin, le jugement du juge Choquette, de la Cour des sessions de la paix, condamnant la Donnacona Paper Co., limited, a $100 d'amende et les frais pour infraction à la loi de l'observance du dimanche.

Comme le jugement de première instance, le juge Pelletier conclut que rien ne justifie le travail du dimanche dans les pulperies. La Cour considère comme nécessaires et tombant sous l'exception prévue par le statut, le chauffage de la bâtisse, le maintien des lessiveuses et machines à la température nécessaire et les travaux de réparation qui se font le dimanche, mais conclut que les autres travaux ne sauraient être tolérés parce qu'il n'est pas du tout démontré qu'ils sont nécessaires.

En conséquence l'appel est renvoyé

GRAVE INCIDENT DIPLOMATIQUE

Christiania, Norvège, 19.—Le navire à vapeur norvégien "Thorum", a été saisi par un sous-marin allemand en deça des quatre mille d'eau territoriale que la Norvège a toujours considérée comme sa frontière maritime. Il s'ensuit un grave incident diplomatique.

Le "Tidens Tegn" prétend que le gouvernement demandera à l'Allemagne de relâcher immédiatement ce navire.

ÉNORME BUDGET DE GUERRE VOTÉ AUX É.-U.

Washington, 19. — Le plus fort bill de crédits connu dans l'histoire des Etats-Unis a été voté de vive voix aujourd'hui par le Sénat. Il s'agit du budget de guerre qui se chiffre à $3,342,300,000 où se trouve inclus une somme de $750,000,000 pour la construction de navires marchands américains.

LES BOCHES RÉAGISSENT

LES ALLEMANDS ATTAQUENT LES LIGNES FRANCAISES DANS LA REGION DE L'AISNE MAIS SONT REPOUSSES PARTOUT, SAUF SUR UN POINT. — GAINS DES ANGLAIS.

Paris, 19. — Le texte du bulletin officiel français suit : "Après un violent bombardement dans la région de l'Aisne, hier, les Allemands ont attaqué les lignes françaises dans la région au nord-ouest de Bray-en-Tannois de l'Epine-de-Chevrigny jusqu'au canal de l'Oise. Notre artillerie et le feu de nos mitrailleuses ont brisé cette attaque et les Allemands ont été incapables d'approcher de notre position, sauf à l'extrémité ouest du front d'attaque où une certaine fraction des forces de l'ennemi a gagné pied dans un élément de tranchée. Une quinzaine de prisonniers sont restes entre nos mains.

"Sur le plateau de Californie, il s'est produit des escarmouches et des combats avec grenades.

Au nord-ouest de Reims, les Allemands ont attaqué notre avant-poste au sud de Courcy, employant du feu liquide. Ils ont été repoussés par le feu de notre artillerie.

HEUREUX RAIDS DES TOMMIES

Londres, 19. — Nous avons exécuté un raid réussi hier soir au nord-ouest de Gouzeacourt, et ramené des prisonniers et une mitrailleuse, mande le communiqué du ministère de la guerre.

"Des raids ennemis ont été repoussés à l'est de Loos, au nord-est d'Armentières et à l'est d'Ypres."

BULLETIN DE BERLIN

Berlin, 19, viâ Londres. — Sur le front franco-belge, le feu de l'artillerie s'est accru en intensité hier dans plusieurs secteurs entre la côte et Saint-Quentin, mande le ministère de la guerre. Dix aéroplanes français et anglais ont été abattus hier sur le front français et sur le front anglais.

BOMBARDEMENT SUR LE FRONT DES CANADIENS

Par Stewart Lyons, correspondant spécial de la Presse Associée canadienne en France. — Quartiers généraux de l'armée canadienne, 19. — Pour donner suite au bombardement de la station électrique d'Avion, des patrouilles ont poussé jusqu'aux lignes ennemies lorsquelles elles ont trouvé bien gardées par des hommes dans l'attente probable d'une attaque. Nos troupes ont bombardé copieusement cette ligne et sans doute ce bombardement a-t-il eu des résultats à cause de la densité de la défense allemande.

En cours de la nuit, l'ennemi a été sans cesse agité dans le secteur qui se trouve à la gauche des Canadiens. Ses canons ont jeté un barrage intense sur le front canadien aussi bien que sur le front anglais. Berlin rapportera sans doute qu'une nouvelle attaque en nombre contre Lens a été repoussée quand il ne s'agissait à la vérité que d'un raid sans importance par les Anglais et de la visite d'une patrouille canadienne. Le moral de l'ennemi sur ce front souffre par suite du feu nourri de notre artillerie.

LE NICARAGUA A AUSSI ROMPU

Washington, 19. — Le Nicaragua, suivant l'exemple de l'Honduras et du Guatémala, a rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne.

FEU LE R. P. JEANNOTTE

SES FUNERAILLES AURONT LIEU LUNDI.

La dépouille mortelle du R. P. J.-E. Jeannotte, curé de la paroisse du aSCré-Coeur d'Ottawa, a été transportée samedi après-midi, au presbytère des RR. PP. Oblats de la paroisse St-Pierre de Montréal, au No 213 rue Visitation, pour y être exposée en chapelle ardente.

Le cadavre avait été transporté de St-Jacques le Mineur à la morgue de Montréal, après le terrible accident qui a coûté la vie au Père Jeannotte, et le coroner en a disposé en déclarant la mort purement accidentelle.

Les funérailles du regretté père auront lieu lundi. Le service sera chanté en l'église St-Pierre et l'inhumation aura lieu au noviciat des Oblats, à Lachine.

LE DROIT DE SE FAIRE JUSTICE !

L'ASSASSIN DU PREMIER MINISTRE AUTRICHIEN VOULAIT SE VENGER.

Amsterdam, 19. — Des dépêches de Vienne racontent le procès du docteur Alder, journaliste et chef socialiste qui a assassiné le premier ministre d'Autriche le comte Stuergkhn, le 1er octobre dernier.

Le docteur Alder prétend qu'il a agi de sang-froid. Il voulait se venger du premier ministre qui refusait de convoquer les Chambres et de se conformer à la loi. Par conséquent, ajoute le prisonnier, j'ai décidé de lui faire rendre compte et de le combattre avec les armes qu'il avait choisies lui-même en se mettant en dehors de la légalité. Il n'y a pas d'autre moyen, parce que lorsqu'on viole la loi, ce n'est pas seulement le droit, mais le devoir de tout citoyen de se faire justice à lui-même".

LAURIER VA-T-IL DÉMISSIONNER ?

LE VIEUX CHEF TENTERAIT UN SUPREME EFFORT POUR RALLIER LES ROUGES DANS UNE DEMANDE DE REFERENDUM SUR LA CONSCRIPTION, ET S'IL ECHOUE IL ABANDONNERAIT LA DIRECTION DU PARTI—ON CROIT CEPENDANT QU'IL VA REUSSIR A TENIR SES GENS FERME — M. BORDEN AURAIT PAYE A LONDRES UNE PROLONGATION FACILE DU PARLEMENT PAR LA PROMESSE D'IMPOSER LA CONSCRIPTION

(Dernière heure).

Dans les cercles bien informés d'habitude, à Montréal, on croit que sir Wilfrid Laurier va tenter un suprême effort pour rallier autour de lui tous les libéraux, anglais et français. Ses amis croient qu'il y réussira, à part 4 ou 5, tels que le docteur Clark (Red Deer), et M. Maclean (Halifax), qui sont pour la conscription immédiate. Advenant le ralliement de presque tous ses députés, sir Wilfrid proposerait de référer la question de la conscription au peuple, par plébiscite ou à des élections générales. Si le gouvernement refuse, il se trouvera dans l'obligation d'imposer une prolongation de terme au parlement par sa simple majorité, ce qui serait un précédent excessivement dangereux, mais devant lequel, paraît-il, sir Robert Borden ne reculerait pas. Si, par ailleurs, sir Wilfrid ne réussit pas à tenir fermes ses troupes, l'avis général, dans les milieux politiques de Montréal, est qu'il démissionnera comme chef du parti, après un grand discours et que les libéraux canadiens-français feraient bande à part, avec M. Rodolphe Lemieux, comme chef temporaire. Le gros des libéraux anglais se rallierait dans ce cas au groupe conscriptionniste ministériel et une coalition deviendrait possible. Il y aura peu de députés conservateurs canadiens - français qui lâcheront le gouvernement sur cette question de la conscription, prévoit-on dans les cercles conservateurs montréalais.

L'impression, samedi soir, se répandait, dans les milieux libéraux renseignés sur ce qui se passe à Ottawa par les députés et les politiciens revenus dans l'après-midi de la capitale que sir Wilfrid Laurier va réussir à tenir son parti ferme, sauf quatre ou cinq défections et qu'en amendement au bill de la conscription, l'opposition proposera un appel au peuple, soit par plébiscite, referendum ou autrement, avant que ce bill ne devienne loi.

Conscription, élection et prolongation sont à l'ordre du jour dans la capitale

Ottawa, 19. — (Spécial au "Nationaliste"). — La mesure de conscription annoncée hier par le premier ministre fait aujourd'hui le sujet de toutes les conversations et tout le reste est oublié devant l'importance de cet événement et la façon plus ou moins imprévue dont il s'est produit. L'opinion générale est que sir Robert Borden s'est acquitté habilement de la tâche qu'il s'était fixée et que la décision annoncée découle des prémisses qu'il a posées tout le long de son discours de deux heures.

Cela ne veut pas dire que tous les gens sensés s'inclinent devant des propositions hardies comme celles "du territoire canadien en danger dans les plaines de France et de Belgique", mais de moindres lumières que le premier ministre y avaient depuis longtemps accoutumé l'oreille du public, donc une bonne partie n'y voit que du feu, pour ainsi dire.

En tout cas, la question est posée nette, et le gouvernement jouit pour longtemps de l'avantage de l'offensive rapide, qui a toujours pour effet de déconcerter un peu l'adversaire. Que fera maintenant l'opposition? c'est ce que tout le monde se demande.

Sir Wilfrid Laurier s'est tenu prudemment sur la défensive et n'a guère émis que des généralités dans le discours qu'il a prononcé hier après-midi, en réponse au premier ministre. Protestant de la loyauté de l'opposition, comme pour la mettre d'avance à l'abri des attaques ouvertes ou sournoises des ministériels, il a cependant gardé sa liberté d'action et refusé de se laisser emballer, comme un ou deux de ses partisans, par l'exposé habile du premier ministre. C'est déroger radicalement aux traditions canadiennes, a-t-il dit, et nous attendrons de voir votre proposition sous sa forme concrète pour la juger selon notre conscience de libres citoyens britanniques.

M. PUGSLEY CRAINT LES ABUS

Plus tard, M. Pugsley, l'un des principaux lieutenants libéraux, s'est montré un peu moins réticent, en disant que l'attitude des libéraux dépendra du sens que le gouvernement attachera au mot "sélection". Car le système annoncé peut facilement se prêter à des abus, dit M. Pugsley, qui trouve imprudent, par eexmple, de confier les jeunes gens de politique libérale aux agents recruteurs d'un gouvernement conservateur. Ce que suggère de loin M. Pugsley, c'est un gouvernement de coalition. Il n'est pas probable, à l'heure actuelle, que cette hypothèse se réalise.

Il est vrai qu'en Angleterre, c'est un gouvernement de coalition qui a établi le système obligatoire, mais au Canada, il en est tout autrement. Le parti conservateur prend seul la responsabilité de cet acte important, tout en proclamant par la bouche de son chef qu'il n'entend pas se dérober à ses devoirs. Il est donc trop tard pour que le gouvernement puisse tendre une main fraternelle aux principaux lieutenants libéraux et les admettre à partager la direction des affaires du pays.

D'autre part, il n'est pas probable que sir Wilfrid Laurier accepterait pour lui-même une offre semblable, qui l'obligerait à se contenter d'un poste de second rang après avoir si longtemps occupé le premier. Donc, la coalition n'apparaît pas comme probable. Reste l'alternative des élections, au cas où l'opposition se se montrerait sérieusement récalcitrante devant le projet de prolongation du terme parlementaire.

La conscription et la prolongation sont deux choses différentes, mais dont l'influence pourrait se faire sentir de façon appréciable sur l'attitude générale de l'opposition. Mais celle-ci va-t-elle s'opposer en bloc à l'une et à l'autre mesure? Il serait hardi de l'affirmer.

Pendant le discours de M. Borden, on a vu hier des signes non équivoques d'approbation échapper à certains députés de la gauche, dont le plus décidé en ce sens était le Dr Clarke, de Red Deer, né en Angleterre, et qui ne songe pas à l'oublier. Il semble plutôt que l'opposition va se diviser sur cette question, M. Laurier laissant chacun libre de voter à sa guise. C'est du moins une opinion émise ce matin.

COMMENT VONT VOTER LES DEPUTES DU QUEBEC?

On verrait alors les députés libéraux de la province de Québec voter en bloc contre la conscription, appuyés d'un certain nombre de leurs collègues des provinces maritimes, et peut-être d'un petit nombre de ceux de l'ouest.

Et que feraient en ce cas les députés canadiens-français du côté ministériel, MM. Boulay, Bellemare, Girard, Achim, Barette, Paquette, pour ne pas parler des trois ministres, dont la volte-face se complète par le présent événement? Car enfin, on ne peut tenir pour certain que les électeurs des députés susnommés soient en faveur de cet abandon subit de toutes les traditions de la politique canadienne, et ces députés devront jouer serré s'ils veulent faire avaler par leurs électeurs un vote en faveur de la conscription militaire pour service en Europe.

Il ne faut pas oublier cependant que l'art de la politique comporte bien des ressources ignorées du vulgaire électeur. On peut déjà pressentir, dans les couloirs de la Chambre et dans l'attitude de certains députés, que bien des subterfuges seront mis en oeuvre pour leurrer le public une fois de plus.

Tout d'abord, ces députés sont représentants de circonscriptions rurales, ils sont élus par les campagnes, Rimouski, Berthier, Maskinongé, L'Islet, etc. Or, quoi de plus facile que de raconter aux braves populations rurales que la conscription ne sera pas appliquée dans les campagnes; qu'on ne touchera pas à la classe agricole, base nécessaire de la vie nationale; que seuls les flâneurs des villes seront enrôlés?

C'est ce que disaient déjà, du reste, certains acolytes du lieut-col Blondin, sans se priver pour cela de faire une série d'assemblées de recrutement dans les campagnes. La parade est donc toute trouvée et l'on peut compter qu'elle sera exploitée et usée jusqu'à la corde dans les comtés ruraux, tandis que dans les villes, on saura bien trouver autre chose.

Ce qui va rendre plus délicate encore la position des députés de la province de Québec, c'est le soupçon grandissant qu'il existe une entente secrète à propos de la conscription entre le premier ministre et les autorités de Londres.

Des gens paraissant bien renseignées affirment en effet que M. Borden s'est engagé à faire voter la conscription par sa majorité dans les deux Chambres, à la condition que le gouvernement impérial accorde au parti conservateur canadien une prolongation de pouvoir, même en dépit des protestations et des efforts de l'opposition.

L'année dernière, on publiait avec des airs de fausse déférence que les autorités de Londres ne consentiraient à accorder la prolongation qu'à la condition expresse qu'elle soit demandé à l'unanimité de la Chambre canadienne. Cette année il en va autrement, selon cette rumeur.

"Donnez-nous la conscription, c'est-à-dire cent mille hommes au moins, et faites voter la prolongation par votre majorité, et nous la ratifierons ici, ce qui vous donnera la chance de conserver le pouvoir pendant encore plusieurs années, si vous savez conduire votre affaire." Voilà à peu près ce que les autorités impériales auraient dit à sir Robert Borden, qui y aurait acquiescé de tout coeur, secondé avec l'empressement que l'on devine par son conseiller Bob Rogers.

De quoi il ressort clairement qu'en votant pour la prolongation du terme parlementaire les députés voteront du même coup pour la conscription; l'une étant la récompense de l'autre. Reste à savoir ce que dira le peuple de ses représentants qui l'abandonneront de cette façon déguisée, tout en essayant de lui faire croire que ce n'est pas lui le peuple, qui sera atteint par le service obligatoire, mais seulement les flâneurs des salles de billard dans les villes.

Le Canadien-français aime avant tout la justice, et il n'acceptera pas volontiers la perspective de s'éviter des ennuis aux dépens d'une autre famille de la ville ou d'ailleurs. Aussi suivra-t-il attentivement les débats et les votes donnés en Chambre sur les deux questions connexes. Et bien fin sera le député qui essaiera de tromper ses électeurs sur la portée de chacun de ces votes.

Les députés anglais affectent naturellement de croire que dans l'Ontario et dans l'Ouest la conscription sera acceptée avec enthousiasme, ce qui pourrait bien leur réserver des surprises. Les journaux des deux partis à Toronto, s'en déclarent enchantés, et rien ne saurait mieux souligner la responsabilité à peu près égale qu'ont assumée les deux partis politiques dans les décisions qui ont graduellement amené l'état de choses actuel.

COMMENT SE FERA LA SELECTION.

Le "Citizen" explique ce matin le principe de sélection qui sera adopté. On choisira les hommes aptes au service militaire en tenant compte de leur âge, de leur emploi actuel et du nombre de personnes qui dépendent d'eux. Les premiers appelés seront les célibataires de 18 à 25 ans, ensuite ceux de 18 à 30 ans, puis les hommes mariés de 18 à 35 ans sans enfants, et quatrièmement les hommes mariés avec famille.

Le même journal publie aussi deux lettres importantes, dont l'une du sénateur Cloran qui dénonce à l'avance la tentative de coercition du Sénat en faveur de la mesure de prolongation, et suggère aux libéraux de tout le Dominion de signer des pétitions de protestation et de les adresser aux autorités impériales à Londres. L'autre lettre, adressée à sir Wilfrid Laurier, est signée par M. John S. Ewart, l'éminent avocat publiciste, qui se prononce contre les élections et demande à sir Wilfrid de se désister de toute intention électorale immédiate afin de ne pas nuire aux opérations militaires.

Les conservateurs ont commis des erreurs et ils ne sont pas parfaits, dit en substance M. Ewart. Mais les libéraux ne feraient probablement pas mieux. M. Borden a eu tort, à Londres, de se mêler de la reconstruction projetée de l'Empire, mais à part cela, il s'est acquitté de sa mission avec talent et dévouement, et il serait injuste de lui chercher chicane sur des questions de moindre importance, alors que la seule chose qui doive nous occuper, c'est la guerre et la victoire finale.

Comme on le voit, les cartes sont mêlées, et il faudrait être bon prophète pour prédire exactement ce qui va se passer au cours des semaines qui vont suivre. Du moins les lecteurs des journaux nationalistes peuvent-ils compter être fidèlement et consciencieusement renseignés à mesure que les événements se dérouleront sur l'écran de la vie électorale.

BORDEN N'A PAS D'AUTORITE CONSTITUTIONNELLE.

Caygary, 19. — Le "News-Telegram", de cette ville, dit: "Sans le vote du peuple canadien, sir Robert Borden et son gouvernement, prétendons-nous, n'a pas l'autorité constitutionnelle nécessaire pour mettre en pratique la moindre parcelle de service obligatoire dans ce pays autonome."

Le "Saskatoon Phoenix" dit: "Le gouvernement Borden est-il efficace et représentatif? Sommes-nous prêts à lui donner le pouvoir d'imposer la conscription? Pas pour un instant."

IL VOUS LA FAUT

Une grande maison de librairie montréalaise, qui a écoulé en un mois 150 exemplaires de *Tout est cher... Pourquoi?* de M. Georges Pelletier, vient d'en commander 50 autres. Le deuxième mille est fortement entamé et les commandes continuent de venir. Cette brochure de 60 pages prend une actualité de plus en plus grande, à mesure que passent les semaines, puisque les prix montent de l'une à l'autre. Il n'y aura pas de nouveau tirage de cette étude, de sorte que si vous ne l'avez pas, vous feriez bien de l'acheter tout de suite; autrement vous risquez de n'en plus trouver en librairie, à la fin de mai.

DISETTE ET TROUBLES À ATHENES

Londres, 19. — En plus de la disette de pain qui sévit à Athènes, il y a aussi rareté de toutes les autres denrées, télégraphie le correspondant de la Reuter en date d'hier. Depuis jeudi, il n'est arrivé de viandes et de légumes sur le marché qu'en quantités insignifiantes et ce qui arrive se vend à des prix inabordables. Les troubles se multiplient et menacent de prendre des proportions alarmantes. La foule attribue cette hausse aux spéculateurs. Le gouvernement a pris des mesures énergiques et on a déjà découvert des provisions considérables de vivres cachés avec soin.

GAINS DES ITALIENS

DES SUCCES IMPORTANTS SONT REMPORTES AU NORD DE MONTE-SANTO ET L'AVANCE EST MAINTENUE DANS LES REGIONS DE GORITZ ET DE RIVOLI.

Rome, via Londres, 19. — Les Italiens ont atteint hier le sommet de la côte 652 dans la Vocice, mande le bulletin officiel d'aujourd'hui. Ces positions commandent la défense autrichienne au nord de Monte-Santo.

Les succès italiens au nord de Monte-Santo ont été gagnés dans un secteur où certains des combats les plus rudes se sont livrés depuis le début de l'offensive, lundi, à travers un pays difficile et fortifié avec soin par les Autrichiens. La scène de ce combat est située dans la région au nord de Goritz, où les Italiens ont forcé un passage de l'Isonzo dans les premières heures de leur attaque. A cause de l'importance stratégique de la côte 652, les Autrichiens ont livré de nombreuses contre-attaques pour repousser les Italiens et ont réussi à les retenir pendant plusieurs jours, avant de gagner la position au cours de la poussée d'hier.

"Avec la prise du massif entre Monte-Cucco et Monte-Vodice, la mission de détourner l'attention de l'ennemi qui avait été confiée aux troupes du secteur entre Bodez et Loga a pris fin, et elles se sont repliées sans être molestées par l'ennemi. "Dans la région à l'est de Goritz, nous avons maintenu toutes nos positions contre les attaques persistantes de l'ennemi qui ont été particulièrement violentes au sud de Grazinga et sur les hauteurs de la côte 174, au sud de Tivoli.

"L'activité aérienne intense se poursuit. Nos escadrilles ont lancé des bombes contre les camps à l'est de Canale et dans la vallée de Garacro, revenant à bon port. Deux machines ennemies ont été abattues."

SIX MILLE AUTRICHIENS SONT PRISONNIERS.

Londres, 19. — On suit avec intérêt l'offensive italienne qui a Trieste pour objectif. Les soldats de Cadorna ont devant eux la crème de l'armée autrichienne et les défenses naturelles de l'Isonzo qui sont redoutables, mais ils n'en font pas moins des progrès. Les Italiens ont déjà fait plus de six mille prisonniers et pris un grand nombre de canons. Au sud-est de Plava, ils se sont rendus maitres de quelques positions importantes.

Les Autrichiens prétendent de leur côté avoir fait plus de trois mille prisonniers.

GRAND ENTHOUSIASME A ROME.

New-York, 19. — Une nouvelle des agences porte à 12,000 le chiffre de pertes autrichiennes dans l'offensive du général Cadorna, jusqu'à mardi. Depuis cette date le chiffre a été probablement doublé. Rome est fou d'enthousiasme par suite des succès italiens. La bataille embrasse actuellement à peu près toute la ligne et presque partout se livrent des combats corps-à-corps.

A LA BOURSE DE MONTRÉAL

LES COURS REALISENT DES PLUS-VALUES NOTABLES, SUR UN CHIFFRE D'AFFAIRES RESTREINT.

L'impression causée sur notre place de Bourse, par l'annonce de la mobilisation prochaine d'une importante fraction de notre population d'âge militaire se traduit par de l'abattement. Sourds aux avertissements de ces "écervelés" de nationalistes, nos spéculateurs en valeurs de munitions de guerre n'ont jamais voulu croire que nos gouvernants oseraient en venir à une conscription même mitigée, et les derniers évènements déconcertent les plus optimistes.

Le marché a été calme, très calme, hier matin, samedi. Quelques valeurs à peine ont changé de propriétaire, au cours des deux heures de la matinée, à des cours parfois forts et souvent fermes. L'Iron s'établit à 61 et quart; l'action Civic Power se maintient à 78; 15 parts de Shawinigan changent de mains à raison de 122; le Can. Cement est solide, à 61; le Brompton Paper avance à 49 1-4, contre 48 et demi précédemment; le Detroit Railway revient à 111 3-4 (ex-dividende); le Smelters s'ajoute une fraction, à 26 1-4; le Brazilian est stationnaire, à 40; l'action Can Steamship s'échange à 38; le Toronto Railway continue de coter 80; le Penmans monte à 71 3-4; le Dom. Textile ouvre à 88 1-4 et fléchit à 87 3-4; et le Canadian Cottons s'inscrit à 52.

FROID DANS L'OUEST

Winnipeg, 19. — On a enregistré dans l'Ouest de 4 à 6 degrés de froid au-dessous du point de congélation, mais on ne croit pas cependant que le blé, qui pourtant surgit de terre en certains endroits, doive en souffrir sensiblement.

POUR RESTER COMMISSAIRE

M. HECTOR HARDY, L'UN DES NOUVEAUX COMMISSAIRES D'ECOLES, DEMANDE AU TRIBUNAL UNE INJONCTION AFIN D'EMPECHER LA RECONSIDERATION DU VOTE DU CONSEIL MUNICIPAL.

Me Gonzalves Désaulniers a présenté, samedi matin, en Cour de pratique, une requête au nom de M. Hector Hardy, un des nouveaux commissaires d'écoles récemment nommés par la ville, sollicitant l'émission d'un bref d'injonction contre le maire et les échevins du conseil municipal, afin de les empêcher de reconsidérer la résolution du 7 mai, nommant huit commissaires d'écoles.

Le juge Allard a ajourné l'audition de la requête à mardi prochain, promettant de rendre jugement avant la séance du conseil municipal, mercredi prochain.

M. Hardy déclare, dans sa requête que lui et sept autres commissaires ont été nommés commissaires d'écoles. Qu'à l'assemblée du conseil tenue le 14ème jour de mai, le greffier a soumis au conseil de ville, une communication du maire Martin, refusant d'approuver la dite résolution adoptée le 7 mai.

Il prétend que le maire n'avait pas le droit d'opposer son veto à la résolution nommant les commissaires, ajoutant, que s'il était vrai que le maire eût eu le droit d'opposer son veto, la reconsidération de cette résolution de la séance du 7 mai ne pouvait se faire qu'à la séance du 14, ce qui n'a pas été fait.

Le requérant déclare aussi qu'à tout événement, étant donné que le maire de Montréal eût eu le droit d'opposer son veto à la résolution du 7 mai, le fait que le conseil n'a pas reconsidéré la dite motion du 7 mai, tel que le veut la loi, cela rend valide la dite résolution nommant le requérant commissaire d'école.

Fort de ce droit, M. Hardy ayant appris qu'à une toute prochaine séance, le conseil doit procéder à la nomination d'autres commissaires d'écoles, prétend que le conseil n'a pas droit d'annuler et de reconsidérer la dite résolution du 7 mai; que s'il faisait cela, il y aurait abus de pouvoir de la part du conseil. C'est pourquoi M. Hardy demande à la Cour d'intervenir, afin que la résolution du 7 mai soit déclarée valide.

LE COL. BLONDIN CESSE SA TOURNÉE

LA CONSCRIPTION MET FIN A SA CAMPAGNE D'ENROLEMENT

Québec, 19. — La grande assemblée qui devait avoir lieu à l'Arena ce soir, dans l'intérêt du recrutement, pour le régiment du colonel Blondin, avec le concours du général Lessard, a été décommandée, depuis l'annonce de la loi de conscription.

LES COUTURIÈRES CHOMENT À PARIS

ON RECLAME UNE AUGMENTATION DE SALAIRE ET LA GREVE S'ETEND.

Paris, 19. — Les rangs de couturières qui se sont mises en grève se sont gonflés par l'afflux de nouvelles recrues. On compte maintenant 8,000 grévistes. Celles-ci demandent une augmentation d'un franc par jour et le congé du samedi après-midi avec paye, en raison de l'augmentation énorme du coût de la vie. Hier soir, il y a eu une réunion au cours de laquelle on a fait part des offres des patrons. M. Lefebvre, chef du syndicat des ouvriers couturiers, a conseillé de rejeter les offres des patrons. Il s'en est suivi une discussion, près de la moitié de la réunion voulant la cessation de la grève. La controverse a été animée et violente et la police a dû intervenir, mais finalement l'assemblée s'est dissoute sans avoir pris de décision.

SOUPE CHAUDE

Il nous revient qu'au banquet donné en l'honneur du maréchal Joffre, au Ritz, dimanche dernier, un personnage politique en vedette s'est fait servir un potage plutôt chaud, par deux professeurs de l'université Laval. Ce politicien avait accusé les étudiants d'être les auteurs du chahut au Monument national. Les deux professeurs ont, paraît-il, profité de la première rencontre qu'ils eurent avec lui, — et ce fut au Ritz, — pour mettre les points sur les *i* et même sur les *j*. Bravo ! Il y a assez longtemps que nos étourdis de politiciens mettent tout sur le compte des étudiants pour qu'ils se fassent servir comme ils le méritent, une fois entre toutes ! *STUDENS.*

Deces

DORAY — A Newmarket, N. H., le 17 mai 1917, à l'âge de 33 ans, est décédée Alma Morissette, épouse d'Alfred Doray. Les funérailles auront lieu lundi, le 21 courant. Le convoi funèbre partira de la demeure de son beau-père, No 37 rue Berthier, à 8 heures, pour se rendre à l'église Saint-Denis, où le service sera célébré et de là au cimetière de la Côte des Neiges, lieu de la sépulture. Parents et amis sont priés d'y assister sans autre invitation.